

@

TCHENG Ki-Tong

LES PLAISIRS EN CHINE

Les plaisirs en Chine

à partir de :

LES PLAISIRS EN CHINE

par le général TCHENG Ki-Tong (1851-1907)

Charpentier, Paris, 1890, III+308 pages.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
octobre 2011

TABLE DES MATIÈRES

[Préface](#)

[L'INTÉRIEUR](#)

[L'habitation](#)

[FÊTES RELIGIEUSES ET NATIONALES](#)

[Les régates du Dragon](#)

[La fête de la Lune](#)

[La fête des Lanternes](#)

[La fête des deux Étoiles](#)

[La fête des Fleurs](#)

[Le jour de l'an](#)

[La fin de l'année](#)

[Les processions](#)

[Une solennité bouddhiste](#)

[PLAISIRS CHAMPÊTRES](#)

[Promenades et pèlerinages](#)

[Les bains](#)

[Le cerf-volant](#)

[Les bateaux illuminés](#)

[Le jardinage](#)

[La chasse](#)

[La pêche](#)

[L'ÉTERNEL FÉMININ](#)

[Coquetterie](#)

[Les éventails](#)

[Beautés célèbres](#)

[Les demi-mondaines](#)

[PLAISIRS SÉRIEUX](#)

[L'étudiant](#)

[Les concours de poésie](#)

[Les artistes](#)

[Le jeu d'échecs](#)

Les plaisirs en Chine

LA TABLE

[Le plaisir de boire](#)

[Les parties de thé](#)

[Les baguettes](#)

[La cuisine](#)

JEUX D'ADRESSE

[La prestidigitation](#)

[L'évocation des esprits](#)

[Phrénologie et chiromancie](#)

[Jeux divers](#)

JEUX DE HASARD

[Les cartes](#)

[La loterie](#)

PLAISIRS PUBLICS

[Le théâtre](#)

[Les combats d'animaux](#)

CONCLUSION

[Les plaisirs d'un philosophe](#)

@

PRÉFACE

« *Les Plaisirs en Chine !* Hum ! Voilà un titre bien léger, dira peut-être le lecteur. Quelles ivresses asiatiques, quel délire oriental va nous révéler ce livre dont la mère, certainement, défendra la lecture à sa fille ? »

Rassurez-vous. Nos plaisirs n'ont rien dont la modestie doive s'effaroucher. Ils sont simples et honnêtes, comme il convient à une nation antique, qui, sortie depuis longtemps de l'âge des folies juvéniles, se respecte et sait s'amuser décemment.

Dans les *Contes chinois*, je me suis attaché à faire ressortir les menus détails de la vie de mes compatriotes, dont j'avais exposé, dans *les Chinois peints par eux-mêmes*, les mœurs sociales et politiques. Ce nouveau livre a pour but principal de présenter un tableau de nos amusements privés et de nos petites fêtes publiques. Il relève, à ce titre, de l'anthropologie. Il décrit, en effet, une série de phénomènes ethniques : jeux, cérémonies, fêtes, qui, tout en étant les mêmes partout au fond, revêtent cependant, dans chaque pays, un caractère particulier, tiré de l'ensemble des conceptions nationales du peuple considéré.

Chacun s'amuse comme il l'entend. Cette affirmation, si vraie pour les individus, n'est pas moins absolue lorsqu'il s'agit des nations. Nos joies et notre manière de les manifester, qu'est-ce donc sinon l'expression de notre moi ? Et, lorsqu'un peuple tout entier se réjouit d'une certaine façon, cela ne veut-il pas dire qu'il offre, dans ses fêtes, une sorte de tableau de son for intérieur, une synthèse de ses aspirations et de ses désirs les plus chers ?

Nos plaisirs sont déterminés par nos vues morales et philosophiques, politiques et sociales.

La religion y intervient, elle aussi, pour les former à sa ressemblance. Le caractère national ne s'explique donc jamais d'une

Les plaisirs en Chine

manière plus complète, que dans les réjouissances, les fêtes, en un mot, dans les plaisirs : dis-moi comment tu t'amuses, et je le dirai qui tu es.

Dans la tâche que j'ai entreprise, de faire connaître à l'Occident européen notre Orient asiatique, il me semble que ce nouveau chapitre ne sera pas déplacé. En tout cas, l'auteur sera suffisamment récompensé, si le lecteur a pu — ne fût-ce que pour un instant — trouver quelque plaisir à parcourir *les Plaisirs en Chine*.

@

L'INTÉRIEUR

L'HABITATION

@

J'ai lu, dans *L'Art Chinois*, savant ouvrage de M. Paléologue, que « la Chine n'a eu, à toutes les époques de son histoire, pour ses édifices civils ou religieux, publics et privés, qu'un seul modèle d'architecture ».

Pourtant, en y regardant de près, on remarque bien vite une grande variété de styles, dont naturellement, la finesse échappe aux observateurs à vol d'oiseau. C'est absolument comme le passant qui regarderait certaines nouvelles rues de Paris, où toutes les maisons sont construites par une seule et même société et se ressemblent extérieurement ou, encore, les grandes avenues de New-York, ou, les longues *strassen* de Karlsruhe, disposées en éventail autour d'une place centrale. Au premier abord, l'on ne peut s'empêcher de s'écrier que ces bâtisses font régner une monotonie désespérante.

Mais, si vous entrez chez l'architecte, pour examiner les plans de toutes ces constructions, vous ne pouvez pas manquer de voir qu'aucun intérieur ne ressemble à un autre. La différence est aussi minime que celles de la physionomie des gens, qui ont tous mêmes traits et visage différent.

Il est vrai que, depuis l'antiquité, les styles ont peu varié chez nous ; mais cela n'empêche pas que chacune de nos villes ne possède, dans ses habitations, un caractère spécial.

Ce peu de variété, d'ailleurs, a plusieurs causes : d'abord, les éléments étrangers, qui ont à plusieurs reprises modifié si profondément l'architecture européenne, ont été presque absolument absents, chez nous ; puis, des prescriptions officielles règlent le style des maisons, pour les différents fonctionnaires, — il y a là, évidemment, une limitation de la fantaisie architecturale ; — enfin, la tradition, dont l'empire est si puissant dans notre pays, ne permettait pas de s'écarter du style purement chinois, consacré par l'usage des siècles.

Les plaisirs en Chine

Passons maintenant en revue les diverses formes de l'habitation chinoise.

Dans les parties septentrionales, moins favorisées par la nature, les constructions sont généralement en terre. Il n'y a que les palais ou les maisons riches, dont l'intérieur soit à charpente de bois. Malgré la rigueur du climat et la quantité des poussières apportées par le vent de la région sablonneuse, les maisons ont généralement deux étages, ce qui les différencie considérablement de celles du midi, qui n'ont guère qu'un seul étage. Les murs sont un peu bas et à peine légèrement cintrés à la partie supérieure, qui, dans le sud, présente, au contraire, ce cintre à forte saillie, que nous nommons la *selle*. Ces murs sont dits *murs de feu*, parce qu'ils ont pour but de protéger la maison contre l'incendie.

L'étage supérieur est appelé *pavillon des courses de chevaux*, — nom dont je ne m'explique pas l'origine, l'escalier ne permettant guère aux chevaux d'y monter. Généralement, cet étage est comme une habitation de plaisance, tandis que les locataires préfèrent pour séjour habituel leur rez-de-chaussée. Les Chinois aiment en toutes choses la symétrie ; par conséquent, quelle que soit l'étendue du terrain sur lequel ils bâtissent, les maisons sont toujours faites de manière à ce que le salon se trouve en face de la porte d'entrée et qu'il y ait, de chaque côté de cette pièce, une ou deux chambres absolument pareilles.

Au lieu de compter les maisons par les pièces, nous disons : *tel nombre de pièces sur le front* : trois, cinq, sept, etc. Voici, d'ailleurs, la description d'une bonne maison bourgeoise ordinaire :

En entrant, on se trouve dans une grande antichambre, flanquée, à droite et à gauche, d'une chambre de domestiques. En face, trois portes, une grande et deux petites, donnant accès sur une cour, dans laquelle on descend par un escalier de trois marches. Des deux côtés de la cour, on trouve d'abord une galerie dallée, puis une chambre : l'une des chambres est réservée aux enfants ; l'autre est un fumoir ou petit salon.

Les plaisirs en Chine

On remonte, par trois marches, dans le salon, pièce centrale, à gauche et à droite de laquelle on retrouve une, deux ou trois chambres. Derrière le salon, la salle à manger, ayant aussi, de part et d'autre, une, deux ou trois chambres. Puis, une nouvelle cour avec cuisine et débarras à droite et à gauche. Si la maison est grande, on trouve encore, derrière cette deuxième cour, trois, cinq ou sept pièces. La même distribution peut se répéter plusieurs fois, lorsque l'habitation est très vaste. Sur l'une des ailes, est le jardin clos de murs, avec ses kiosques et ses rochers artificiels.

La location d'une maison moyenne, comme celle que je viens de décrire, coûte environ soixante francs par an.

Le toit est plus ou moins élevé, à courbure diversement accentuée, mais toujours en forte pente et couvert de tuiles superposées, de façon à faciliter l'écoulement de l'eau de pluie.

Les fenêtres sont grandes, partagées par des cadres de boiserie, dont les vides sont remplis, suivant le pays, par des vitres, de la soie, ou même du papier transparent.

Au lieu de se protéger contre les courants d'air, on cherche le plus possible à faire circuler l'air dans les maisons.

La décoration intérieure est généralement très luxueuse. Les parties saillantes de la boiserie sont sculptées, et les parties plates vernies. Les murs se dissimulent sous des peintures à la fresque représentant des sujets historiques ; le mur qui fait face au salon est peint, généralement, d'un sujet ayant trait au rang du maître de la maison.

À l'entrée du salon, sous le toit et au-dessus de la poutre horizontale, l'œil est frappé d'abord par une boîte suspendue, en bois doré et sculpté, que semblent protéger deux dragons dorés ; c'est dans cette boîte qu'on met les décrets contenant nomination aux fonctions ou ceux conférant des honneurs ou la noblesse.

On y suspend également les caractères *bonheur* ou *longévité*, que l'empereur offre aux membres de la famille, suivant leurs mérites.

Les plaisirs en Chine

L'ameublement d'un salon est très simple. Une grande et longue table au milieu et huit chaises rangées des deux côtés ; entre deux chaises, il y a toujours une petite table carrée, pour mettre le thé. Viennent encore deux tabourets carrés.

Les places des visiteurs sont marquées suivant leur rang ; les tabourets sont toujours réservés au maître de la maison. Lorsqu'il y a une cérémonie, on met sur les chaises de marbre ou de rotin, des housses en satin rouge, brodé ; tout le contraire de ce qu'on fait en Europe, où l'on enlève les housses pour recevoir.

La table longue supporte toujours une grande glace, un vase de fleurs, un plat de fruits décoratifs, une pendule et un brûle-parfums au milieu. Sur les murs, des rouleaux d'autographes ou de peintures, dus aux célébrités du style ou de l'art. On voit dans nos salons, qu'on veut sévères et austères, très peu de bibelots. Tout au plus en met-on quelques-uns dans les petits salons des kiosques de plaisance, du jardin. La plus grande partie, cachée dans les armoires, ne se montre qu'à la *fête de la Lune*, dont je parle plus bas, ou à certaines cérémonies religieuses.

Il n'y a jamais, dans nos murs, de ces placards qui font le bonheur des ménagères européennes ; on ne connaît pas non plus les alcôves.

Voilà, à peu près, comment se compose un intérieur chinois. Je ne parle pas des pauvres logements des déshérités de la terre, qui existent chez nous comme ailleurs, aussi tristes et aussi peu décoratifs. Le bonheur n'a pas d'histoire, a-t-on dit : mais la richesse seule admet la description. La misère ne se dépeint pas, à moins que comme le Capitaine Fracasse, de Théophile Gautier, elle ne loge dans un vieux château, au délabrement pittoresque.

@

FÊTES RELIGIEUSES ET NATIONALES

LES RÉGATES DU DRAGON

@

Il fait une chaleur accablante : 40 degrés à l'ombre, et nous ne sommes qu'au commencement de l'été ! C'est le cinquième jour de la cinquième lune, date à laquelle on célèbre la fête du Dragon.

La ville change complètement d'aspect, grâce aux innombrables papiers rouges, collés à toutes les portes, sur lesquels on peut lire des vœux de bonheur, formulés de mille manières. À côté de ces papiers, deux paquets de typha, bien ficelés aux racines par des cordons rouges, sont cloués au milieu de chaque porte. La croyance est que les feuilles de cette plante, qui s'allongent en forme de glaive, chassent les mauvais esprits.

Après avoir accompli les sacrifices usuels devant les tablettes des ancêtres, nous avons festiné en famille avec les mets des cérémonies et en buvant le vin à l'orpiment, qui, suivant une opinion très répandue, détruit, pour toute l'année, les germes des maladies épidémiques.

Lorsque midi sonne, on s'empresse de mettre dans la cour des bols remplis d'eau, pour recevoir des rayons du soleil, alors au milieu du ciel. On dit que l'eau, ainsi irradiée, sera un remède excellent pour les accouchements difficiles.

Nous nous dirigeons, après déjeuner, vers le lac de l'Ouest, pour assister aux courses des canots-dragons. Ce sont des bateaux très longs et tout à fait plats — comme des périssoires gigantesques — montés par vingt à trente rameurs. À la proue, se dresse tantôt un colossal dragon, tantôt un cheval cabré ; un matelot, debout sur l'animal, tient un large drapeau, dont les mouvements indiquent la direction à suivre au timonier qui, immobile à l'arrière, manie un gouvernail. Derrière le dragon, un orchestre fait entendre les roulements des tambours, mêlés au tonnerre des tam-tams.

Au loin, apparaît le but : c'est, quelquefois, un canard vivant ; l'oiseau plonge dès qu'un bateau approche ; il cherche à se soustraire

Les plaisirs en Chine

par la fuite à ses nombreux assaillants et finit par tomber entre les mains du plus heureux ou du plus habile, qui saisit en triomphe le volatile criant, piaillant et se débattant. Mais, le plus souvent, le but est une large pièce de bambou, sur laquelle s'étale une riche étoffe de soie, offerte par une société, et que le premier arrivé emporte, comme prix de la course.

Au signal donné, la lutte s'engage : les drapeaux flottent, s'agitent, à droite, à gauche, indiquant la marche à la statue humaine qui, assise au gouvernail, guide l'effort des matelots. Poussés par leurs nombreux avirons, les canots glissent rapidement sur le fleuve, comme de gigantesques mille-pattes, aux cris des spectateurs, massés sur les rives, ou entassés sur le pont et dans les cabines des jonques de plaisance, amarrées au bord.

On voit alors les éventails qui s'agitent, comme autant de contrecoups des battements de cœur des assistants ; les vagues que les canots poussent, courant vers le rivage, ensevelissent un instant les fleurs des lotus et des nénuphars, qui reparaissent bientôt, plus fraîches et plus pures, au sortir de cette immersion instantanée ; les grandes feuilles des nénuphars, en se redressant, emportent un peu d'eau qu'elles laissent retomber en cascades de perles éblouissantes, et plongent de nouveau, pour ressortir encore, dans un mouvement de va-et-vient qui longtemps se continue.

C'est le grand prix nautique des Chinois et l'aspect du lac est vraiment féérique. Figurez-vous les loges de l'Opéra, ou les tribunes de Longchamp, mobiles sur l'eau, dans des bateaux de fleurs, qui mêlent les carreaux transparents aux vitres de toutes couleurs ; ajoutez à ce tableau les dames en grande toilette, les hommes au visage radieux ; alors vous aurez une idée assez juste de cette fête, si populaire.

Après les courses, les piétons se dispersent et les hôtes des jonques débarquent. Le soleil n'étant pas encore à son déclin, tout le monde profite d'un restant de jour pour prendre un peu de repos et jouir de la fraîcheur de la campagne : les uns, dans le monastère construit près du lac ; les autres, sous les grands arbres, autour d'un vieux tombeau.

Les plaisirs en Chine

Ce dernier est la sépulture d'un ancien et célèbre lettré de la ville, qui, de son vivant, fit bâtir sa dernière demeure au bord de l'eau, dans un site admirable. Au lieu des inscriptions qui, d'ordinaire, célèbrent les mérites du mort, le lettré avait fait graver sur les pierres du monument ses poésies et celles de ses amis.

Voici deux des plus connus de ces vers :

Derrière le tapis des bluets et sous l'ombrage des pins,
Je recevrai éternellement le parfum de l'encens que viendront m'offrir
mes enfants.

Je suis allé, avec des amis, jusqu'au monastère, où nous avons été accueillis de la manière la plus prévenante. Les prêtres bouddhistes nous offrirent d'abord une tasse de thé délicieux, puis, nous invitèrent à rester à dîner avec eux. Un dîner maigre — car les religieux de Bouddha ne mangent pas gras — mais excellent ; d'abord parce qu'il nous faisait sortir de notre ordinaire ; ensuite, parce que, toute maigre qu'elle soit, la cuisine de ces prêtres mérite bien sa réputation de délicatesse exquise. Ils nous prièrent de revenir dans un mois, pour goûter les fruits du Li- chi ; car, dirent-ils, leur jardin possède dix-huit arbres de la meilleure espèce, appelés *les dix-huit demoiselles*.

Pour vous peindre la situation pittoresque de ce monastère, il me suffira de vous citer le passage d'un célèbre poème, gravé sur un rocher, derrière l'autel de Bouddha :

Pendant que le son des cloches se traîne et semble se perdre dans le
nuage verdâtre du crépuscule,
Le poète rêveur marche tout seul, au milieu de dix mille arbres.

Comme il se fait tard, nous nous sommes décidés à coucher chez nos hôtes.

Il est bon d'observer ici que tous les monastères, en Chine, sont des espèces d'hôtels : un grand nombre de chambres d'amis sont toujours à la disposition des visiteurs. Nous en avons profité, parce que, à la tombée de la nuit, les portes de la ville sont closes et que nous nous

Les plaisirs en Chine

trouvions enfermés... en dehors. Nous n'en sommes pas fâchés : le soir, en effet, nous avons pu assister à un office religieux des bouddhistes et constater qu'en dehors de leur service, qui exige la sérénité de l'emploi, ces moines étaient tous des gens comme les autres, de simples mortels, très joyeux et aimant à rire et à s'amuser. Alors nous composâmes, ensemble, des vers en buvant le vin de riz, chez ces prêtres, qui n'ont décidément rien de commun avec *les empêcheurs de danser en rond*.

Dans la conversation, aussi bien que dans la poésie, pas une allusion à des sujets religieux, ni même philosophiques : les fleurs, la lune, les beautés de la nature en firent tous les frais. Ces braves gens avaient compris que rien n'est détestable comme de parler toujours du « métier ».

Un de mes amis demanda à quelqu'un de ces religieux comment il pouvait se passer de famille — les prêtres bouddhistes ne se marient pas. Son interlocuteur répondit par ces vers :

Je ne veux pas que la vase tache les feuilles de lotus,
Et j'ai un couteau très affilé pour couper les fils de nénuphar.

Enfin, ils étaient tous très gais et la conversation se prolongea, dans ce genre, jusqu'à l'aurore. C'était une orgie absolument convenable et *comme il faut*.

Et ce soir-là, assis sur sa fleur de lotus, avec son crâne chauve et son sourire stéréotypé, le Bouddha ne... bouda pas.

@

LA FÊTE DE LA LUNE

@

Cette fête se célèbre au huitième mois de l'année. Elle dure cinq jours, commençant le 10 et finissant le 15, avec la pleine lune. On croit que, ce jour-là, la lune est plus pleine qu'à aucun autre moment de l'année.

La fête donne lieu à toutes sortes d'amusements, et, notamment, à l'envoi d'une multitude de cadeaux, tous en forme de lune, ainsi qu'à l'*Exposition des bibelots*.

On achète une foule de statuettes, représentant les génies, les immortels, les bouddhas. Tout ce monde céleste vient prendre place sur des étagères, entre les objets de collection de la famille, trésors qui ne sortent qu'en cette circonstance solennelle des coffres, où on les tient emprisonnés toute l'année. Le centre de cette exposition est toujours occupé par une grande pagode, illuminée à tous ses étages, comme l'est, d'ailleurs, la maison même.

Au dehors, on fait partir des pétards et l'on tire des feux d'artifice ; au dedans, la musique égaie la réunion des amis et des membres de la famille ; on s'invite mutuellement, de maison à maison, à admirer la richesse des collections et le bon goût des expositions.

Le 15, à minuit, tout le monde s'assied dans la cour, devant un grand repas, qui termine la fête. Ce banquet est donné spécialement dans le but d'attendre la descente de la déesse de la lune. Le mythe veut, en effet, qu'elle s'abaisse, ce soir-là, jusqu'à notre humble séjour, pour venir exaucer les vœux des mortels. Inutile de dire que personne n'a encore entrevu la gracieuse habitante de notre satellite ; mais, il est bien difficile de chasser de l'esprit des peuples les traditions transmises de père en fils, depuis des milliers d'années.

On raconte, pourtant, qu'une pauvre vieille femme fut favorisée, une nuit, de la visite de la charmante Diane chinoise, qui lui demanda ce qu'elle désirait et lui promit de lui accorder tout ce qu'elle pourrait souhaiter. Éblouie par le costume éclatant et la beauté imposante de la visiteuse, la

Les plaisirs en Chine

pauvre vieille resta tout interdite et ne sut que répondre. Enfin, devant la bienveillante insistance de la reine de la lune, la bonne femme reprit assez de courage et de forces pour porter la main à la bouche.

Elle voulait dire, par là, qu'elle ne caressait pas d'autre désir que celui d'avoir toujours de quoi manger à sa suffisance, tout simplement.

L'apparition fit un signe d'acquiescement et remonta au ciel.

Et, le lendemain matin, on trouva l'excellente vieille munie d'une barbe de sapeur : la déesse n'avait pas compris le geste !

La lune est la patronne de la poésie. De plus l'automne, la plus belle des saisons, avec toutes ses fleurs de chrysanthèmes et d'oléas, aux suaves parfums, fournit également des sujets chers aux poètes. Cette fête est donc, à la fois, plus mondaine et plus littéraire que les autres, qui n'offrent guère que des plaisirs populaires. Aussi, pour la célébrer dignement, l'on prétend transformer les maisons terrestres en autant de palais de cristal, afin de répondre aux splendeurs qu'on croit devoir exister dans les séjours célestes.

J'ai dit que la lune était la patronne de la poésie. En effet, depuis l'antiquité la plus reculée, elle a toujours su inspirer aux poètes, des chants tantôt tristes, tantôt joyeux. C'est elle, encore, qui réunit dans une contemplation commune le regard et la pensée des amants, séparés par de longs espaces ; c'est elle qui console les malheureux, désespérant dans la solitude. On lui confie les secrets les plus intimes du cœur ; l'on forme, devant son clair miroir, les vœux les plus doux. Comment s'étonner, dès lors, que la poésie chérisse cette bonne reine de la nuit !

Voici quelques vers consacré à cet astre par nos poètes :

Levant mon verre, pour boire avec la lune,
Je m'aperçois que nous sommes trois :
La lune, mon ombre et moi.

Le clair de lune pénètre jusqu'à mon lit,
Couvrant le plancher d'une couche éclatante,
Que je prends, d'abord, pour de glace.

Les plaisirs en Chine

Puis, m'apercevant que c'est la lune,
Je pense alors à mon pays natal.

Les légendes qui se rapportant à la lune sont si nombreuses, qu'il n'est pas possible de les reproduire toutes. Les unes disent que la déesse, qui habite le palais lunaire, est encore à marier. D'autres soutiennent que c'est une veuve désolée. La plus originale de ces fables raconte que la déesse est la femme d'un célèbre archer, du règne des Han, nommé Haou-I. Il avait déjà abattu neuf soleils de ses terribles flèches ; au moment où il allait tirer le dixième, — le seul qui nous reste, — le dieu du soleil lui dit :

— Faites-moi grâce de celui-ci, dont j'ai besoin pour éclairer le monde. En revanche, je vous remettrai la boisson magique, qui vous donnera le pouvoir d'aller habiter dans ce soleil même.

Il indiqua également à l'archer le jour et l'heure auxquels il faudrait prendre la drogue enchantée.

Haou-I commit l'imprudence de confier le secret à sa femme qui, ne voulant pas croire à son récit, essaya le remède : immédiatement, elle se sentit légère comme l'oiseau et s'envola dans la lune.

Ne croirait-on pas lire du Jules Verne... perfectionné, au II^e siècle ? Car, la légende date de cette époque.

Un autre mythe, fort gracieux, — j'ai publié ailleurs la traduction du poème, — raconte que l'empereur Ming-Houang, de la dynastie des Thang, avait fait, en rêve, un voyage à la lune. C'est là qu'il apprit une mélodie intitulée : *Vêtement en arc-en-ciel et en plumes*. Cet air fut la cause d'une insurrection, qui faillit renverser le trône. Un de ses officiers, amoureux d'une favorite qui chantait merveilleusement, paraît-il, la mélodie céleste, se révolta, et l'empereur ne put conserver sa couronne, qu'en sacrifiant la vie de sa favorite. Tant il est vrai qu'il faut, toujours et en toutes choses, chercher la femme... même dans la lune.

@

LA FÊTE DES LANTERNES

@

À la fête du nouvel an, succède bien vite celle des Lanternes. On peut même dire que l'une est le complément de l'autre, puisque la dernière en date a lieu du dixième au quinzième jour de la première lune, et que les vacances du jour de l'an se prolongent du vingtième jour de la douzième lune de l'année qui s'achève, jusqu'au vingtième jour de la première lune de la nouvelle année.

Pendant ce mois de congé, toutes les affaires administratives sont suspendues ; les sceaux, qui valent signature, sont enfermés dans leurs écrins.

Ce qui donne à cette fête son originalité et son nom, c'est l'emploi qu'on y fait, en quantités incroyables, de lanternes de toutes sortes, que les Chinois se plaisent à construire, avec un luxe de formes et une variété de matières employées qui défient l'imagination. C'est qu'aussi, il n'est pas un coin du vaste empire qui ne soit point illuminé. On comprendra donc qu'il faille ici autre chose que les maigres lampions qu'on voit ailleurs.

Pour acquérir une idée plus exacte du caractère de nos illuminations, figurez-vous vos bazars de jouets, à la Noël, tout remplis de lanternes transparentes : chevaux, moutons, lions, éléphants, soldats, cavaliers, parasols, fleurs, hommes grotesques, animaux fantastiques, etc. Toutes les imitations de la réalité s'associent à toutes les variétés de la fantaisie, pour transformer la soie légère ou le papier translucide en lanternes multicolores, tantôt simples, tantôt à double compartiment, et tournant alors, sous l'action de l'air chaud, qui fait passer devant les yeux les images découpées et leurs sujets innombrables. Enfin il n'est pas d'objet, dans la nature entière, dont l'observateur impartial puisse dire alors : *qu'il n'y a pas mèche !*

Dans les places publiques, on promène, aux sons de la musique, une gigantesque lanterne représentant le dragon ; elle se compose d'une

Les plaisirs en Chine

carcasse d'osier couverte d'étoffe transparente, à articulations en étoffe peinte d'écaillés de dragon ; le tout est monté sur des baguettes que tiennent les porteurs. On peut faire arrêter cette procession devant sa maison, ou la faire entrer dans sa cour, quand on veut se donner le luxe d'une représentation à domicile. Dans ce cas, il faut tirer des pétards pour faire comprendre aux porteurs qu'ils ont à s'arrêter.

Après la représentation, qui consiste à faire voltiger le dragon sous toutes les formes, on offre aux musiciens et aux porteurs des gâteaux et du vin, mais jamais d'argent ; car la procession est toujours formée par des gens du meilleur monde, qui se constituent en société pour leur plaisir. Aussi, la retraite aux flambeaux ne peut-elle donner qu'une faible idée des promenades du dragon.

Lorsqu'il y a, dans une famille, une nouvelle mariée, ses parents lui envoient, ce jour-là, une lanterne représentant une divinité tenant un enfant à la main. Si, à la seconde année, la jeune femme n'a pas d'enfant, on lui envoie une autre lanterne représentant une orange : le mot orange, en chinois, est homonyme du mot « se dépêcher ». C'est donc un rappel au devoir qu'on lui adresse ainsi, par une sorte de jeu de mots.

Les temples du dieu du quartier envoient également une lanterne aux maisons où il y a eu un mariage récent, un succès littéraire, une naissance. Les sujets de ces lanternes varient suivant les circonstances : les porteurs sont toujours accompagnés d'un orchestre.

Dans presque toutes les rues, on voit une grande lanterne, sur laquelle on a écrit des charades, des énigmes, des devinettes, proposées à la sagacité des passants ; ceux qui sont assez ingénieux pour trouver une solution reçoivent une récompense en papier à lettre, pinceaux, encre, fusées, bonbons, etc. Lorsque le problème donné est un jeu de mots bien combiné, ou une réponse originale qui approche de la bouffonnerie, on entend de bons éclats de rire, qui se prolongent au loin, portant partout la contagion de leur bruyante gaieté.

Les plaisirs en Chine

Autrefois, sous la dynastie des Han, les promenades nocturnes étaient interdites, excepté pendant ces fêtes. Alors, les portes de la ville restaient grandes ouvertes, et les cadenas de fer destinés à fermer les grilles des ponts demeuraient au repos.

La poésie a célébré ces nuits de gaieté populaire :

Les arbres en feu et les fleurs en argent forment partout des bouquets,
Et les cadenas de fer n'existent plus, sur les ponts étoilés.
Une poussière fine poursuit, dans tous les chemins, les chevaux aux
pieds parfumés,
Et la lune, brillant dans tout son éclat, accompagne les promeneurs.
Ceux-ci font partie, pour la plupart, de la jeunesse rayonnante
Qui entonne des chants si joyeux, qu'on croirait entendre la célèbre
mélodie de Lo-Méi-Hoa (fleurs de prunier, qui tombent).
Cette nuit n'est pas interdite aux circulations :
Que la clepsydre coule donc lentement, sans se presser !

Un autre poème dit :

Deux phénix descendent des nuages, avec leur char triomphal ;
Six dragons s'élèvent du fond de la mer, portant une montagne sur le dos.

Ne croirait-on pas voir l'Isoline de Catulle Mendès ?

Citons encore quelques lignes :

Quelle main charitable a jeté toutes ces graines de lotus
Qui fleurissent, en même temps, dans tous les coins de la ville ?

Toute cette littérature montre assez combien est brillante la fête.

Il y a encore, bien entendu, les réunions de famille, les festins, le vin et la poésie qui viennent clore la solennité à l'intérieur des maisons, pendant que dans les rues, sur les places, les plaisirs de la foule joyeuse se prolongent jusqu'au matin.

Les lanternes ont cet avantage sur les becs de gaz et l'électricité, qu'elles donnent une lumière plus douce et présentent plus de cette variété, de cette irrégularité, dont la vie aime à se parer, pour

Les plaisirs en Chine

s'arracher le plus possible aux monotonies, à l'uniformité de l'existence ordinaire. Elles prêtent mieux à la poésie : elles réalisent, en petit, ce que les pièces d'illumination font en grand par la combinaison architecturale des lampions.

Les membres des corps constitués participent aussi à cette illumination. Lorsque les fonctionnaires sortent la nuit, ils sont toujours accompagnés de lanternes portant en rouge le nom et les titres du dignitaire. Le soir de la fête, ces lanternes décorent la maison du fonctionnaire, comme autant de cartes de visite par lesquelles il souhaite la bienvenue au public.

Enfin, les petits sans lesquels il n'y a pas de vraie joie, viennent aussi jouer leur rôle et prendre part à la gaieté générale : on découpe pour eux des fruits, des oranges surtout ; les enfants y placent un bout de bougie et promènent leurs petites lanternes improvisées, ajourées et sculptées de mille manières.

Tout, en un mot, illumine. De sorte que si, cette nuit-là, on pouvait, du haut d'un ballon, contempler toute la Chine à vol d'oiseau, on la verrait comme un petit ciel étoilé de centaines de millions de lanternes ; et l'aéronaute illuminé, assistant à la dernière journée de fête de la nouvelle année, serait bien forcé d'avouer que nous n'avons pas... *un jour de l'an terne !*

@

LA FÊTE DES DEUX ÉTOILES

@

Les deux étoiles, appelées Niou-Lang (le Berger) et Tsi-Nu (la Tisseuse) sont situées, la première à la rive orientale de la voie lactée (ou Tien-Ho, c'est-à-dire rivière du Ciel), et l'autre au bord occidental. D'après la vieille astronomie, elles ne se rencontrent qu'une fois par an et cette rencontre doit avoir lieu dans la nuit de la septième journée de la septième lune.

La légende prétend que le Berger était marié à la Tisseuse et que, pour les punir d'une faute commise dans la région céleste, — faute analogue au péché d'Adam et d'Ève — le souverain du ciel les sépara éternellement. Une seule fois par an, il leur permet de se voir un instant en franchissant le cours d'eau qui, pendant le reste de l'année, met une frontière infranchissable entre leurs amours. Encore ce jour-là les pies, emportant de la paille dans leur bec, vont-elles construire un pont à travers la rivière céleste, afin de permettre aux amoureux rationnés de passer à pied sec. J'ajouterai que, dès ce jour, les pies muent. Sur cette légende naturellement vinrent s'en greffer beaucoup d'autres. Ainsi l'on dit que la pluie qui tombe la veille de cette fête nettoie le chariot du ciel ; s'il pleut le jour même, ce sont les larmes de joie des deux amants ; si c'est le lendemain, ce sont les pleurs qu'ils versent sur leur nouvelle séparation.

Les fêtes célébrées à cette occasion varient un peu, suivant les localités. Les unes ont pour but de demander à la Tisseuse l'adresse au métier. D'autres profitent des dispositions plus douces que leur union est censée inspirer aux deux étoiles, pour implorer leur pitié.

On installe généralement sur une table dressée à cette occasion au balcon du pavillon, des fruits, des fleurs, du vin, des cierges et de l'encens. On prie tout bas. Les suppliantes sont de jeunes femmes, dont les maris sont absents. Celles qui veulent devenir habiles ouvrières enferment une araignée dans une boîte : le lendemain, d'après le plus ou de moins de régularité de la toile qu'on trouve dans

Les plaisirs en Chine

la boîte, on sait combien d'adresse la Tisseuse a bien voulu accorder à la demanderesse.

Autrefois, sous le règne des Thang, cet anniversaire était fêté dans le palais des empereurs, d'une façon très brillante. On dressait, dit-on, des tours de soie de mille pieds, à peu près la hauteur de la tour Eiffel, sur lesquelles toutes les favorites de l'empereur faisaient de la musique et chantaient en l'honneur des amours divines. On rivalisait aussi pour enfiler, sous la pâle clarté de la lune, des aiguilles à neuf trous ; celle qui réussissait la première était proclamée la plus adroite.

Un poème dit :

Il est plus facile d'enfiler les aiguilles au clair de lune que de tenir droit
un fil, pendant qu'il fait du vent.

Les poésies faites à ce sujet sont d'ailleurs très nombreuses. Les unes louent l'adresse de la Tisseuse. D'autres plaignent son trop éphémère bonheur ; mais les plus répandues sont celles où les infortunés en amour envient le sort des amants réunis au ciel et les prient de les favoriser et de leur accorder aussi... au moins une nuit de bonheur. Le plus célèbre de tous ces poèmes est celui d'un philosophe légèrement sceptique :

Ce sont des immortels : et pourtant ils craignent encore l'eau ;
Je doute qu'ils aient beaucoup d'adresse.

En somme, cette fête est surtout une occasion d'introduire un peu de variété dans la vie, en même temps qu'elle fournit des thèmes à la poésie.

À la septième lune, les grandes chaleurs sont déjà passées : on profite du doux zéphire et de la pureté du ciel, qui accompagnent, en général, cette époque de l'année, pour jouir de la fraîcheur sur les vérandas, en buvant ensemble le vin de riz. Aussi l'hypothèse de ces êtres invisibles habitant les deux étoiles, est-elle plutôt un prétexte qu'une croyance. Les longues séparations, toujours si tristes et le revoir rare, mais d'autant plus charmant, sont symbolisés par cette légende.

Les plaisirs en Chine

Les deux astres se rencontrant à travers la voie lactée, dans un ciel pur, sous les yeux brillants et envieus des autres étoiles et à la faible clarté d'un croissant de lune, forment un tableau gracieux et charment, par un joli rêve céleste, notre esprit toujours avide d'idéal, toujours heureux d'échapper aux images plus vraies, mais parfois bien décevantes de la réalité terrestre.

@

LA FÊTE DES FLEURS

@

Elle tombe au quinzième jour de la deuxième lune, mais, pour se prolonger en réalité jusqu'à la fin du printemps. On l'appelle aussi la fête de la tiédeur moyenne. C'est la plus belle saison de l'année, la plus tempérée et la plus charmante. Les arbres, alors presque tous en fleurs, mêlés aux saules pleureurs, qui laissent retomber leurs longues branches garnies de feuilles verdoyantes, forment avec les pavillons pittoresques, des perspectives qui ont bien des fois inspiré le chant du poète.

Il n'est pas de jardin particulier qui ne soit, à ce moment, transformé en exposition d'horticulture. On y dresse des mâts de différentes couleurs, qu'on orne de drapeaux variés, toujours munis de grelots ; au milieu, l'on joue à toutes sortes de jeux, entre autres, le jeu des papillons, inconnu en Europe, et que je suis obligé de décrire : l'on prend des papillons auxquels on attache un cheveu muni d'un papier, dont le poids les empêche de monter ; puis on les lâche et les femmes courent après avec leurs écrans. D'autres familles vont à la campagne, pour cueillir des fleurs, courir dans la prairie et y jouer à ce que l'on appelle, chez nous, les jeux du gazon.

Nous avons eu des empereurs poètes, qui distribuaient des vers composés par eux sur de nombreuses variétés de plantes, en ce jour où le ministre de l'agriculture présentait au souverain les graines de toutes les espèces cultivées.

Chez les particuliers, on choisit la même date pour faire fermenter le vin de riz. Les habitants de Su-Tcheang inaugurent alors, au son de la musique, le marché aux instruments de sériciculture, qui attire toujours une grande foule de visiteurs.

Cette fête était très brillante sous la dynastie des Thang, dont les empereurs se livraient volontiers à des plaisirs simples, au milieu des fleurs. L'un d'eux offrait à cette occasion, à ses favorites des pièces de

Les plaisirs en Chine

soie des nuances de ses fleurs, qui étaient transformées en vêtements légers pour le printemps.

Une année la saison se trouva en retard : l'empereur fit chauffer une serre et battre le tambour pour hâter l'éclosion des boutons. L'origine des serres remonte à cette époque.

Un de nos romans raconte qu'une des favorites du souverain était éprise d'un jeune lettré ; ce dernier habitait également la capitale et son jardin était traversé par un ruisseau qui sortait du parc impérial.

Enfermée au palais et surveillée, la jeune femme n'avait pas le moyen de correspondre avec celui qu'elle aimait. Mais l'amour rend inventif : l'idée lui vint de prendre un pétale de pivoine, qu'elle plaça sur l'eau, après y avoir écrit tout un poème. Le jeune lettré fut assez heureux pour trouver la fraîche missive et sut alors que, malgré la séparation, il était toujours aimé. Ce sentiment lui donna tant de courage qu'il se mit à travailler avec une ardeur extraordinaire : il passa rapidement tous les examens et devint bientôt un homme d'État célèbre. Pour récompense de ses nombreux services, il demanda à l'empereur la main de cette jeune femme, que le souverain ne put lui refuser. Ainsi, une modeste fleur donna un grand ministre à l'empire et fit l'union de deux êtres qui se croyaient à jamais séparés.

@

LE JOUR DE L'AN

@

C'est la fête des *trois commencements* : de l'année, des mois et des jours.

Dès l'aurore, dont toutes les maisons saluent l'apparition par des détonations formidables de pétards, tous les fonctionnaires de la capitale se rendent au temple impérial, pour présenter leurs félicitations respectives au souverain en personne, devant la tablette qui porte le nom de Sa Majesté. Ce devoir accompli, ils vont porter leurs hommages successivement aux temples du Ciel, de Confucius, du dieu de la littérature et du dieu de la guerre. Après quoi, ils se font mutuellement des visites ; cet échange de cérémonies se prolonge pendant quatre ou cinq jours. Dans le public, aussi, on se fait des visites, dès le premier jour de l'année.

Lorsqu'on arrive chez ses parents, il faut d'abord saluer les tablettes représentant les ancêtres. Si les visiteurs sont nouvellement mariés, on leur offre, outre le thé et les gâteaux, un sac rempli d'oranges et de pépins de pastèques, les uns et les autres signifiant ici qu'on souhaite beaucoup d'enfants au jeune ménage.

Tous les jours, ce sont des festins, que les familles s'offrent les unes aux autres et qui fournissent l'occasion de se livrer à des jeux de toute espèce. En même temps on distribue des pourboires aux domestiques de ses parents et de ses amis ; aux enfants, on offre un lingot d'argent, ou une pièce de monnaie blanche, enveloppée dans du papier rouge, ou encore un certain nombre de sapèques, enfilées dans un cordon rouge ; c'est ce qu'on appelle la *monnaie porte-bonheur*. Je dois signaler ici, puisque je parle des petits, une particularité frappante, surtout lorsqu'il s'agit d'enfants très jeunes : chez nous, l'âge des personnes ne se compte pas de jour à jour, mais d'année à année : né le 31 décembre, vous avez deux ans le lendemain, 1^{er} janvier.

Les plaisirs en Chine

Le quatrième jour de la première lune, c'est la fête du dieu de la richesse et de la félicité. Alors tous les salons se pavoièrent et s'illuminèrent en l'honneur de ces divinités, représentées soit par des images, soit par un simple écrit tracé sur du papier.

Le septième jour est consacré à la fête de l'homme, et le neuvième à celle de Dieu, et ainsi de suite, car ces réjouissances, presque journalières, se succèdent jusqu'à la fin de la fête des lanternes.

Le peuple, pendant ce temps, ne songe qu'à une seule chose, organiser ses réjouissances et se livrer au plaisir ; la fin de l'année a vu payer les dettes, et les vacances aussi bien administratives que privées, laissent toute liberté au public ; de plus, la saison n'est pas favorable aux voyages ; il ne reste donc que les jeux, considérés partout comme le passe-temps le plus agréable. On joue beaucoup en Chine, à l'époque de l'année qui nous occupe. On joue aux cartes, aux dominos, aux dés, aux douze bêtes et même à un jeu plus instructif qui représente un tableau d'avancement dans la hiérarchie. Il va sans dire que la musique ne fait pas défaut à ces fêtes.

Beaucoup de familles font maigre le jour de l'an. Cette coutume provient, d'après Lié-Tseu, du fait suivant :

« Les gens de Han-Tang, dit cet auteur, avaient offert pour le jour de l'an un pigeon à un certain philosophe ; ce dernier, après avoir accepté le présent, relâcha l'oiseau en disant :
« Tous les êtres doivent vivre heureux en ce grand jour. »

Voilà un joli récit, d'un sentiment délicat, mais les superstitions, elles aussi, ne manquent pas. Pour les pétards, par exemple, qu'on croit destinés seulement à amuser par leur détonation et à inviter aux joies bruyantes, il paraît qu'il y a encore autre chose : ils font peur aux mauvais esprits, qui n'oseraient jamais frapper aux portes derrière lesquelles se produisent ces terribles explosions.

Ce n'est pas tout : beaucoup de gens dessinent un charme sur leur porte ou y peignent soit un coq, soit deux gardiens, que l'on croit

Les plaisirs en Chine

capables d'avalier tout cru le démon qui se permettrait de manifester sa présence.

L'ouvrage astronomique de la dynastie des Han dit que, à l'aurore du jour de l'an, le vent qui souffle vous fait présager la situation atmosphérique de l'année nouvelle et bien autre chose ; celui du Sud signifie sécheresse générale ; du Sud-ouest, sécheresse partielle ; de l'Ouest, la guerre ; du Nord-Ouest, la bonne récolte ; du Nord, récolte moyenne ; du Nord-est, année pacifique ; de l'Est, les inondations ; du Sud-est, les épidémies.

De même que le premier vent qui souffle, le premier mot qu'on écrit le jour de l'an donne son caractère, bon ou mauvais, à l'année entière ; aussi, pour plus de sûreté, l'on commence toujours ses lettres par un mot comme bonheur, richesse, félicité, longévité, etc.

Cette manière de se procurer une année heureuse a inspiré à une femme philosophe les quatre vers suivants :

Tout le monde trempe aujourd'hui le pinceau dans l'encre,
Pour écrire les mots : bonheur, richesse, félicité ;
Si j'ai un conseil sage à donner aux ambitieux,
C'est de supporter la vie, telle qu'elle nous est faite, et de ne pas
demander ce que la Providence ne peut accorder à tous.

Ajoutons que cette poésie, pleine de bon sens, n'a jamais empêché personne de continuer à demander l'impossible : le pauvre, un peu de richesse, et le riche, plus qu'il n'a et ne saurait avoir.

Les fables, qui tiennent quelque chose de la superstition, savent y mêler de la sagesse ; j'en veux pour preuve le récit suivant :

Un pauvre lettré, n'ayant pas de quoi fêter le changement de l'année, dormait profondément. — En Chine aussi, qui dort dîne. — Dans la chaumière qu'il habitait, il n'y avait ni feu, ni lumière, ni mets, ni vin, ni plaisir quelconque.

Et pendant ce temps, les voisins célébraient joyeusement et bruyamment la fête, si triste pour notre solitaire.

Les plaisirs en Chine

Tout d'un coup, vers minuit, on frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda le lettré, éveillé désagréablement au moment même où il rêvait peut-être victuailles, boissons, appartements luxueux, etc.

— C'est moi, le dieu de la richesse.

— J'ai le regret de ne pouvoir vous recevoir.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je n'ai pas de chance.

Malgré l'insistance du dieu de la richesse, le pauvre homme ne voulut jamais lui ouvrir.

Quelques instants après, on frappa de nouveau.

— Qui êtes-vous, fit le dormeur, pour la deuxième fois arraché au sommeil.

— C'est moi, le dieu de la chance.

Le lettré sauta d'un bond à bas du lit et reçut le visiteur à bras ouverts, dans la cabane obscure. Alors, l'excellent dieu écrivit quelque chose du bout de ses doigts, sur le front du pauvre, puis il disparut.

L'habitant de la chaumière n'avait pas encore regagné son lit, lorsque le dieu de la richesse s'annonça.

Cette fois la réception fut des plus cordiales ; aussi le dieu s'empressa-t-il de mettre un trésor entre les mains du lettré ; puis il lui demanda pourquoi, après avoir refusé d'abord de le recevoir, il l'accueillait cette fois avec tant d'empressement.

— C'est bien simple : maintenant j'ai la chance, que je n'avais pas tout à l'heure. J'étais bien sûr que vous suiviez toujours le dieu de la chance, aussi est-ce lui seul que j'attendais.

Ceci veut dire évidemment que, sans chance, la fortune même ne sert à rien.

Les plaisirs en Chine

Le dieu de la richesse, dont nous venons de raconter les bonnes œuvres, n'est fêté nulle part autant que dans la ville de Canton. Tous les soirs, après la fermeture des boutiques, on y allume les cierges et l'on brûle l'encens devant son autel, niché dans une encoignure, à l'extérieur du magasin. La ville entière en est illuminée et parfumée. C'est une adoration universelle à laquelle aucun habitant de l'Empire chinois ne se livre avec autant de ferveur que les Cantonais, qui sont les plus commerçants des Chinois ; or, le dieu de la richesse est aussi celui du commerce, et c'est justice, car le commerce, c'est l'argent, au fond, ou du moins, l'argent est le but du commerce et des commerçants. Plutus est le complément de Mercure.

Souvent, l'équinoxe du printemps, que nous appelons le commencement du printemps, tombe dans les premiers jours de notre année. Alors, c'est une grande fête.

Dans chaque ville, s'organise une véritable procession ; en tête, figurent le préfet, les sous-préfets et tous les membres de leurs administrations, tous en uniforme de gala, chacun tenant à la main une branche de fleurs artificielles, représentant la pivoine, la fleur du printemps ; ils vont sur leurs chaises à porteurs découvertes, protégés par des parasols, escortés par la musique et les soldats ; sur des tablettes, figurent tous leurs titres et les services qu'ils ont rendus.

C'est la procession du bœuf du printemps.

À la suite du cortège officiel, on porte un énorme bœuf, dont la carcasse en terre est couverte de papiers multicolores, chaque couleur figurant un événement atmosphérique : beau temps, pluie, sécheresse, etc.

Après cette statue vient un vrai bœuf, tout garni de rubans, sur lequel est juché une statuette, image de l'année qui s'ouvre, et dont tout l'habillement aussi signale le temps qu'il fera : si les pieds sont chaussés de souliers, c'est que l'année sera sèche ; de sabots, elle sera pluvieuse. Un sabot à un pied, un soulier à l'autre, signifient que l'année sera tempérée.

Les plaisirs en Chine

Tout ce cortège se dirige vers le temple du dieu de l'agriculture, où ont lieu des sacrifices ; on tue le bœuf et on en distribue la chair aux assistants.

Ainsi, l'Extrême-Orient asiatique mène en procession le « bœuf du printemps » à peu près au même moment où Paris mène son « bœuf gras ». Les deux cérémonies sont évidemment des fêtes de l'agriculture, que l'Égypte célébrait autrefois par le bœuf Apis. L'homme est identique partout ; ses costumes, ses institutions, ses langues sont différents, mais tout cela n'est que forme : le fond est le même.

@

LA FIN DE L'ANNÉE

@

Les vacances commencent dix jours avant la fin de l'année, afin que tout le monde puisse se préparer à cette grande solennité. Car, en Chine, il n'y a pas de jours fériés comme en Occident : les gens occupés ne trouvent leur repos que pendant les trois grandes fêtes du Dragon, de la Lune et du changement d'année : il y a cinq jours de vacances pendant chacune des deux premières fêtes et trente jours pour la troisième.

Ces trois dates sont aussi celles des grandes échéances, auxquelles il faut régler tous les comptes.

La dernière fête que nous avons nommée comprend plusieurs cérémonies religieuses. Elles consistent à offrir un festin à chacun des dieux, pour les remercier des bienfaits accordés pendant l'année qui s'en va. Le vingt-quatrième jour de la douzième lune, une cérémonie touchante se célèbre dans chaque famille, aussi bien chez les riches que chez les pauvres. C'est celle des adieux, adressés au dieu du foyer et de la réception faite à son remplaçant. Il paraît, en effet, que ce dieu n'est nommé par le ciel que pour une mission temporaire d'un an seulement.

L'autel du dieu est installé toujours à la cuisine ; devant lui, tous les jours s'allument des cierges et fume l'encens ; une veilleuse, qu'on appelle le *feu de longévité*, y brûle la nuit.

Dans la soirée du 24, on offre, devant l'autel, un grand dîner, avec gâteaux des plus variés et fruits de toute espèce.

Après avoir versé le vin de libation et tiré les pétards indispensables à toute réjouissance, on jette sur le toit de l'avoine et du blé pour les montures du dieu qui est censé partir alors.

Puis on dessert la table et immédiatement on place devant l'autel un autre repas pour recevoir le nouveau titulaire du foyer, dont le nom

Les plaisirs en Chine

supplante aussitôt celui du premier ; ou bien, c'est une image du nouveau dieu et de sa femme qui remplace l'ancienne.

C'est un peu notre fête de Noël. Car les enfants n'attendent que ce jour, pour croquer fruits et friandises.

Avec les mets desservis de ces deux repas, et de toutes les autres cérémonies, on fait des conserves, qui durent quelquefois pendant un mois de la nouvelle année ; plus on est riche, plus on s'attache à en préparer de grandes quantités. Les réjouissances se succèdent presque sans interruption.

Lorsque le dernier jour arrive, on met devant le ciel un grand pot de riz, garni de feuilles de cyprès, sur lesquelles on place des imitations de lingots d'or ou d'argent en papier couvert des caractères : longévité, honneur, santé, bonheur, etc., découpés dans du papier rouge. Immédiatement sur le riz, on étage différents fruits, symboles de prospérité.

Ce riz reste sur une table, devant le ciel, jusqu'à minuit. On l'appelle *riz de l'ancienne année*. Après minuit, on le remplace par un autre bol de riz, garni de même ; c'est le *riz de l'année nouvelle*, qui restera exposé pendant deux ou trois jours. On choisit alors dans le calendrier un jour heureux, pour enlever le riz et le manger.

Inutile de dire que les mêmes sacrifices ont lieu tous les jours devant les tablettes des ancêtres, qui ne sont oubliés en aucune occasion.

Autrefois, on se livrait encore à un grand nombre de pratiques superstitieuses ; d'après un vieux traité d'hygiène, la veille du jour de l'an, un homme devait, sans prévenir personne, coucher à côté du puits, en tenant à la main une branche fleurie de l'arbre à poivre ; lorsque minuit sonnait, il jetait cette branche dans le puits, pour purifier l'eau de tous les germes épidémiques.

Sous la dynastie des Han, une procession, composée de cent vingt enfants de dix à douze ans, en chapeau rouge, en vêtements gris, se

Les plaisirs en Chine

promenait par toute la ville ; chacun battant le tambour pour chasser les mauvais démons.

À l'époque des Shung, vers le VI^e siècle, cette procession se faisait encore d'une façon plus grandiose. Les militaires y prenaient part, habillés de vêtements de couleur et portant des lances dorées et les drapeaux du dragon ; ils précédaient le cortège, la figure couverte de masques plus ou moins hideux ; en même temps, à la campagne, les cultivateurs faisaient une espèce de retraite aux flambeaux avec des torches fixées à l'extrémité d'un grand bambou ; ils parcouraient ainsi les champs, pour demander aux dieux une bonne récolte de vers à soie et une bonne moisson de riz. Dans quelques provinces, les enfants allaient par les rues, criant qu'ils vendaient leur inintelligence et ne trouvant pas d'acheteurs, naturellement. Maintenant tout cela n'existe plus. Il ne reste que les cérémonies religieuses dont j'ai parlé plus haut, et les veilles qu'on observe toujours pour attendre en commun la nouvelle année. Je ne parle pas de certaines coutumes excentriques qui ne sont que des exceptions : les poètes, par exemple, installent quelquefois leurs œuvres en autel, devant lequel ils font une espèce de sacrifice ; d'autres personnes fondent de l'or et le versent dans l'eau, pour prédire l'avenir d'après la forme des lingots bizarrement contournés qu'ils ont obtenus.

En somme, tout cela aujourd'hui fournit des occasions de s'amuser.

Une pièce littéraire de Han-Woung-Koung, discours d'adieu au démon de la misère, très répandue en Chine, est malheureusement trop longue pour être reproduite ici ; mais tout le monde la lit avec une grande satisfaction ; le pauvre y trouve des consolations, des espérances, des ressources à employer contre la pauvreté et le démon qui l'engendre. On la récite avec plaisir à la fête dont nous venons de parler : les uns pour chercher le moyen de rester heureux ; les autres pour se consoler de leur misère et tâcher d'en sortir.

LES PROCESSIONS

@

En Chine, les taoïstes seuls font des processions religieuses : et c'est très logique, puisqu'ils ont l'habitude de représenter leurs dieux par des figures de forme humaine.

Pour ne citer que les principales de ces cérémonies, je nommerai celles du dieu Taiï-Tchang, de Tcheng-Houang, des dieux des épidémies et des déesses protectrices de la naissance et des enfants.

Taiï-Tchang est le dieu de la montagne de même nom : il cumule cette fonction avec celle de septième grand-juge de l'enfer ; — il y en a dix, en tout.

Les processions de Taiï-Tchang ont lieu dans le courant de la troisième lune. Le jour venu, on fait sortir le terrible personnage, entouré d'une pompe absolument impériale. Il mérite bien ces splendeurs, vu son titre de souverain de la montagne.

Il est précédé de ses collègues, les autres grands-juges, et ses fils et filleuls, tous réputés princes de sa famille. Chacune de ces divinités a son entourage particulier, composé de deux grandes lanternes, de nombreuses tablettes portant les titres du dieu ; puis, s'avancent la musique et quantité de gens, en grand costume de fête, portant soit un vase de fleurs, soit un encensoir fumant.

En outre, beaucoup de personnes, grandes et petites, suivent en tenant à la main des réductions d'instruments de torture : menottes, chaînes, crochets, etc. ; elles croient pouvoir, ainsi, détourner de leurs parents et attirer sur elles-mêmes les châtiments décrétés par la divinité.

À Fou-Tchéou, les jeunes filles, elles aussi, prennent part à cette démonstration ; dans les autres villes, ce genre de plaisir est interdit aux femmes.

Les plaisirs en Chine

Tout ce monde se dirige vers un vaste local, situé dans le faubourg de chaque ville et qu'on appelle la *Prison des Esprits* ; il s'agit de mettre ces captifs spirituels en liberté, pendant la fête des morts, afin qu'ils puissent célébrer le culte de leurs familles et faire les sacrifices dus par les enfants.

La même procession, mais sur une plus petite échelle, se répète quelques jours après : cette fois, c'est pour renfermer de nouveau, dans leur prison, les pauvres esprits momentanément libérés.

Sur tout le parcours, les croyants établissent, devant leur porte, une table sur laquelle brûlent l'encens et les cierges ; on y place des fleurs, des fruits, etc. Chacun sort, pour admirer l'immense défilé qui, organisé par différentes sociétés particulières, expose aux yeux enchantés du public tout ce qu'il y a de nouveau en fait de productions de l'année. La foule bigarrée couvre, au moins, deux à quatre kilomètres de sa longue colonne mouvante : chaque dieu, en effet, a ses subalternes, dont chacun, à son tour, a le droit d'être magnifiquement escorté. Les marchands de jouets et de bonbons profitent de ces solennités pour encombrer les voies et offrir leurs marchandises aux enfants, toujours avides de participer à des réjouissances de cette sorte.

À Fou-Tchéou, nous trouvons une particularité, exceptionnellement intéressante : la fête y dure deux jours ; la seconde journée est une répétition de la première. Mais, cette fois, l'on s'enfonce dans le faubourg du sud, où habite la *belle-mère* de Taï-Tchang, à laquelle le dieu, en gendre respectueux, vient présenter ses hommages. Heureux dieu ! heureuse belle-mère !

La légende raconte qu'une jeune paysanne, fille d'un boucher, après avoir assisté à la procession, rentra chez elle et mourut aussitôt. Dans sa courte agonie, elle dit à ses parents que le dieu, veuf depuis peu de temps, avait remarqué sa beauté et l'avait choisie pour femme. Elle était fille unique. Sa mort jeta la désolation dans sa famille qui, désespérée, voulait mettre le feu au temple lorsque Taï-Tchang, s'incarnant soudain dans le corps d'un homme, dit à ses fidèles que, en

Les plaisirs en Chine

effet, il avait épousé cette jeune fille et qu'il devait aux parents tous les respects d'un bon gendre ; il ordonnait, en conséquence, qu'une procession le transportât, chaque année, jusqu'à la maison où habitait la bouchère, mère de la divine reine, sa compagne.

Ce qui démontre clairement que Taï-Tchang était un dieu raisonnable, dépourvu de tous préjugés aristocratiques et qui, de plus, réalisait le type idéal du gendre malin, capable d'amadouer une belle-mère presque incendiaire !

L'été, des promenades analogues ont lieu en l'honneur des dieux des épidémies. — Nous avons le triste privilège de posséder, chez nous, cinq épidémies « nostras » que l'Europe, chez elle, qualifierait de « foras ». — Ces dieux, toujours les mêmes, voient leurs reproductions multipliées dans chaque quartier, qui présente nécessairement un temple consacré à ces terribles habitants du ciel. Les processions sont donc presque quotidiennes, chaque quartier ayant la sienne, à tour de rôle.

Le cortège, moins imposant que celui du dieu Taï-Tchang, comporte aussi, pourtant, dans les grands quartiers, une richesse inouïe. D'abord, vient chacun des cinq dieux, précédé de ses subalternes ; en dernier lieu, suit un immense bateau en papier, fait avec beaucoup d'art et contenant les mêmes dieux, en papier aussi, placés dans une cabine centrale, ainsi que tous les démons, enfermés dans une autre salle. À côté de ce navire, un homme porte sur l'épaule, à l'aide d'un bois de porteur d'eau, deux seaux remplis de débris de viande et de tous les détritiques organiques qui engendrent les épidémies ; c'est ce qu'on appelle, par antiphrase, les *seaux du bonheur*.

On va droit vers le bord de la mer, ou vers la rive du fleuve. Arrivé là, on jette les seaux dans l'eau et l'on brûle le bateau, avec ses passagers de papier. Alors, les épidémies sont renvoyées bien loin de la ville, et l'on se félicite mutuellement avant de rentrer au temple, où un banquet termine la fête.

Les plaisirs en Chine

Il y a là, évidemment, un double symbole : les seaux représentent des mesures d'hygiène ; le bateau, avec ses dieux des épidémies et ses démons, figure l'expulsion des maladies, dont les germes sont emportés au loin par le fleuve, ou anéantis par le feu.

Le Tcheng-Houang est le dieu de la province. Il a son image partout, comme nous voyons ici, place de la Concorde, les statues des grandes villes de France. La différence consiste en ce que Tcheng-Houang est un personnage réel, non une simple personnification. La cérémonie est à peu près la même que pour Taiï-Tchang, sauf pourtant que Tcheng-Houang n'a que le rang de *gouverneur* !

La procession des déesses protectrices des naissances et des enfants se place d'habitude au commencement de l'année. La chaise à porteurs, sur laquelle s'assied la statue, est toute jonchée de fleurs ; sur le chemin, les femmes stériles accourent en foule, pour demander un enfant à la déesse. Elles prennent, au hasard, une fleur : si c'est une fleur rouge, c'est qu'elles auront une fille ; blanche, c'est un garçon qui viendra. En même temps, la postulante fait un vœu : celui d'offrir une tapisserie, une tenture, un objet décoratif quelconque, ou un vêtement, à la bonne déesse.

Les habitants des maisons riches — et, surtout, les habitantes — invitent souvent la divinité qui passe à entrer chez eux. On tire alors un feu d'artifice et l'on ajoute encore des fleurs à celles qui décorent la chaise. Puis, l'on offre le thé et des gâteaux aux membres de la procession ; après quoi, la patronne de la forte natalité se remet en marche, pour s'arrêter bientôt dans une autre maison, s'il y a lieu.

Pendant tout le mois, les femmes se succèdent, sans interruption, dans le sanctuaire : les unes, pour offrir ce qu'elles avaient promis, après réalisation de leurs souhaits ; les autres, pour faire leurs prières et implorer, de leur côté, le secours de la déesse *Genitrix* chinoise.

@

UNE SOLENNITÉ BOUDDHISTE

@

C'est le huitième jour de la quatrième lune, — au mois de mai du calendrier grégorien, — qu'on célèbre la grande cérémonie de la consécration des prêtres bouddhistes, appelée aussi la *Fête du Bain de Bouddha*.

La veille de ce jour, tous les aspirants se réunissent au monastère de chaque ville, pour se préparer. Vers huit heures du soir, la cloche sonne : les prêtres sont à leur poste, chacun à genoux devant son image de Bouddha. On fait d'abord une prière, puis l'on chante des cantiques. Après quoi, le chef enlève de son piédestal élevé, une petite idole, statuette de Bouddha : il la met sur un plateau en or ou en argent ciselé et l'arrose d'eau contenue dans un autre plateau. Pendant ce bain, qui dure une demi-heure, les prêtres se livrent à l'adoration et tous les instruments de musique résonnent.

Vient alors une pause assez longue. À minuit on commence la cérémonie de la consécration.

Les aspirants, soit par vocation, soit par résolution subite, doivent, après deux ou trois ans de séjour dans un monastère, se soumettre à cette formalité un peu douloureuse, avant de pouvoir exercer publiquement en qualité de prêtres.

La grande salle de Bouddha est brillamment illuminée ; sur des tables rangées parallèlement, sont placées des images de différents apôtres bouddhistes et toutes sortes d'emblèmes religieux.

Devant chacune de ces images, une espèce de prie-Dieu porte le nom du candidat qui vient s'y agenouiller après une longue heure de méditation.

La tête du postulant est complètement rasée : on fixe sur son crâne nu, trois morceaux d'amadou saturé d'encens, de forme conique et que le chef allume ; et le malheureux lit impassiblement sa prière, jusqu'à ce que tout soit brûlé... y compris la peau du récipiendaire. Voilà

Les plaisirs en Chine

pourquoi tous les prêtres bouddhistes ont des cicatrices sur la tête : trois au moins, mais souvent davantage : six, neuf, etc., suivant le degré de la dévotion.

Le lendemain a eu lieu une autre cérémonie : la réception des prêtres. Les anciens confrères félicitent les nouveaux venus.

Je raconte tout cela, parce que ce spectacle est aussi un objet de curiosité pour les Chinois, qui se font une fête de s'y rendre.

J'avais neuf ans ; le chef bouddhiste, qui devait cette année-là, consacrer les aspirants, était un ami de mon père : je demandai donc qu'il me fût permis d'assister à la cérémonie.

C'était une après-midi très douce. Après avoir traversé les champs bordés de grands arbres et où le cri des cigales se faisait entendre de tous côtés, nous entrâmes dans une région boisée, au milieu de laquelle s'élevait un monastère. Les prêtres nous firent très bon accueil, et me dirent que jamais enfant de mon âge n'était présent à pareille fête : car la scène que j'allais voir pouvait faire de moi un bouddhiste fanatique, ou un adversaire acharné. Sur l'insistance de mon père, je fus admis tout de même. On nous invita d'abord à un dîner maigre, composé de pousses de bambou, de légumes salés, et de haricots en purée ; le tout me parut délicieux. Puis, on nous permit d'être présents au grand dîner des prêtres.

Leur immense salle à manger ressemblait assez à celle d'une caserne ; avec cette différence que le silence le plus absolu règne pendant tout le repas, sauf quelques prières, psalmodiées avant et après chaque plat. Je fus très surpris de voir ces moines se porter si bien, alors qu'ils se nourrissaient si mal.

Mais j'appris depuis que les végétaux sont aussi nourrissants que la viande et mon étonnement cessa.

En sortant de la salle à manger, je fis un tour au couloir de méditation. Chaque prêtre, les yeux fermés et les mains jointes, était assis, les jambes croisées sous lui, sur un lit placé dans une alcôve séparée de ses voisines par une cloison, et paraissait livré à une

Les plaisirs en Chine

méditation profonde. Enfant, et ne sachant quelle importance ils attachaient à leur silence, je cherchai à parler aux moines malgré la défense de mon père : mais personne ne me répondit : personne ne bougea. Quelque temps se passa ainsi, puis nous nous trouvâmes dans la grande salle de consécration, où allait se dérouler la scène dont j'ai déjà raconté les péripéties.

Le résultat le plus clair fut que je passai une très mauvaise nuit, presque une nuit blanche : j'avais toujours devant les yeux des centaines de bouddhistes, en habit gris, et dont la tête complètement chauve flambait horriblement.

Dès l'aurore, je priai mon père de partir tout de suite de ce lieu sinistre. Malgré la rosée, qui mouillait encore le gazon, et la fraîcheur de cette matinée de printemps, nous nous mîmes en route. En arrivant à un petit sentier, qui séparait deux champs, je faillis mettre le pied sur deux serpents qui se battaient entrelacés, et qui roulèrent d'un champ à l'autre en passant juste entre mes jambes.

L'impression qui me resta de ces scènes était tellement déplorable, que je n'aurais eu que de l'aversion pour ces fous fanatiques, si un autre incident, plus gai, ne m'avait démontré que leur fanatisme est loin d'être aussi absolu que j'aurais pu le supposer : un jour, à quelque temps de là, un des prêtres que j'avais vus au monastère nous rendit visite : il resta à dîner chez nous et, à ma grande stupéfaction, mangea avec beaucoup d'appétit notre repas, qui, pourtant, n'avait rien de maigre. Je ne comprenais plus : je savais que les bouddhistes étaient exclusivement végétariens ; qu'ils s'interdisaient non seulement la viande et le poisson, mais même la graisse, le lait, les œufs et le beurre. Je ne pus m'empêcher, comme un enfant que j'étais, d'exprimer mon étonnement au prêtre. Il sourit et me dit :

— Mon enfant, Bouddha est si bon, qu'il ne fait pas attention à ces menus détails !

En effet, Bouddha est un dieu de joie : il suffit de regarder son image pour s'en convaincre. Cette figure aux joues rebondies,

Les plaisirs en Chine

illuminées d'un sourire éternel : ce corps bien nourri, assis sur un lotus ; cette fleur, que le dieu tient à la main ; cette attitude tranquille de viveur réjoui : tout cela fait penser plutôt à un gros moine rabelaisien qu'à un ascète, émacié par la prière et les macérations.

L'histoire bouddhiste raconte, d'ailleurs, que le premier Bouddha était un homme bienveillant pour ses semblables et que sa mission unique consistait à tirer tous les humains de la misère, pour les faire entrer dans *le ciel occidental*, celui du plaisir.

L'autre jour, Cernuschi donnait un bal d'enfants, devant le Bouddha. J'étais présent : l'on me demanda si je n'étais pas scandalisé de voir tant de frivolités devant la statue d'un dieu. Je répondis que non.

— Ah ! me dit-on, vous êtes plus tolérant que nous ; nos prêtres ne nous permettraient pas de danser devant un christ.

— C'est tout à fait différent, répondis-je : le Christ est l'image du martyr, devant lequel il n'est pas permis de se livrer au plaisir : tandis que Bouddha ne demande qu'une chose : c'est que chacun soit heureux. D'ailleurs, en Europe, cet excellent dieu est en villégiature : raison de plus pour qu'il aime à s'y amuser, en voyant s'amuser les autres.

@

PLAISIRS CHAMPÊTRES

PROMENADES & PÈLERINAGES

@

Les contrées de la Chine les plus favorisées de la nature sont incontestablement le Hang-Tcheou et le Sou-Tcheou. Le premier possède un lac, celui de Si-Hou, riche en environs pittoresques ; le second est traversé par la rivière Tchinn-Houai.

Un proverbe, très populaire en Chine, dit :

« Ce qu'il y a de plus beau au ciel, c'est le paradis ; sur la terre, c'est Sou et Hang. (Sou-Tcheou et Hang-Tcheou).

Le soir, le lac et la rivière sont couverts de bateaux de plaisance illuminés ; partout retentissent chants et rires. Les rivages sont bordés de villas resplendissantes de lumière, où l'on ne voit que têtes charmantes et visages heureux.

Les plus belles de nos femmes habitent ce pays enchanteur et, dans leurs pavillons aux formes variées, admirent la belle vue fournie par la nature et se font admirer, elles aussi. On dit même, — telle est la réputation de cette région enchanteresse, — qu'à Hang-Tcheou, la lune, au lieu d'être quelquefois triste, se montre toujours très gaie, comme pour participer à la joie universelle. Que de chants d'amour n'y a-t-elle pas excités ; que de poésies, que de musique, nées de la contemplation de l'astre, plus charmant ici que partout ailleurs ! J'ajouterai que ce sont ces deux provinces qui voient naître les plus jolies femmes de la Chine.

Sou-Tcheou aussi, outre sa rivière, possède un lac nommé Taï-Hou ; on voit surgir au milieu une quantité d'îles montagneuses ; les plus célèbres, les Toung-Ting-Chan, sont plus élevées que les autres ; en automne, lorsque les feuilles de la vigne vierge ont rougi, au milieu de la verdure des bambous et des pins, la vue est des plus pittoresques.

À l'ouest de la ville, une montagne connue comme « rocher magique » conserve encore la grotte de Si-Si, la favorite du prince Ou-Ouang, de Sou-Tcheou, la plus belle femme de la Chine ; tout près de

Les plaisirs en Chine

là, on admire le lac des *Fleurs*, les sentiers des *Parfums* et le pic de *King*. Lorsqu'on monte sur cette aiguille, la montagne de Toung-Ting apparaît, toute verdoyante, sur le lac, blanc comme la neige.

Au nord-ouest, se dresse une autre montagne, celle de Fou-Kiou (Tombeau du Tigre) ; on raconte que, lorsque l'empereur Tchîn-Sse-Houang voulut violer le tombeau du prince Ou-Ouang, un tigre se montra sur sa tombe et la couvrit de sa protection : de là le nom. En bas, un tombeau conservé depuis huit siècles environ, renferme le corps d'une jeune femme, célèbre par ses amours malheureuses. Les quelques vers qu'elle a laissés sont si tristes, que toutes les personnes de nature romanesque, qui les ont lus, vont toujours visiter le tombeau et y déposer des fleurs.

Voici un petit poème de cette désespérée :

Je me prosterne devant la vierge bouddhiste, si remplie de pitié et de
charité,
Pour lui demander de ne pas, dans ma vie future, me faire revenir au
monde, ni me garder dans le paradis.
Je désire qu'elle me bénisse d'une goutte de rosée au bout de sa
branche de saule ¹,
Afin que je devienne une fleur de lotus jumelle.

La fleur de lotus jumelle passe pour porter les deux fleurs, mâle et femelle, sur la même tige. C'est un emblème de l'union des cœurs et de l'amour heureux.

Le marbre du tombeau est couvert d'inscriptions en vers faites par les visiteurs, sur les mêmes rimes que celles employées par la morte.

À peu de distance, surgit une autre montagne, nommée Houa-Chan, où Lao-Tse se livra, pendant quelque temps, à la méditation. Au milieu de cette montagne, s'étale un grand lac, le *Lac Céleste*, où fleurissent en été des lotus doubles de dimensions extraordinaires. On dit qu'autrefois on mangeait ces fleurs pour devenir immortel.

¹ Allusion à l'aspergès des bouddhistes.

Les plaisirs en Chine

Tous ces parages fourmillent d'endroits célèbres, de localités historiques.

En général, chacune des montagnes est couronnée d'un monastère ; au cœur du printemps, toutes les dames du pays font une offrande au Bouddha.

Les amateurs de beautés en profitent, pour venir admirer les femmes.

On monte au monastère en chaise à porteurs. À la descente, les dames vont à reculons, usage singulier et dont je n'aurais jamais compris la raison d'être si le hasard ne m'avait mis sous les yeux ces deux vers du XVII^e siècle, écrits par une femme :

Je descends à reculons et vous me suivez face à face,
Afin d'éviter de tourner la tête à chaque pas.

À Hang-Tcheou, les lieux célèbres sont encore plus nombreux. D'abord, le Si-Hou, nommé ci-dessus ; tout autour du lac, une avenue garnie de saules pleureurs, dont les branches pendantes trempent dans l'eau ; et, au-dessus, un immense panorama de montagnes ; là, se dressent, les montagnes du *Phénix*, du *Paravent de Pierre*, la *Montagne Solitaire*, la montagne de la *Courge*, but des promenades favorites de l'empereur Tchîn-Sse-Houang : le brûleur de livres attacha souvent son bateau au pied de ce sommet ; la montagne de la *Musique*, où le courant s'arrête, revient et se brise avec un fracas terrible ; la montagne du *Dragon-Blanc* ; la montagne de *Sans-Souci*, sur laquelle existent encore quelques ustensiles dans lesquels les immortels, d'après la légende, auraient préparé autrefois leurs médicaments magiques. Nommons encore les monts de la *Colonne céleste*, du *Poing*, de l'*Œil du Ciel* et le *Miroir de Marbre*, formé par un grand rocher rond et poli où l'on peut se voir comme dans une glace ; l'empereur Tchiao-Tchung, de la dynastie des Thang, donnait très souvent des dîners sur cette table de marbre. Les convives mettaient leurs pardessus sur les rochers d'alentour, et l'empereur nomma ces rochers le *Maréchal I-King*

Les plaisirs en Chine

(habillement brodé). Sur la *Montagne Volante*, on raconte ce qui suit : un prêtre indien, en l'apercevant, se trouva tout à fait étonné :

— Qu'avez-vous, lui demanda-t-on ?

— Cette montagne, fut la réponse, appartient à mon pays, je ne sais depuis quand elle a volé jusqu'ici.

Après le sommet des *dix mille pins*, nous voyons le mont du *Crépuscule rouge*, ainsi appelé parce qu'au printemps tous les pêchers fleuris donnent à cette cime l'aspect des feux du crépuscule ou de l'aurore.

Un grand nombre de petits lacs et de gais ruisseaux portent tous des noms poétiques. Une partie du rivage du Si-Hou est appelée le *quai de Sou-Koung* (maître Sou) parce que Sou-Toung-Po y avait fait planter des nénuphars et des « hibicus mutabilis » ou « Fou-Young ». Les poésies qui ont chanté ce lac sont très nombreuses. La plus célèbre est celle-ci, de Sou-Toung-Po :

Comparez le lac Si-Hou à Si-Si ¹ .

Il est plus simple et plus joli, parce qu'il est moins apprêté.

Un auteur plus moderne dit :

Les voyageurs se trouvent au milieu d'un tableau et croiraient que
toutes les constructions pittoresques sont en broderie.

Aussi, je ne m'étonne plus que la dynastie des Choung

Préférât ce lac à la moitié du territoire de l'empire.

Voici plus d'enthousiasme encore :

Dix lieues de lotus et l'automne riche en fleurs de koué

Attirent le souverain dans leur milieu.

La nouvelle mélodie intitulée : le Chant des Saules

Est chantée par toutes les bouches.

Ce qui a fait changer la capitale de l'empire,

Délaisser Pien-Tcheou pour Hang-Tcheou.

¹ La plus belle des femmes célèbres de la Chine.

Les plaisirs en Chine

Un dernier poème dit :

Le zéphyr parfumé embaume le clair de lune :
À travers les douze étages de la montagne,
La cour monte, dans la nuit, au pavillon de l'oisiveté,
En regardant, du haut, le panorama,
Qui offre une vue charmante au moment où toutes les maisons
s'allument.

Ceci suffit pour donner une idée de ces paysages, les plus beaux de la Chine ; la vue est infiniment variée, et chaque point présente un charme naturel particulier ou une circonstance mémorable, soit historique, soit légendaire. Aussi, est-il bien difficile de tout décrire, même avec le pinceau. L'homme se sent impuissant à dépeindre toutes les beautés que prodigue cette grande artiste : la nature.

@

LES BAINS

@

Il faisait une chaleur tropicale : pas un coin d'ombre ; pas un souffle de vent. On transpire, on étouffe, en été, surtout dans le midi de la Chine. Je m'occupais à chercher un abri pour passer une après-midi agréable, lorsqu'on frappa à ma porte.

C'étaient des amis, qui venaient me prendre pour aller au bain. Ils avaient eu la prévoyance d'amener avec eux une chaise à porteurs : nous voilà partis.

Au delà de la porte du Nord-est de Fou-Tchéou, jaillit une source thermale sulfureuse, très recherchée par les habitants ; les uns vont dans le bassin commun, réservé au traitement des maladies de peau ; les autres, ceux qui viennent simplement chercher la propreté ou le plaisir, se rendent dans les salons particuliers. Bien entendu, il y a des bassins séparés pour les deux sexes.

Je me dispense de décrire la piscine qui n'a rien de pittoresque ; mais je veux dire quelques mots des établissements intérieurs qui, à ma connaissance, n'ont rien de commun avec l'agencement des bains en Occident, ni même en Turquie.

La maison est toujours bâtie au milieu de grands arbres et les fondations plongent, la plupart du temps, dans un cours d'eau. Un vaste péristyle conduit à un bâtiment élevé d'un ou, au plus, de deux étages, de forme ronde ou carrée, et tout vitré ou éclairé de fenêtres, dont le cadre en bois sculpté est garni de papier transparent ou de soie. Contre les fenêtres de la façade, sont dressées de petites tables, espacées comme celles des restaurants ; en arrière, sont les cabines.

Les baigneurs, aussitôt arrivés, sont reçus par les employés ; dès qu'ils se sont assis, on leur présente du thé et des pipes à tabac. On leur sert, en même temps, des grains de pastèques à grignoter, en attendant le bain. L'on voit alors les porteurs d'eau qui défilent, avec des seaux d'eau fumante, puisée à la source.

Les plaisirs en Chine

La cabine renferme une baignoire ronde, traversée dans son diamètre par une planche sur laquelle le baigneur s'assied, sans que son corps plonge dans le liquide. À l'aide d'une grosse éponge, il prend dans la baignoire l'eau qu'il fait couler à flots sur son corps.

Le bain fini, on s'habille et l'on revient à la table primitive, où est déjà servi un goûter, composé de plats légers, exquis ; on boit du vin, on rit, on plaisante, on joue à des jeux semblables à la morra italienne : il s'agit de deviner le nombre des doigts levés par les joueurs. Qui perd, boit ; heureusement, les gobelets sont assez petits, sans quoi, il serait difficile de perdre souvent. Après dîner, on joue aux cartes, aux dominos, aux échecs. La musique attachée à l'établissement fait entendre ses plus jolis airs.

L'on termine ainsi l'après-midi, au frais, à l'ombre du feuillage touffu des grands arbres. C'est, comme on voit, une espèce de bain-casino. Lorsque le soleil se couche et que la lune n'est pas encore très brillante, on rentre, tout frais et dispos, en chaise à porteurs, à travers champs.

Dans le Nord, ces établissements de bains sont dans les villes. Naturellement, la situation n'y est pas aussi bonne qu'à la campagne. L'installation, d'ailleurs, y est à peu près la même que celle que nous venons de décrire, avec une différence pourtant : l'encens brûle dans chaque cabine, et en telle quantité, qu'une fumée épaisse remplit l'espace : en entrant, on est aveuglé ; on sent une vive irritation aux yeux, qui se mettent bien vite à pleurer.

Le lecteur s'est aperçu que j'ai parlé uniquement de bains chauds. Les Chinois, en effet, sont très hostiles aux bains froids, regardés comme nuisibles à la santé ; il n'y a guère que les enfants des riverains, qui plongent dans l'eau froide, si généralement dédaignée, qu'on se lave toujours avec de l'eau tiède. On ne boit même pas d'eau froide ; c'est là une des raisons qui ont donné à l'usage du thé une si grande extension : l'infusion permet de boire de l'eau chaude.

LE CERF-VOLANT

@

Un des jeux qui exercent le mieux le corps des enfants est, sans contredit, celui du cerf-volant, populaire de tout temps en Chine. Le jeune garçon court, revient, va, tire sur la corde, l'enroule, respire à pleins poumons l'air vivifiant, développe ses forces et son adresse.

Dans le nord et le centre de la Chine, c'est au printemps qu'on se livre à ce jeu ; au midi, c'est en automne. Nos cerfs-volants sont, en général, plus grands que ceux de l'Europe : on en désigne les différentes dimensions par le nombre de morceaux de papier qui ont servi à les confectionner : ainsi, l'on dit les *deux papiers*, les *dix papiers*, les *trente-deux papiers*. Ces derniers dépassent de beaucoup la taille humaine.

La forme est très variée : papillons, scarabées, oiseaux les plus divers et de toutes les grosseurs, dragons monstrueux ; toutes ces figures sont employées tour à tour dans la construction de ce charmant appareil, généralement connu chez nous sous le nom d'*aigle en papier*.

Les cordes qui retiennent les monstres varient de grosseur — suivant la dimension des cerfs-volants — depuis le fil le plus fin, jusqu'à un diamètre de plusieurs millimètres.

Dans la saison, le ciel est couvert de ces oiseaux artificiels, qui décrivent, sur le fond bleu de l'air, leurs sillons capricieux et leurs ombres fantastiques.

On dit qu'un jour, un joueur ayant besoin de s'absenter un moment, attacha la corde au berceau d'un enfant : lorsqu'il revint, le cerf-volant captif était devenu libre de la façon la plus simple : en emportant au ciel berceau et enfant, qu'il fut impossible de retrouver.

Les cerfs-volants de taille très grande n'enlèvent pas toujours des enfants : en revanche, ce sont souvent des batailleurs enragés. On reconnaît ces chercheurs de plaies et déchirures, à des papiers de couleur spéciale, qui indiquent au monde aérien le caractère agressif du

Les plaisirs en Chine

survenant. Souvent ces guerriers sont lancés en l'air par des joueurs qui ne peuvent s'apercevoir eux-mêmes, mais qui voient parfaitement les deux cerfs-volants.

Alors, chacun des enfants, par d'habiles mouvements donnés à la corde, cherche à faire passer son cerf-volant derrière celui de l'adversaire et à l'y accrocher. Enfin, l'un d'eux, par de savantes manœuvres, arrive à cette position avantageuse : il tire alors sur la ficelle et, s'il est le plus fort, il ramène à lui les deux cerfs-volants, coupe la corde de l'ennemi et va panser les plaies du vaincu, devenu sa propriété et enrôlé immédiatement dans la troupe du vainqueur.

D'autres cerfs-volants plus pacifiques, se livrant à l'art qui adoucit les mœurs, cultivent la musique. Aux trois ficelles qui se croisent sur la face de la machine volante, est attaché un arc, muni de plusieurs cordes parallèles ; le vent, en frappant l'oiseau artificiel, fait vibrer les cordes et emporte au loin les sons de cette harpe éolienne céleste. Les enfants qui se livrent à ces jeux finissent par y acquérir une adresse remarquable. Et c'est un spectacle vraiment intéressant que d'assister au déploiement de ruse et de force des jeunes lutteurs qui, stimulés par l'amour-propre, font des prodiges pour se dépasser, s'atteindre, tromper les efforts de leurs rivaux et leur arracher la victoire peu coûteuse et qui ne devient jamais sanglante.

@

LES BATEAUX ILLUMINÉS

@

Les anciens disaient que le vrai plaisir se trouvait sur les montagnes et sur l'eau : pour pouvoir profiter de la belle saison, il faut, en effet, un cadre qui offre au regard des vues variées. Mais, comme l'a dit très sagement Mahomet, les montagnes ne viennent pas à nous et il nous faut aller aux montagnes. Il y a, d'ailleurs, des régions plates, privées de montagnes, même en Chine, tandis que l'eau s'y trouve partout. Et puis, les montagnes sont fatigantes, tandis que les promenades sur l'eau, dans un canot fleuri, à installation confortable, au bruit cadencé des rames qui vous bercent mollement, nous donnent à la fois plaisir et repos. Lorsque la brise est assez forte pour permettre d'aller à la voile, alors on se sent léger, presque comme l'oiseau planant dans l'espace : pour peu que l'illusion se prolonge, on se croirait devenu membre du monde aérien des génies, qui poursuit dans les nuages sa vie d'éternel bonheur.

De tout temps, les promenades sur l'eau ont été les plaisirs favoris de mes compatriotes. Sous la dynastie des Sung (XII^e siècle), le lac Loï était des plus fréquentés. Le rivage était tout planté de saules pleureurs, et la lune semblait perdre les sept dixièmes de son éclat dans le rayonnement d'innombrables bateaux illuminés, voguant au son d'une musique joyeuse.

Le poète a dit :

Au clair de lune, sur les vingt-quatre ponts,
Partout la douce mélodie se faisait entendre, la mélodie des flûtes
sonores aux lèvres des femmes charmantes.

Sous les Thang, c'est le fleuve de Tchiang-Hang qui devint le rendez-vous des promeneurs.

Au commencement du printemps, on venait y cueillir des fleurs aquatiques. C'est ce qu'expriment ces deux vers :

Les plaisirs en Chine

Au troisième jour de la troisième lune (à la naissance du printemps), les rives du fleuve Tchiang-Hang sont bordées de jolies femmes.

Lorsque Sung arriva au pouvoir, ses excursions se dirigèrent vers le lac Si-Hou, ce beau lac de l'ouest dont nous avons déjà décrit les splendeurs. Les bateaux filaient comme des navettes sur le métier en rompant la légère vapeur qui s'élève sur l'eau ; les drapeaux bleus sortaient partout des arbres. On appelait alors ce lac « Creuset à fondre l'or ». La métaphore ne manque pas d'esprit.

Il y a trois siècles, sous le règne des Ming, la mode se tourna vers la rivière de Tching-Houaï ; lorsque la lune montait avec la marée, on voyait arriver des milliers de bateaux occupant une longueur de dix lis, avec leurs stores perlés, dont l'ombre tremblotait aux remous de l'eau.

Tout cela existe encore aujourd'hui.

Il faut se trouver dans ces bateaux pour connaître les vrais plaisirs de la vie sans occupation et sans souci, dans ces édifices flottants où règne le luxe le plus raffiné. Sur le fond plat du navire, conduit par six rameurs et un timonier, s'élève une construction divisée en plusieurs salons. Les plus beaux appartements n'offrent rien de plus savamment combiné. Le soir venu, les cabines toutes vitrées s'illuminent joyeusement : l'eau est sillonnée de météores lumineux qui répandent au loin leur joyeuse clarté.

Certes, il n'est pas de meilleur moyen de transport. Sur l'eau, pas de poussière, pas de choc ; on ne court pas, on plane : la marche lente de l'esquif permet de jouir des aspects variés de la campagne aux massifs sombres et silencieux. De plus, dans la voiture on ne peut s'installer : on se transporte et c'est tout. Le bateau, au contraire, est une autre maison, où toute la famille ou toute une société peut se réunir et séjourner. Enfin, c'est le bateau qui enlève au paysage son immobilité ; il l'anime, il lui donne mouvement et vie ; il rend la nature elle-même plus gaie et plus poétique.

@

LE JARDINAGE

@

Il y a une coïncidence assez extraordinaire aux antipodes du globe : en Europe, lorsqu'on se retire des affaires ou des fonctions, pour vivre à la campagne, on dit : « Je vais planter mes choux. » Chez nous, nous disons : « Je vais me retirer au milieu des montagnes ou au milieu de la forêt. »

C'est une autre manière de dire qu'on va cultiver son jardin.

Cette coïncidence provient de ce que les goûts sont les mêmes partout. Lorsqu'on a assez des occupations de la vie active, on aime à s'en éloigner complètement, pour se livrer à des plaisirs innocents, qui donnent de l'exercice au corps, du repos à l'esprit et le charme de la paix aux derniers jours de la vie.

Ce qu'on appelle le monde ne varie guère. Lorsqu'on est las de ses luttes, on n'aime plus qu'un autre monde : celui très doux et très inoffensif de la nature.

Dans notre histoire, ainsi que dans notre poésie, nous voyons beaucoup d'hommes très connus n'aspirer qu'au moment de la retraite. On les entendait dire à mainte reprise que leur jardin allait se désoler dans l'inculture, et cette pensée est tellement populaire que ceux-là mêmes qui se cramponnent à leur poste, ne peuvent faire autrement que de répéter, comme les autres, qu'ils meurent d'envie d'aller cultiver leur jardin. Un philosophe caractérisait ainsi cette contradiction entre les actes et les paroles :

Tout le monde exprime le désir de se retirer :

Mais, au milieu de la forêt, je ne rencontre personne.

Quoiqu'il en soit, beaucoup de gens caressent sérieusement ce projet de vie rurale et finissent par le mettre à exécution.

O rus, quando te aspiciam ! est une vérité de tous les temps et de tous les pays : des bords fertiles du Fleuve Bleu, aussi bien que de la

Les plaisirs en Chine

campagne sévère de la vieille Rome ou des paysages ensoleillés de la France moderne.

Le poète Tou-Fou lui-même, lorsque ses fonctions à la cour lui donnaient quelques moments de loisir, trouvait un plaisir extrême à endosser des vêtements de jardinier, ainsi que le montrent ces quatre vers :

J'ai rencontré Tou-Fou au pied de la montagne Fan-Kou, un chapeau de paille sur la tête en plein midi.
Pourquoi êtes-vous si maigre ? lui demandai-je ?
Parce que, répondit-il, j'ai fait trop de vers ces derniers temps.

Le lettré Tao-Yen-Ming est l'auteur d'une pièce de longue haleine, intitulée : *Retour au pays*, dont voici le passage principal :

Mon jardin est tout près de devenir sauvage,
Mais, heureusement, il reste encore des pins et des chrysanthèmes.
Après l'avoir cultivé moi-même, je rentre au logis,
Où mon jeune garçon me saute aux genoux,
Et où un vase de vin m'attend sur la table.

Et ce lettré, malgré les appels réitérés de l'empereur, se contenta de vivre et de mourir au milieu de ses chrysanthèmes, qu'il aimait passionnément.

On ne se borne pas, en Chine, à cultiver, mais on arrive à faire du jardinage un art véritable. Les arrosages, la greffe, la sélection des espèces et leurs mélanges savamment combinés, joints à des dispositions très variées du terrain et des plantes, auxquelles la taille donne les formes les plus simples, aussi bien que les plus fantastiques, tout cela a concouru pour faire, de nos jardins, de petits chefs-d'œuvre. Les arbres, grâce aux mains habiles de mes compatriotes, sont taillés et ployés de façon à représenter des lions, des dragons, toutes sortes d'animaux : le jardin des plantes est changé en jardin zoologique.

Les plaisirs en Chine

Par contre, on aime tellement les fleurs, que lorsqu'on en possède une branche on la met telle quelle dans un vase : jamais on n'en fait de ces bouquets ronds, toujours les mêmes, si lourdement uniformes.

Écoutez ces vers d'un jardinier amateur :

Quelle admirable chose que ce coucher de soleil
Qui, comme un feu de Bengale, fait voir tout en rose !
Les fleurs semblent se montrer plus coquettes,
Et les oiseaux sautent sur les branches de bambou, en gazouillant.
Le vent se calme, les arbres sont silencieux
Et l'ombre monte successivement dans l'espace,
Ma poitrine se gonfle de fraîcheur autant que de joie.
Mais, hélas ! le jour, approchant de sa fin, ne donne plus guère de
bonheur.

Ne croyez pas qu'il faille de grandes propriétés, pour que les Chinois vivent heureux. C'est le propre du philosophe de se contenter de peu. Un petit pied-à-terre suffirait, pourvu qu'il y ait quelques mètres de terrain, pour planter les bambous ou les fleurs favorites.

Voici un lettré qui habite une chaumière et s'en console ainsi :

La montagne n'a pas besoin d'être haute,
Elle est célèbre par le génie qui y demeure.
L'eau n'a pas besoin d'être profonde, du moment qu'elle a un dragon
pour habitant.
Ici, n'est qu'une chaumière, pour abriter ma vertu et ma personne.
La mousse verte couvre les marches, et la verdure du gazon
Se reflète à travers mes stores.
Mais il n'y vient que des lettrés pour rire et causer avec moi.
Il n'y entre aucun homme vulgaire.
Nous pouvons jouer du kin,
Nous pouvons lire les livres bouddhistes :
Aucun son de musique ne trouble nos oreilles ;
Aucun élément politique n'absorbe notre esprit.
Je compare ma cabane à la célèbre chaumière de Nan-Yang,
Ou au pavillon historique de Si-Seu.

Les plaisirs en Chine

D'ailleurs, Confucius n'a-t-il pas dit :

Il n'est pas de misère là où on ne se plaint pas.

Je m'arrête pour raconter une petite anecdote.

Un diplomate étranger me dit un jour, dans son cabinet, où nous avions fumé une cigarette, en causant, que, sous Frédéric-le-Grand, il vint à Berlin un personnage chinois, qu'on s'empressa d'inviter à la cour d'abord, et, ensuite, de mettre en relation avec un sinologue... distingué pour traduire les ouvrages chinois et enseigner la langue chinoise. Cette mission du personnage chinois durait déjà depuis quelques années, lorsque arriva de l'étranger un vrai sinologue. On le mit tout de suite en présence du professeur chinois.

Stupéfaction du sinologue, qui découvrit aussitôt que ce personnage n'était point un lettré et que sa véritable profession était celle de jardinier. Il avait été obligé de jouer ce rôle de professeur bien malgré lui : il ne pouvait pas s'expliquer ; on le prenait pour un savant ; savant il fut forcé d'être. Arrivé je ne sais comment tout seul en Allemagne, il avait été sacré lettré au premier aspect, sans preuve ni examen quelconques. Pour ne pas faire du tort à cette victime d'une méprise, et utiliser en même temps son savoir, on le nomma jardinier de Sans-Souci, où j'ai cru en effet remarquer, encore à présent, quelques plantes arrangées à la chinoise. Je ne garantis pas l'exactitude de ce qui précède, mais, vraie ou fausse, l'histoire méritait d'être racontée, tant l'aventure est amusante. D'ailleurs, notre homme n'eut à changer que la matière de son cours. Le professeur de chinois devint professeur de jardinage... *chinois*.

Un lettré nommé Ko-To-Tao (To-Tao veut dire bossu, et l'on avait surnommé ainsi l'infortuné, dont personne ne savait le vrai nom, lui-même prenant ce sobriquet avec plaisir), habitait dans le village de Foun-Lo (Fertilité et joie), à l'ouest de Tchiang-Nyang. Il cultivait des arbres dont les riches de la province enviaient la beauté et que les commerçants cultivateurs achetaient chez lui. Tous les plants incomparables, sortant de son jardin, fleurissaient et grandissaient plus

Les plaisirs en Chine

vite que les autres. Quelqu'un lui demanda le secret qui lui permettait d'obtenir ces résultats. Il répondit qu'il n'y avait pas de secret du tout. Tout ce qu'il faisait, c'était tout simplement d'étudier le caractère de chaque plante et de se conformer à sa nature.

— Lorsqu'on plante un arbre, disait-il, il faut lui donner toute son aise, dans un sol riche et solide ; après cela, ne plus le remuer et ne plus s'en occuper. De temps en temps, on le soigne comme son propre enfant. Lorsqu'il n'a besoin de rien, il ne faut pas le gêner. Ainsi élevé, l'arbre est libre et grandit, puisque c'est sa nature. Je ne l'empêche pas de se développer, ni de produire, et il vient tout seul. Quant aux autres, qui plantent les arbres en changeant la terre qu'ils rendent trop forte ou trop pauvre, ils gênent trop leurs élèves, à force de se soucier de leur bien-être. Non content de les contempler, on les touche ; quelquefois même, on les gratte pour voir s'ils sont vivants ou morts. À peine les bourgeons poussent-ils, qu'on les examine pour savoir s'ils donneront des fruits. Alors, l'arbre n'est plus libre et son caractère change. On croit l'aimer et on le détruit. On pense en avoir soin et on le tue. C'est pourquoi mon système est supérieur aux autres. Mais, en tout cela, je n'ai aucun mérite.

On lui demanda si ce système pouvait être appliqué, aussi, dans les administrations.

— Non, je ne connais que les arbres : ce n'est pas mon métier de gouverner les peuples. J'ai été témoin des actes de bons gouvernants qui, au lieu de laisser leur peuple libre de travailler, le prenaient sous leur protection. Alors, tous les jours, décrets, arrêtés, les pressant d'aller aux champs, aux métiers, réglant leurs habitudes et leur régime. Le peuple n'étant plus libre, ni de lui-même, ni de ses mouvements, ne fait rien de bon. Quant à moi, je suis malade et infirme et ne m'occupe que des arbres.

Les plaisirs en Chine

Son interlocuteur, enchanté d'avoir appris le vrai système de gouvernement, en voulant à étudier le moyen de planter des arbres, écrivit ce récit comme un modèle à donner aux fonctionnaires.

Au fond, élever un homme ou élever un arbre, c'est à peu près la même chose. Nos anciens disaient toujours qu'il faut cent ans pour bien élever un homme, et qu'il ne faut pas moins de dix ans pour bien élever un arbre.

@

LA CHASSE

@

D'après le *Livre des Rites*, lorsque les loisirs de la politique le permettaient, l'empereur et les princes devaient aller à la chasse. Pour le peuple, la chasse était un service militaire, auquel on se livrait après la moisson. Le *Livre des Vers* mentionne la chasse à l'affût, en voiture. L'empereur Chuang-Ouong, après avoir reconquis le territoire, chassait en voiture, avec les princes feudataires, pour voir quels étaient ceux qui pourraient devenir les soldats les plus audacieux. On choisissait les jours fastes pour aller chasser. Il y avait aussi, en ce temps-là, un département spécialement occupé de conserver et propager les diverses espèces d'animaux.

En hiver, on chassait les loups ; en été, les cerfs ; au printemps, les autres animaux, et, en automne, les oiseaux.

On chassait à la flèche. L'adresse était telle qu'on arrivait même à percer telle feuille désignée au haut d'un arbre. Un célèbre chasseur, Kia-Kieng, ne tirait qu'un arc très dur, qui ne pouvait être tendu que par une force de trois cents kilos. On le fit tirer sur un buffle, à une distance de cent pas. La première flèche effleura le dos de l'animal, en arrachant quelques poils, et la seconde, le ventre. On dit à l'archer que ce n'était pas tirer juste. Il répondit que c'était là précisément sa supériorité de savoir ne pas percer l'animal.

— Mais, si vous le voulez, je le ferai, ajouta-t-il.

Et la troisième flèche tua net le buffle.

À toute chasse, on emmenait un aigle et des chiens, au cou desquels on attachait des grelots en or. Quand c'était une chasse officielle, le ministre de la guerre montait lui-même sur un siège élevé : derrière lui, était planté un grand drapeau. Les chasseurs, toujours accompagnés d'une musique bruyante et de drapeaux de toutes les couleurs, poursuivaient l'animal, absolument comme un ennemi.

Les plaisirs en Chine

L'excès, en tout, étant un défaut, beaucoup de chasseurs officiels, vu l'encouragement de l'État, se livraient exclusivement à ce sport, sans plus s'occuper des affaires publiques. Alors, les censeurs et d'autres gens plus raisonnables, préférant se priver de ce plaisir, conseillèrent au souverain de modérer la chose. La chasse, par suite, fut un peu restreinte et négligée.

Un empereur de la dynastie des Liang aperçut à la chasse un troupeau de canards sauvages qui descendaient sur la plaine ; au moment où il apprêtait sa flèche pour tirer, un paysan passa juste sur la ligne de tir. On criait : il n'entendait pas. On l'appelait : il ne voyait pas. Et, pendant ce temps, les oiseaux se sauvaient. L'empereur, furieux, voulait tirer sur le malencontreux paysan.

Un ministre, son compagnon de chasse, lui dit :

— Il ne faut pas, à cause du gibier, tuer un homme. Le souverain ne doit pas être aussi sauvage que les êtres qu'il poursuit dans la campagne.

Sa Majesté, changeant sa colère en sourire bienveillant, prit le bras de son conseiller, pour monter avec lui en voiture. À son retour, les mains vides, il disait à qui voulait l'entendre :

— Ma chasse a été très fructueuse aujourd'hui, car, au lieu de gibier, j'ai pris une bonne leçon.

De temps en temps, la cour, sous la dynastie actuelle, allait également à la chasse, et les lettrés prenaient part à ces expéditions. Lorsqu'un membre de l'Académie des Han-Lin tirait un cerf, il recevait, sur-le-champ, une décoration de plumes de paon. Depuis trente ans, l'institution semble un peu abandonnée, parce que nous n'avons eu, jusqu'à présent, que des souverains mineurs. Mais, Sa Majesté régnante ayant atteint tout récemment sa majorité, reprendra probablement bientôt ces plaisirs, utiles autant qu'agréables.

Il n'y a pas de chasses réservées, en Chine. Chacun est libre de chasser partout où il y a du gibier. Aussi voit-on très souvent les

Les plaisirs en Chine

chasseurs de profession qui, un fusil sur l'épaule, se promènent un peu partout, même dans notre propriété.

On trouve, chez nous, des faisans dorés en très grand nombre. C'est un des plaisirs favoris des Européens habitant le Céleste Empire que de poursuivre ces superbes oiseaux. Le gibier à plume nous offre encore la perdrix, la bécasse, la bécassine, la caille, le canard et l'oie sauvages. Le gibier à poil fournit cerfs, chevreuils, daims, lapins et lièvres ; enfin, le renard, le loup, l'ours, la panthère et le tigre. En somme, les imitateurs de Nemrod trouvent ample matière à succès, en Chine.

@

LA PÊCHE

@

S'il y a des lettrés qui se cachent sous le costume du jardinier, il en est aussi qui se réfugient dans la pêche. Ce sont, généralement, des désillusionnés de la vie, qui, trouvant qu'il n'y avait rien à faire en politique, s'adonnèrent à un passe-temps plus doux et moins trompeur.

Le philosophe Tchang-Tseu pêchait tous les jours, au bord du fleuve Han. Le prince de Tchou, ayant entendu parler de lui, envoya auprès du philosophe un ambassadeur pour le prier d'entrer dans la vie politique. Tchang-Tseu, la ligne à la main, parlait aux poissons sans daigner répondre ; il trouvait que cela n'en valait pas la peine.

Un autre, plus ancien, — c'était Lu-Chan, — passait aussi son existence à pêcher, dans le ruisseau Pien. L'empereur Weng-Ouang alla, en personne, le prier d'être son conseiller et le nomma, sur-le-champ, tuteur du souverain. Lu-Chan accepta l'offre et aida son maître à gouverner l'empire : la dynastie dura huit cents ans, tant les bases du gouvernement avaient été bien établies par le ministre-pêcheur. Son maître fut le premier empereur de la Chine qui ait été qualifié de saint. Ce fut aussi le meilleur temps pour le peuple. Le bien-être était tel, que, jusqu'à présent, lorsqu'on veut parler d'un peuple heureux, l'on dit : « Comme s'il se promenait sous le règne de Weng-Ouang. »

Un autre pêcheur, de Tsou-Kiang, qui échangeait toujours ses poissons contre du vin, chantait et sautait quand il avait bien bu, sur sa petite barque, au milieu de l'eau ; il se croyait alors l'homme le plus heureux de l'univers. Le préfet alla lui demander s'il était un véritable pêcheur, ou un personnage déguisé sous cette apparence.

— Qu'importe, dit-il ; les personnages historiques pêchent leurs titres ; tandis que moi je pêche des poissons.

Sous le règne des Thang, un lettré, Thiang-Tseu-Ho, se retira sur l'eau ; il habita à bord d'un bateau, appelé la « Maison mobile et flottante » et se donna le surnom de « Pêcheur au milieu des vagues et

Les plaisirs en Chine

du brouillard ». Il publia beaucoup de chants de pêcheurs et de rameurs, qu'il chantait lui-même dans ses excursions aquatiques. L'empereur, compatissant à sa solitude, lui fit présent de deux domestiques, un jeune homme et une jeune fille. Le solitaire les maria et donna le nom de « Pêcheur » au garçon et de « Bergère » à la fille. L'un s'occupait de ses ustensiles de pêche et ramait dans le bateau ; l'autre allait chercher, dans les forêts du rivage, les branches sèches et le bambou pour lui faire du thé.

L'histoire nomme beaucoup de pêcheurs de cette catégorie philosophique. En dehors de ceux-là, il n'y a que les pêcheurs de métier, braves gens peinant beaucoup et vivant de peu.

Tout le monde sait que nous avons une déesse de la marine ; mais on ignore peut-être son histoire. C'était la fille d'une famille de pêcheurs qui habitait le littoral de Mei-Tchéou, tout près de Fou-Tchéou. Son père et ses frères allaient tous les jours pêcher au large, chacun sur un canot, tandis qu'elle tissait à la maison, avec sa vieille mère. Elle était adorée de ses parents qu'elle affectionnait de même.

Un jour, pendant un temps d'orage, qui alourdissait ses yeux, elle sommeillait accoudée sur la table ; elle rêva que le canot de son père allait sombrer dans la mer furieuse. Elle en saisit la corde pour le tirer au rivage. Pendant ce temps, elle aperçut les canots de ses frères, également sur le point d'être victimes des flots. Elle mit la première corde entre ses dents et, des mains, prit les deux autres et marcha ainsi dans l'eau, vers le rivage. Mais, avant d'atteindre le bord, elle poussait dans son sommeil des gémissements de détresse : sa mère la secoua en rappelant. Pour répondre, elle ouvrit la bouche et lâcha la corde qui retenait le canot de son père. En se réveillant, elle crut d'abord à un cauchemar. Mais à la tombée de la nuit ses frères rentrèrent, apportant la fatale nouvelle de la mort de leur malheureux père.

La jeune fille, désespérée de n'avoir pu sauver son père, qui n'avait succombé que par elle, se jeta dans la mer.

Les plaisirs en Chine

Quelque temps après, elle se montra très souvent en vision, aux pêcheurs, dans les moments de détresse. Lorsqu'on pouvait la voir, on était sauvé. Ses protégés, par reconnaissance, lui élevèrent d'abord un petit temple ; peu à peu, le sauvetage miraculeux s'étendit jusqu'aux navires des voyageurs, des grands fonctionnaires et même à ceux de notre marine. À chacun des services rendus à l'État, on décernait à la libératrice un titre qui, devenant de plus en plus élevé, est aujourd'hui « la sainte mère du Ciel », avec autant d'adjectifs honorifiques qu'en portent les souveraines dont on lui rend les honneurs.

@

L'ÉTERNEL FÉMININ

COQUETTERIE

@

Pour être Chinoise, on n'en est pas moins femme. Et la femme est la même partout. C'est elle qui nous charme, pour ne pas dire nous domine. Et sous n'importe quelle latitude du globe, c'est toujours elle qui est la « great attraction » de la vie.

Elles le savent toutes. Sans avoir besoin de s'entendre entre elles, toutes ces sœurs de l'univers font de grands frais d'imagination pour se rendre plus belles, plus jolies, ou simplement plus agréables. Elles n'ont besoin pour cela, d'autre maître que de cet instinct de plaire, spécialement attaché à la nature féminine.

Bien que nos dames ne connaissent pas le moyen de se faire engraisser ou maigrir ; qu'elles ignorent l'art de se teindre les cheveux ou d'utiliser mille autres ressources, destinées à réparer des ans l'irréparable outrage, elles savent pourtant, elles aussi, se parer et se peindre. Elles emploient savamment le rouge, pour les lèvres ; le noir, pour les sourcils ; et le blanc, pour le visage.

Le goût particulier à chaque race et à chaque nation intervient pour modifier les formes de la coquetterie. En Europe, on préfère les grands yeux et le nez grec. En Chine, ce sont les petits yeux et le nez fin et mince, qui jouissent de la plus grande faveur. En revanche, nous sommes d'accord pour aimer les belles dents blanches et les attaches fines.

Les sourcils, dit-on chez nous, doivent être allongés et fins, comme la silhouette des montagnes lointaines ; les yeux clairs comme l'eau, à l'automne ; et les lèvres roses comme l'aurore.

La fossette est très appréciée : on l'appelle « le creux du vin ».

De même, le rouge des joues est « *la couleur* de l'ivresse ».

De la nature passons maintenant à l'art.

Les plaisirs en Chine

Autrefois, la coiffure était haute ; on en dressait l'édifice sur un moule en fil de fer. Elle a diminué, peu à peu, et se trouve réduite à la simplicité même. Les dames se coiffent presque à la grecque, avec cette différence que les cheveux restent lisses : la frisure n'a jamais été de mode, chez nous. Du reste, les cheveux des Chinois ne frisent point naturellement.

Au milieu du chignon, on plante une épingle d'or ou d'argent ciselé en forme de double spatule, fortement ployée au milieu, de manière à maintenir la chevelure. Autour du chignon, viennent se fixer des piquets de fleurs. Quelquefois, au printemps, une couronne de petites fleurs odorantes enveloppe la partie antérieure de la coiffure. Ces ornements simples sont si recherchés, que beaucoup de dames sont abonnées chez un jardinier, qui leur apporte, chaque matin, des fleurs fraîches. Du reste, un poète a dit :

Après avoir terminé sa coiffure elle se regarde encore dans la glace,
Pour voir quelles fleurs iront le mieux à ses cheveux,
Donc, avant de changer sa toilette du matin,
La voilà partie au jardin, une paire de ciseaux à la main.

À défaut de fleurs, on place dans les cheveux, vers les tempes, des papillons de toutes formes et de toutes substances.

Dans les grandes cérémonies, on remplace les fleurs naturelles par des imitations en pierres précieuses.

Le front reste toujours libre, « à la belle femme ». Seules, les jeunes filles portent, coupés sur le front, les cheveux qui, en général, retombent en flots libres derrière la tête, ou forment deux coques, une de chaque côté.

La coiffure colossale qu'on voit dans les gravures et qui forme une sorte de tête de bœuf, porte le nom de « coiffure en corbeau aux ailes déployées ». Elle n'existe qu'à Canton.

Les dames ne portent pas de chapeaux. Dans les cérémonies, elles ont une couronne en forme de casque ; dans les circonstances moins solennelles, un petit bandeau de front, en étoffe brodée, se terminant

Les plaisirs en Chine

en deux pointes, vers les oreilles, et attaché par un ruban, derrière la tête ; au milieu, brille une pierre précieuse, ou une grosse perle montée ; et, tout autour, s'enroulent une ou deux rangées de perles fines.

Les vêtements de femmes sont plus courts que ceux des hommes, la forme étant à peu près la même. Ils tombent jusqu'aux genoux. Ils sont complétés, dans les cérémonies, par un jupon qui descend jusqu'aux pieds ; à la maison, par un pantalon qui, dans le nord, est fermé à la cheville par un ruban et reste flottant, dans le midi. Le vêtement de dessus a de larges manches à retroussis en satin brodé.

L'uniforme — car les dames le portent aussi, dans les grandes circonstances, selon le rang du mari — consiste en une robe de satin rouge, brodée de dragons ; plus, un par-dessus en forme de gilet, également brodé. Si le mari est d'un rang supérieur, la femme porte aussi un collier perlé.

Quel que soit le rang de la femme, elle fabrique toujours ses chaussures elle-même : il n'y a pas, en Chine, de magasins de chaussures pour dames.

Sur les vêtements, jamais de bijoux : tout au plus, quelques boutons en or ou en pierreries. Mais, aux bras, des bracelets dont la qualité et le nombre varient suivant la position ou la fortune de la personne. Quelques jeunes filles portent encore des bracelets aux chevilles et, aussi, un collier en or ou en argent, avec fermoir-médaille en forme de cadenas.

L'habitude, presque générale, de porter de grands ongles, a fait inventer une espèce de gant à ongle, en or ; c'est comme un dé, ouvert en haut, qui entoure le doigt et se prolonge par un ongle en or destiné à recouvrir la partie supérieure de l'ongle naturel.

Je dois ajouter que les modes, en Chine, comme un peu partout, sont presque toujours créées par les courtisanes. Mais il y a, selon les provinces, une grande variété. Quelques dames seulement, qui ont beaucoup voyagé, réunissent dans leur toilette un mélange heureux de

Les plaisirs en Chine

toutes les modes. Mais le plus souvent, on peut dire, à la simple inspection du costume, de quel pays est la femme.

Un des plus célèbres de nos censeurs, qui faisait trembler tout le monde par la sévérité de ses critiques, d'autant plus redoutées qu'il n'avait, lui-même, aucun défaut à se reprocher, fut surpris, un jour, en train de peindre les sourcils de sa femme. Je laisse à penser si ses ennemis furent heureux d'avoir trouvé l'occasion de dire au souverain que ce rigide gardien des mœurs n'était, en réalité, qu'un homme peu sérieux.

Le censeur fut appelé et on lui demanda si le fait rapporté était vrai.

— Oui, Majesté, répondit-il. Mais qu'y a-t-il, là, de léger, puisque entre mari et femme, tout est permis ?

L'empereur trouva la réponse très satisfaisante et l'affaire en resta là.

Cette histoire est partout répétée, aujourd'hui, comme symbolisant la tendresse du ménage. Mais je crois qu'il faut y voir surtout le triomphe de la coquetterie féminine, qui sait vaincre l'homme, même le plus austère, et nous asservit tous à ses riens ravissants et à ses légèretés irrésistibles.

@

LES ÉVENTAILS

@

Je dis les éventails, parce que nous en avons de deux sortes : l'éventail pliant et l'éventail rond, qu'on appelle ici l'écran. Nous nous servons du premier pendant les demi-saisons, et du second pendant les grandes chaleurs. Il n'est pas très difficile d'expliquer pourquoi, puisque l'éventail rond évente infiniment moins bien que l'autre. Sans doute, il offre cet avantage qu'il remplace le parasol que nous ne portons pas et sert ainsi à deux fins : du reste, en été, hommes et femmes sortent tête nue ; il fallait donc avoir quelque protection contre le soleil : l'écran remplit ce but.

Généralement, une face de l'éventail porte une peinture ; l'autre de l'écriture. Le peuple achète l'éventail tout écrit et peint, tandis que les gens du monde n'achètent que des éventails blancs et demandent aux personnages distingués d'y mettre leur autographe et un dessin de leur main. Certains collectionneurs possèdent jusqu'à des centaines d'éventails : ce sont nos albums d'autographes, de dédicaces ou de dessins.

On donne des éventails pour cadeaux à ses amis ; ils font partie, aussi, des prix que les professeurs donnent tous les étés à leurs élèves.

L'éventail pliant a un nombre de tiges variable. Les femmes le portent généralement de trente tiges fines. Les plus ordinaires sont en bambou ; les meilleurs en ivoire, en bois de bétel ou de santal. On les porte dans un étui en satin brodé, accroché à la ceinture par un anneau de jade.

L'éventail rond est généralement en soie, avec manche d'ivoire ou de bambou, dont le prolongement, tantôt est complètement dissimulé entre une double muraille d'étoffe, tantôt reste visible d'un côté, derrière l'unique étoffe tendue sur le cadre. Les dames s'en servent dans leurs jeux, pour prendre les papillons ou, la nuit, les insectes

Les plaisirs en Chine

luisants. Elles attachent, dans ce cas, à l'extrémité du manche, un sachet de parfum, qui embaume l'air, à mesure que l'éventail s'agite.

Le portrait du poète en vogue figure toujours sur tous les éventails : ainsi, Lu-Fong-Oun, le poète populaire du treizième siècle, était surnommé le « Bouddha de mille familles », parce qu'on voyait son image partout, et que ses vers légers et gracieux étaient à la portée de tout le monde.

Lorsqu'on parle d'un bon ami, on l'assimile volontiers à un éventail, à cause de son action bienfaisante qui rafraîchit l'esprit. La femme qui se croit délaissée par son mari se compare aussi, comme nous allons le voir, à l'éventail quitté en automne.

Une favorite, nommée Pan-Tié-Tsu, aimée d'abord de l'empereur Hiao-Tcheng, se vit abandonnée ; alors, elle envoya à son maître un éventail, sur lequel elle écrivit ces lignes :

Je viens de tisser moi-même cette soie blanche,
Aussi blanche que la neige et la glace.
Je la coupe pour en faire un éventail,
Rond comme la pleine lune.
Je voudrais qu'il accompagnât tous vos pas,
Et que l'air qu'il donne rafraîchit, de temps en temps, votre souvenir.
Je prévois cependant, qu'à l'arrivée de l'automne,
Où la froidure amoindrira la chaleur,
Il sera délaissé dans quelque malle et éloigné de la faveur de votre
Majesté,
Comme celle qui vous l'a donné.

Une autre femme, dont une maladie avait enlaidi le visage, envoya à son amant un éventail sur lequel elle écrivit ces quatre vers :

Oh ! l'éventail ! Oh ! l'éventail !
Tu sers à cacher mon malheureux visage !
Je suis d'une laideur horrible
Et j'ai honte de me présenter devant mon amant !

Les plaisirs en Chine

En dehors de ces deux sortes d'éventails, Il y a encore celui de plumes, dont l'origine remonte à la dynastie des Han postérieurs.

Le premier ministre, nommé Tsu-Kia-Liang, dirigeait toutes les actions militaires avec cet éventail, qui était pour lui comme une espèce de bâton de maréchal.

On dit aussi que le premier éventail de ce genre fut introduit en Chine par le roi de Siam, qui l'envoya avec d'autres objets, présentés à titre de tribut. Mais Tsu-Kia-Liang est, aujourd'hui encore, toujours représenté avec un éventail de plumes, bâton de chef d'orchestre avec lequel ce général dirigeait la symphonie des batailles.

On se sert aussi, en Chine, de feuilles de bétel, taillées en forme d'éventail.

Comme cette feuille sèche n'absorbe ni la couleur, ni l'encre, on y grave des dessins, ou l'écriture par le feu, au moyen d'un bâton d'encens très fin, qu'on allume et qu'on promène sur la feuille à décorer. C'est une œuvre de patience qu'exécutent surtout les femmes.

Ces feuilles et l'encens viennent de l'île de Formose.

À Canton, on fait encore une autre espèce d'éventail. On prend une tige de bambou, dont la partie inférieure est réservée pour servir de manche ; le haut est découpé en fils extrêmement fins, qui s'écartent en forme de lyre ; on colle de la soie dessus ; la partie inférieure de la lyre est consolidée par un bois courbé, qui passe dans un trou, ménagé un peu au-dessous du point où la tige se divise ; quelques fils, passés dans le sens de la largeur, y tendent l'éventail, dont la partie supérieure reste souple.

Cet instrument est un ventilateur d'une puissance plus grande que les autres, avec un contour très gracieux.

Toutes ces dernières variétés sont de fantaisie : dans la haute antiquité, on ne connaissait en Chine que l'éventail rond ; l'éventail pliant existe seulement depuis cinq siècles. Ce sont les ambassadeurs coréens qui le présentèrent à l'empereur Ung-Lo, de la dynastie des Ming. Le souverain le trouva non seulement joli, mais surtout

Les plaisirs en Chine

commode, de forme moins embarrassante, et ordonna d'en fabriquer, d'après le modèle, une grande quantité, pour en donner à chacun des fonctionnaires.

Voilà, à peu près, ce qu'il y a de plus essentiel à dire sur l'éventail en Chine. On trouvera peut-être que c'est beaucoup de mots pour peu de chose.

Mais les paroles, qui volent selon l'expression de l'ancien Romain, les paroles aériennes peuvent-elles être mieux placées qu'à propos de vent et d'éventails ?

@

BEAUTÉS CÉLÈBRES

@

On appelle, en Chine, les belles femmes, les *fleurs* ou les *jades* ; ou bien, encore *ruineuses de l'empire* ou *ruineuses des villes*. Ces derniers sobriquets proviennent du célèbre poème de Li-Yan-Nien, de la dynastie des Han, ainsi conçu :

Dans le Nord, il existe une jolie femme,
Dont la beauté est unique dans tous les temps.
En la voyant, on perd l'empire ;
Si on la voit deux fois, le royaume n'existe plus.
Enfin, on préfère perdre empire et royaume,
Plutôt que de renoncer à la jolie femme, qu'on ne reverrait plus jamais.

Ce poème tomba sous les yeux de l'empereur, qui demanda immédiatement :

— Une telle femme existe-t-elle réellement ou n'a-t-elle vécu que dans l'imagination du poète ?

Sur la réponse affirmative de ses gens, le souverain exprima le désir de connaître cette beauté qui, depuis, posséda seule toute sa faveur. Pour être empereur, l'on n'en est pas moins homme.

Une favorite de l'empereur Han-Wou-Ti, nommée Li-Kiang (jolie fille), avait déjà conquis, à l'âge de quatorze ans, le cœur du souverain. Sa beauté était parfaite et son corps d'une délicatesse extrême. Elle ne s'habillait que d'étoffes d'une finesse exceptionnelle, de peur que les gros tissus n'abîmassent sa peau si tendre. Son maître construisit, tout exprès pour elle, un palais de cristal, « afin, dit-il, que la poussière ne vînt pas tacher la blancheur de sa mignonne personne. » Elle avait l'haleine si suave, que, lorsqu'elle chantait, toutes les fleurs dansaient au jardin.

L'empereur Ouei-Weng-Ti, ayant entendu dire qu'une jeune fille appelée Sié-Ling-Yung, était d'une beauté incomparable, écrivit au préfet de l'envoyer à la capitale. Au moment de faire ses adieux à ses

Les plaisirs en Chine

parents, Sié-Ling-Yung pleura des larmes rouges, de véritables larmes de sang.

La réception à la capitale fut extrêmement brillante. La cour envoya au-devant d'elle dix voitures : sur tout le parcours, on faisait brûler des feuilles de santal. Une grande tour élevée pour la circonstance, s'illumina, ainsi que toute la ville. Ce fut une nuit mémorable, qu'on mentionne encore dans l'histoire. Sa Majesté elle-même alla à la rencontre de la belle, dans une voiture sculptée de jade.

De distance, en distance, on avait élevé une borne de bronze, d'une hauteur de 2 mètres. Enfin, cette merveille féminine fut reçue dans les bras du souverain qui lui donna le nom de Yé-Laé « Arrivée dans la nuit ».

C'était en même temps une véritable artiste en broderies. Dans l'obscurité, elle faisait des chefs-d'œuvre que les autres femmes n'ont pu imiter même en plein jour. Aussi la surnomma-t-on le « Génie de l'aiguille ».

Le célèbre poète Soung-U disait, dans un poème sur sa voisine :

Toutes les belles femmes de l'univers
Ne valent pas ma voisine de l'est.
Si vous l'augmentiez d'un centimètre, elle serait trop grande.
Si vous la diminuez d'un centimètre, elle serait trop petite.
La poudre lui donnerait une couleur trop blanche ;
Le vermillon la rendrait trop rouge.
Ses sourcils sont comme les plumes les plus légères.
Sa peau comme la neige la plus pure,
Sa taille est petite comme une pièce de soie,
Et ses dents semblent une rangée de perles.
Lorsqu'elle daigne sourire, le plus raisonnable est troublé.

On regrette beaucoup, en Chine, que l'auteur n'ait pas même mentionné le nom de cette beauté, si désirable et si désirée sur sa seule description.

Les plaisirs en Chine

Lorsqu'on présenta la fameuse Fi-Yen « l'Hirondelle au vol » à l'empereur Yang-Ti, il fut transporté de joie. Non seulement elle était jolie, mais son corps était si léger, que le souverain la prenait souvent sur sa main, pour jouer. Dans un moment d'épanchement, l'empereur disait qu'il n'avait plus qu'une seule ambition : de vivre et mourir à côté de celle qu'il aimait, dans « la région de la tiédeur et de la volupté », et qu'il ne ferait pas, comme ses prédécesseurs, la folie de chercher la « région des nuages », c'est-à-dire le paradis.

Enfin, les beautés célèbres sont tellement nombreuses, en Chine, qu'il est très difficile de les énumérer ici. Contentons-nous de rapporter que, les unes, lorsqu'elles se lavaient les mains dans les ruisseaux, en embaumaient l'eau ; d'autres voyaient leur beauté augmentée encore, par une petite plaie au visage ; quelques-unes rendaient la fleur même honteuse, et l'une d'entre elles forçait la lune à s'éclipser ! Toutes celles qui méritèrent ce nom de belles femmes devaient leur charme uniquement à la nature : autant elles étaient jolies, autant celles qui voulaient les imiter se rendaient ridicules. L'histoire raconte à ce sujet que la belle Si-Si, mettait toujours sa main sur le cœur, ce qui la rendait plus gracieuse. Une autre femme de son village, croyant que, seule, cette manière de se tenir faisait admirer sa voisine, imita le geste : elle fit se moquer d'elle, parce qu'elle méconnut la valeur de la beauté naturelle, et crut à tort que l'art pouvait la remplacer.

Les hommes furent magnifiquement galants avec ces belles femmes. Les uns les logeaient dans un palais d'or ; d'autres les faisaient abriter partout où elles se trouvaient, par des gazes tendues, pour les préserver de l'air et du soleil ; ou par des stores en perles, en perles moins belles que celles qu'elles prétendaient orner.

On voit que nos écrivains ne manquent pas de métaphores pour célébrer « l'éternel féminin ». Ils ont raison : les fleurs de rhétorique ne sont jamais mieux placées, que lorsqu'on les applique à ces femmes que la galanterie de notre langue qualifie elles-mêmes de *Fleurs*.

@

LES DEMI-MONDAINES

@

En Europe, on ne connaît nos demi-mondaines que par les bateaux de fleurs. J'ai déjà eu l'occasion d'expliquer que ces bateaux n'étaient pas ce qu'on supposait généralement : ce sont des espèces de restaurants flottants, ou, si l'on veut... des cabinets particuliers.

Aucune population féminine ne demeure dans ces habitations fluviales, qu'on loue pour les repas de noces, les réunions de famille et... le reste. Tout comme les restaurants de la Porte-Maillot.

Quant à ces dames, elles sont logées généralement en dehors de la ville, au bord de l'eau, mais non sur l'eau. Les plus célèbres ont hôtel particulier : les plus pauvres partagent, à plusieurs, une habitation appartenant à un entrepreneur ou à une entrepreneuse.

Leur titre varie, suivant les provinces. À Pékin, on les appelle les *Sœurs de la Chaumière* ; à Shanghai, les *Jeunes* ; à Fou-Tchéou, les *Figures Blanches*, et à Canton, les *Perles*. Lorsqu'on leur écrit, on les intitule toujours : *Femmes-Historiennes*, ou *Femmes-Auteurs*, ou *Femmes-Écrivains* ou *Musiciennes*. Elles ont toutes, outre leur nom de famille, un sobriquet gracieux, tel que : *Fleur*, *Bijou*, etc.

Le personnel de nos *Sœurs de la Chaumière* se recrute parmi les filles abandonnées, ou vendues par des parents pauvres. Elles reçoivent une éducation très soignée, apprennent les arts et les lettres. Bien entendu, les particuliers qui se livrent à ces genres d'entreprises espèrent être largement rémunérés. Mais cette rémunération, comme on le verra, n'a qu'exceptionnellement un caractère honteux.

Ce ne sont pas, à proprement parler, ce qu'on appelle ici des horizontales, mais plutôt des charmeuses, chez lesquelles on va se distraire, causer, faire de l'esprit : elles sont toutes, nous l'avons dit, très instruites, bonnes musiciennes ; quelques-unes même connaissent très bien la littérature, la peinture, etc.

Les plaisirs en Chine

On ne peut être introduit dans leur domicile que par recommandation. Lorsqu'on est agréé, on va dîner ou passer la soirée chez elles, absolument comme entre amis, et sans qu'il soit question d'autre chose. On recherche, chez les *Jeunes*, plutôt le charme moral que le plaisir. Et cela est si vrai qu'il n'est pas de recueil des œuvres d'un poète qui ne renferme quelques pièces à elles dédiées. Leurs salons, d'ailleurs, sont remplis de vers, de peintures ; c'est à qui en étalera le plus. Presque toujours, on y peut lire des acrostiches à leur nom ou des poèmes y faisant allusion.

Dans les restaurants, comme aux théâtres, il y a des invitations imprimées sur papier rouge, toutes prêtes, absolument comme les formules télégraphiques, ici. Lorsqu'on veut prier une de ces demoiselles de venir vous tenir compagnie, on prend une invitation, sur laquelle on écrit son nom et celui de la jeune personne. Le garçon du restaurant court au domicile de la belle et, un quart d'heure après, elle se rend à l'appel.

Un convive ayant demandé une de ces personnes, les autres, en général, font pareille invitation. Chacune, alors, s'assied à table, à côté de celui qui l'a conviée. Si ces dames se connaissent, elles s'entendent pour exécuter un concert. Sinon, chaque invitée exécute un morceau de musique ou de chant, vide deux ou trois verres de vin et échange quelques paroles avec les autres. Elle s'en va au bout d'une demi-heure, tout au plus. Cela s'appelle une visite, qu'on paie au prix local, car le tarif varie suivant le pays. Elle ne reçoit pas l'argent, mais on doit le lui envoyer chez elle, absolument comme si l'on payait des honoraires à un médecin qu'on ne voit qu'une fois. Pour celles qui n'ont pas de maisons à elles, on envoie l'argent à l'entrepreneur.

On peut les rappeler : alors, c'est une deuxième visite, et ainsi de suite. Les plus célèbres font ainsi, de la tombée de la nuit à une heure du matin, une vingtaine de visites, pendant lesquelles personne n'a le droit même de les embrasser. La conversation est assez libre : on peut rire un peu, mais en respectant strictement les convenances.

Les plaisirs en Chine

Lorsque, parmi les hommes, quelqu'un plaît à une visiteuse, elle lui fait exprimer son désir de l'épouser, et ce n'est là ni une insulte, ni une moquerie, au contraire. S'il n'y a pas d'autres obstacles, on est très flatté de donner suite à ce désir, car l'histoire mentionne plusieurs femmes célèbres sorties de cette classe ; quelques-unes même, ayant aidé leur mari à rendre des services à l'État, ou ayant eu des enfants aux honneurs, ont été anoblies. Celles-ci étaient presque toutes des femmes riches, qui épousaient de pauvres lettrés, des jeunes gens d'avenir dont elles devinaient le mérite et qu'elles voulaient aider dans la lutte pour l'existence.

Les demi-mondaines qui se marient ainsi, même après avoir mené une vie déréglée, jouissent de la considération la plus absolue, à cette seule condition de se conduire bien ; et il est sans exemple qu'il n'en ait été autrement.

Cette réhabilitation de la femme perdue, objet de la préoccupation de certaines écoles, au début de ce siècle, a été réalisée chez nous tout naturellement.

On compare ces égarées à des fleurs tombées, mais belles, et qu'il suffit de relever pour leur enlever toute souillure. Le jade est un peu taché, dit-on encore, mais ce n'en est pas moins une pierre précieuse.

Il est naturellement de ces femmes qui se conduisent d'une façon tout à fait légère, mais elles sont vivement critiquées par leurs collègues, parfaitement vertueuses pour la plupart. Elles placent, en effet, le plaisir dans l'amitié et ne veulent pas qu'un moment de faiblesse la désagrège ; du reste, ceux qui ont pu pénétrer dans la trop grande intimité de ces demoiselles n'y restent pas longtemps. Ces relations forcées, où interviennent l'argent et l'entrepreneuse, répugnent à la femme, dont la froideur ne tarde pas à éloigner l'homme. On le sait : aussi ne cherche-t-on guère à en arriver là.

Dans plusieurs villes, on procède, tous les ans, à un concours de beauté. Ne croyez pas qu'on expose les concurrentes sur une estrade : non ! On va faire des visites à ces dames, chez elles ; puis, les votes

Les plaisirs en Chine

sont émis : la majorité des voix décide. On publie la liste des noms, au bas desquels un poème célèbre la vertu ou les charmes de chacune des lauréates.

Les choses étant ainsi organisées, la fréquentation de ces *Perles* n'est pas mal vue. Bien entendu, il est des personnes d'un état plus vulgaire, des tiers et quarts de mondaines : cela surtout dans les villes du littoral, plus modernisées et atteintes par la contagion de la corruption moderne, ayant boulevards, promeneuses et tout ce qui s'ensuit. Je ne m'arrêterai pas à celles-là : j'ai voulu vous montrer les femmes qui appartiennent au demi-monde chinois, mais non celles qui appartiennent au monde entier.

@

PLAISIRS SÉRIEUX

L'ÉTUDIANT

@

Lorsqu'un enfant est âgé de cinq ou six ans, ses parents, quelle que soit d'ailleurs leur fortune, songent d'abord à lui donner un maître, pour commencer son instruction. Bien que l'enseignement ne soit pas obligatoire en Chine, je ne connais pas d'enfant qui ne fréquente point d'école. Naturellement, on y reste plus ou moins longtemps, suivant la position de la famille et l'intelligence de l'écolier.

On choisit, au commencement de l'année, un jour heureux, pendant lequel on envoie son enfant chez un lettré célèbre, pour recevoir le premier enseignement ; il consiste à apprendre les trois premières lignes d'un livre élémentaire, appelé *San-Tse-King*, dont toutes les phrases sont de trois syllabes, et qui résume l'histoire de la Chine et les devoirs des hommes.

Cette tâche accomplie, l'élève entre à l'école, où l'enseignement véritable commence, car celui dont nous venons de parler n'est pour ainsi dire qu'une formalité introductive, remplie par un professeur honoraire.

Après avoir terminé ce *San-Tse-King*, on passe à un deuxième livre, le *Tsien-Tse-Weng*, ouvrage à mille caractères, dont aucun ne se répète. En même temps, le maître trace sur le cahier, en rouge, les lettres que l'élève doit redessiner en noir, sur le modèle. On prend d'abord l'enfant sur les genoux et on lui guide la main ; peu à peu, on le laisse faire lui-même.

Plus tard, on lui trace un modèle, qu'il met sous la page transparente pour le décalquer, et ainsi de suite.

Ce cours préparatoire sera bientôt suivi d'un enseignement plus sérieux, celui des quatre livres classiques de Confucius et de Meng-Tse et des cinq *King*, ou livres sacrés.

En même temps que se font ces études, le professeur enseigne aussi la poésie aux écoliers. Pour les exercer, il leur donne tous les

Les plaisirs en Chine

jours, en devoir, un vers composé de un à sept mots, auquel l'enfant doit répondre par parallélisme. Par exemple : le ciel — la terre ; la montagne — l'eau ; etc. Lorsque les jeunes disciples arrivent à pouvoir répondre aux vers de sept mots, l'intelligence est déjà assez développée, comme on va le voir.

Je me rappelle qu'un jour, à l'école, le professeur, d'après un phénomène dont il venait d'être témoin, donna à un de mes camarades, cette phrase, qui est de sept mots, en chinois :

La taille flexible de l'abeille se courbe autour d'une rosée, sur la fleur.

L'élève réfléchit longtemps, sans répondre, mais tout d'un coup la Providence vint à son aide ; il s'écria, en voyant une scène de nature qui se passait dans le jardin, devant la classe :

L'œil oblique du moineau regarde sournoisement la chenille, roulée dans une feuille.

Il va sans dire qu'il fut très applaudi par ses camarades et bien récompensé par le professeur.

Après avoir terminé la lecture des livres cités plus haut, ainsi que celle des morceaux choisis littéraires et de l'histoire, l'écolier commence à s'essayer à des compositions tout à fait sérieuses : ce sont nos études préparatoires aux concours généraux.

Ces dissertations sont faites d'après la méthode des Ba-Kou, ou huit procédés de démonstration applicables à toute composition. Les sujets sont tirés de la philosophie, de l'histoire ou de la politique, et toujours d'après les auteurs classiques susnommés et notamment d'après Confucius. Ces travaux sont intercalés d'autres compositions poétiques, rythmées, de longue haleine, de façon à ce qu'on cultive un jour l'une, un jour l'autre.

Tous les ans, les jeunes candidats se présentent d'abord à la sous-préfecture, ensuite à la préfecture, pour subir un examen écrit du premier degré, ou baccalauréat. Le choix des élus ne devient définitif qu'après concours devant l'examineur impérial, spécialement délégué

Les plaisirs en Chine

à cet effet. Le concours du deuxième degré, ou licence, n'est ouvert qu'une fois tous les trois ans, ainsi que celui du troisième degré, ou doctorat ; mais ces deux derniers n'ont lieu ni la même année, ni à la même époque ; le deuxième se passe dans la province, au chef-lieu, en automne ; le troisième, à Pékin, au printemps suivant.

Il n'est pas rare de voir un jeune homme, reçu successivement à ces trois examens, rentrer triomphalement dans son pays où peu de temps auparavant la famille n'occupait qu'une modeste position. Car, chez nous, les concours sont libres pour tous, sauf pour ceux qui ont fait des métiers déshonorants. La famille d'un ouvrier qui a le bonheur de posséder un fils reçu aux examens devient, par cela seul, aristocratique, et les parents eux-mêmes reçoivent les mêmes honneurs que leur enfant.

Il faut voir, pour bien comprendre la portée des sympathies encourageantes du public et l'émulation que doit inspirer aux lettrés le désir d'être reçus, il faut voir le cortège fait aux vainqueurs.

Quand les noms des lauréats sont promulgués, les employés administratifs arrivent en grande pompe, portent la nomination imprimée sur d'immenses papiers rouges, qu'ils collent à la maison de l'élu. On tire des pétards pour les recevoir et l'on brûle des cierges et l'encens devant le ciel et les ancêtres, qu'on remercie ainsi de l'insigne faveur accordée au triomphateur.

On fixe un jour pour la célébration de la victoire ; à cette fête prennent part tous les candidats heureux.

Dès l'aurore, les familles ont pavoisé leurs noms, pour y recevoir les félicitations de tous.

Les candidats eux-mêmes sortent pour faire leurs visites, en chaise à porteurs ; ils sont vêtus d'habits spéciaux envoyés par les beaux-parents ou, si le vainqueur est encore célibataire, par les parents les plus proches.

Pour les bacheliers, c'est une robe en soie bleue ; pour les licenciés, la couleur est le bleu foncé ; pour les docteurs, c'est le violet. Sur ces

Les plaisirs en Chine

robes, une espèce de pèlerine raide déborde les épaules, brodée d'or et de couleur ; deux branches de fleurs en or décorent le chapeau. Devant la chaise à porteurs, marchent des hommes portant des bannières en soie rouge, sur des bambous qui ont encore leurs feuilles ; les musiciens jouent leurs sérénades les plus joyeuses.

On appelle cela le *Jour de réception des Fleurs*. Car, autrefois, il paraît que les dames jetaient des fleurs, sur leur passage, aux jeunes « escoliers ». Leur procession remue bien des cœurs de sentiments d'envie. Que de fois j'entendis les mères dire à leurs enfants :

— Ce sera ton tour, si tu travailles bien !

Les succès aux examens ouvrent toutes les voies ; on ne craint qu'une chose : ne pas arriver. Une fois reçu, on a fait fortune. Le lettré célibataire trouve aussitôt des familles riches, qui viendront lui proposer leurs filles. On comprend, dès lors, que les lois rendant l'instruction obligatoire soient moins nécessaires, dans un pays où les études peuvent en un instant transformer la position d'une famille. L'ambition, pousse naturellement les gens à chercher l'instruction pour leurs enfants.

L'étudiant est sérieux chez nous : il n'a pas de quartier latin, aux traits trop séducteurs, il ne s'occupe pas non plus de politique active et ne connaît pas d'autres distractions que les luttes poétiques et les excursions à la campagne. Il mène, en somme, une vie laborieuse et retirée, mais ne s'en plaint pas et n'a pas de raison de s'en trouver mal, car l'avenir lui apparaît souriant, au milieu de ses vieux livres, qui lui offrent, suivant une expression familière chez nous, « les plus grands honneurs, les plus belles femmes et la vie la plus heureuse ».

@

LES CONCOURS DE POÉSIE

@

Parmi les passe-temps les plus recherchés, c'est celui de faire des vers qui jouit de la plus grande faveur, dans nos cercles de lettrés. Au lieu de chasser, de s'exercer au lawn-tennis, au croquet ou à d'autres plaisirs préférés en Europe, les lettrés, dès que quelques-uns d'entre eux se trouvent libres, réunissent chez eux, tour à tour, leurs amis et l'on se livre alors à des joutes poétiques. Car, ni les réceptions ouvertes, ni les réunions politiques, ni les conférences n'existent en Chine : la littérature pure offre donc le seul moyen de donner carrière à toutes les fantaisies de l'esprit.

Ces concours de poésie ont lieu dans toute la Chine ; mais c'est spécialement dans la province de Fou-Kien que cet usage s'est tout à fait généralisé. Ainsi, lorsque feu le commissaire impérial de l'arsenal de Fou-Tchéou, qui était aussi devenu vice-roi de Nankin, pouvait profiter d'un moment de loisir que lui laissaient ses fonctions, il s'empressait d'appeler tous ses subalternes dans son palais, pour faire des vers.

Il y a plusieurs genres de vers ; on détermine, avant la réunion, les formes qui devront être employées. On donne, par exemple, un sujet soit historique, soit de fantaisie, pour demander à chacun des concurrents une pièce de quatre ou de huit vers ; ou bien, deux sujets doivent être traités en vers parallèles, de sept syllabes chacun : chaque vers étant spécialement affecté à décrire l'un des thèmes donnés. Ou encore, on propose deux mots, qui doivent être mis à tel endroit de chaque vers pour deux phrases parallèles. Je fournirai plus bas des exemples qui feront mieux comprendre le procédé.

Lorsque tous les concurrents se trouvent en présence, on fait passer devant eux une urne, où sont préparées d'avance des boules de papier dont chacune renferme le nom d'une fonction, par exemple, examinateur, copiste ; candidat. On élit ainsi deux examinateurs ; quatre ou huit copistes, suivant le nombre des candidats.

Les plaisirs en Chine

Un des examinateurs prend alors un livre, l'ouvre au hasard ; l'autre nomme un chiffre quelconque, 9, par exemple ; on lit dans la ligne 9 de la page, et l'on y trouve une phrase, une sentence, un mot qui devient le sujet du concours.

Dès que ce sujet est publié, on met sur la table une autre urne, à laquelle est fixée une sonnette, qui porte au bout d'un fil, un bâton d'encens allumé. Au bout d'une demi-heure, l'encens est brûlé ; le fil, atteint par la flamme, laisse tomber le bâtonnet qui servait de contre poids à la sonnette : cette dernière carillonne et le couvercle de l'urne retombe ; de sorte qu'il n'est plus possible d'y mettre les compositions des retardataires.

Les copistes prennent les pièces déposées dans l'urne et les copient toutes sur une même feuille de papier, pour les soumettre aux examinateurs : de cette façon, l'anonymat est strictement observé. Quand ceux-ci ont fait leur choix, ils chantent du haut d'un balcon, transformé en espèce de tribune, les vers jugés les meilleurs. Chacun, du reste, peut traiter plusieurs fois le même sujet, mais doit payer une petite somme pour chaque composition. C'est avec cet argent qu'on achète le papier, les pinceaux, l'encre et les prix qui servent à récompenser les vainqueurs.

Les prix décernés, on recommence en variant les épreuves. Ce sont les deux premiers lauréats qui, cette fois, deviennent examinateurs ; et ainsi de suite.

Le soir, un dîner termine la fête.

Je vais maintenant vous présenter quelques vers du genre de ceux qu'on fait dans ces concours.

Minuit

(Pièce de huit vers)

À minuit la lune brille,
Au haut d'un mur blanc,
Sur lequel se balancent des feuilles de bambou,
Qui tracent leur image sur le sol ;
Tandis que les stores restent obscurs et silencieux,

Les plaisirs en Chine

Seules, les épingles à cheveux brillent dans la rosée parfumée.
N'allez pas vous promener sur l'étang
Car vous pourriez éveiller les cygnes amoureux.

Le retour du laboureur

(Quatrain)

Le manteau en fibres de palmier, le chapeau en bambou, sont tous
deux éclaboussés.
Les gouttes de pluie tombent sur la charrue comme des fils très fins.
C'est la meilleure saison du printemps :
Les fleurs de pêcher brillent au coin des murs et les coucous chantent.

La pivoine noire et le rat de cave

(Deux sujets pour deux vers parallèles)

Sa nature est riche, peu lui importe d'être noire !
Sa volonté est courbée, combien de temps restera-t-il rouge ?

Il y a ici un double jeu de mots : le nom de la pivoine fait allusion à la modestie de sa situation : elle a assez de charmes pour ne pas s'en affliger. Le rouge est la marque des honneurs, en même temps que la couleur de la flamme et le rat de cave a beau faire le gros dos : il sera bientôt éteint et retombera dans l'obscurité complète.

Autre :

Les bambous secs et le décès du souverain

Deux bâtons plantés dans la terre, pour sécher les manches rouges.
Mille familles pleurent le ciel, en mettant des vêtements blancs.

On fiche en terre, dans les cours, des tiges sèches de bambou et l'on y fait sécher le linge, qu'en Chine on lessive dans chaque maison : Un bâton mis en travers reçoit les manches des vêtements rouges.

De nombreuses familles mettent des vêtements de deuil (le deuil se porte en blanc, en Chine).

Il y a opposition entre le blanc du deuil et le rouge joyeux des robes de femmes.

Les plaisirs en Chine

Voici maintenant un autre genre : il s'agit cette fois de mots à place marquée d'avance dans les vers.

Les mots donnés sont *Palais* et *Bataille*. Il faut les placer au dernier rang — le cinquième en chinois, — de chaque vers : la traduction fera comprendre le système :

Le nom des vieux serviteurs est familier aux perroquets du *palais*,
Les mérites des grands généraux sont connus des chevaux de *bataille*.

Autre :

Grand et *Automne* ; à placer au premier mot.

Grande neige d'hier soir a fait épuiser tout mon vieux vin.

D'*Automne*, la pluie empêche, même voisins, de se fréquenter, les bons amis.

J'ai dû recourir à l'inversion et même endommager quelque peu le parallélisme, pour mettre les mots à la place voulue. On trouvera ces plaisirs bien innocents, trop innocents peut-être. À coup sûr ils sont préférables au jeu. D'ailleurs, l'Europe, elle aussi, a ses jeux innocents, elle ne saurait nous blâmer d'avoir les nôtres.

@

LES ARTISTES

@

La Chine a eu ses grandes époques artistiques : mais, depuis quelques siècles, l'éducation étant devenue purement littéraire, l'art semble avoir perdu du terrain. Cependant pour ceux qui peuvent voir les choses de près, il est facile de constater que tout n'est pas perdu. Si l'on n'a pas fait de progrès, depuis quelques siècles ; si l'on se borne à reproduire les types anciennement créés, d'une manière élégante et aisée ; si, enfin, l'on n'invente plus rien, du moins faut-il avouer que les traditions ont été soigneusement conservées.

L'époque la plus florissante pour l'art fut le règne des Thang. Le poète Tou-Fou était en même temps artiste ; et le peintre Ouang-Wei était poète : on trouvait la peinture dans la poésie de l'un, et la poésie dans la peinture de l'autre.

Bien que la science de la perspective n'ait pas été recherchée par nos anciens maîtres, leurs œuvres d'imagination ont été de tout temps fort appréciées. Quelques-unes, devenues très rares, ont actuellement une valeur inestimable à l'instar de ces deux poésies de Tou-Fou :

I

Sur une peinture représentant des chevaux, exécutée par le général Tchao.

Depuis l'avènement de notre dynastie,
Il y a eu beaucoup de peintres de chevaux,
Dont le plus célèbre était le prince Kiang-Tou.
Votre renommée d'artiste n'est faite que depuis trente ans.
Et, grâce à vous, nous revoyons les belles montures.
Feu l'empereur avait déjà apprécié votre talent.
Et votre nom courait dans la capitale comme un roulement de tonnerre.
Les décrets et la *Gazette* ne cessaient d'en faire l'éloge.
Les généraux après leur triomphe récompensés,
Les gens riches après leurs rivalités de luxe,
Ne peuvent se dire tout à fait satisfaits,
S'ils ne possèdent pas votre œuvre sur leurs murs.

Les plaisirs en Chine

Autrefois, l'empereur Tai-Thoung était amateur de chevaux,
Et actuellement la famille Kô l'est également.
Dans votre nouvelle peinture, les deux chevaux
Font envie à tous ces sportsmen.
Ils ont tous l'allure des chevaux de guerre
Qui peuvent se lancer, un contre mille.
Leur poil blanc se précipite dans le vent et le sable ;
Les autres, aussi extraordinaires, ressemblent
Tantôt à la nuée, tantôt à la neige dans l'espace.
Leurs jambes fines paraissent courir le long de la forêt de pins,
Aux applaudissements des spectateurs rangés sur leur passage.
Leur tête dressée, leur air fier, leur regard qui exprime à la fois l'orgueil
et l'obéissance :
Qui saurait donc apprécier ces beaux chevaux,
Excepté Oui-Foung et Tsse-Tong ?
Je me souviens que, lorsque l'empereur alla au palais de Sin-Foung,
Les pavillons et les parasols venant de l'est couvraient le ciel.
Alors, 30.000 montures, tantôt au trot, tantôt au galop, ressemblaient
toutes à celles de cette peinture.
Tandis que cette cavalcade éblouissante passe à l'état de souvenir,
La même forêt où l'on voyait ce cortège impérial, si important,
Ne retentit plus aujourd'hui que du chant des oiseaux,
Qui s'harmonise avec les sifflements du vent.

II

Vous êtes un descendant de l'empereur Ouei-Ou,
Réduit à l'état de simple citoyen.
La splendeur de vos ancêtres s'est évanouie,
Mais le sang et les traits se perpétuent.
Votre lettre est déjà arrivée à l'état de perfection,
Et votre peinture vous fait oublier les honneurs, que vous n'ambitionnez
pas.
L'empereur Kai-Yung a connu votre gloire et vous a reçu plusieurs fois
en audience.
Grâce à votre pinceau, sur le palais de Ling-Yen, tous nos hommes
d'État célèbres revivent dans leurs portraits
Les ministres portent brillamment leur couronne de sages ;

Les plaisirs en Chine

Les généraux, leurs flèches dans le carquois.
On dirait que Leurs Excellences Pao et Mô font remuer leurs cheveux et
leur barbe,
Tout comme s'ils revenaient du champ de bataille, où ils combattaient
bravement.
Quant au splendide cheval de feu l'empereur, personne n'a su en
rendre la ressemblance.
Un décret ordonna de l'amener devant le palais, afin qu'il fut mis par
vous sur la pièce de soie ¹.
Lorsque votre œuvre fut achevée, tous les chevaux de l'univers
semblaient plongés dans l'obscurité.
La Cour possédait déjà les plus beaux chevaux :
Elle possède maintenant la plus belle peinture.
La récompense que vous avez reçue à cette occasion faisait l'admiration
de tous.
Votre élève Han-Kang arrive déjà à la perfection : mais le cheval peint
par lui n'a que la peau, mais rien dessous.
Il est loin d'avoir votre génie.

Voilà un aperçu, bien franchement enthousiaste, de l'ancienne
peinture. Ces peintres-amateurs sont très nombreux chez nous,
principalement dans la classe des lettrés, qui font des tableaux pour les
donner à leurs amis.

Ces peintures sont précieuses, surtout parce qu'elles contiennent
toujours des poésies jointes au tableau.

Je me rappelle avoir vu deux célèbres tableaux qu'un amateur ne
voudrait donner pour rien au monde.

L'un représente la pleine mer, au milieu de laquelle vogue un
pêcheur sur une barque, couverte de neige ; elle est accompagnée
d'une poésie, qui ne le cède en rien aux « Pauvres gens » de Victor
Hugo. L'autre est une montagne, aux cimes cachées par les nuages. Au
milieu de la montagne, un ruisseau descend jusqu'au pied, et l'on voit

¹ On fait en Chine de la peinture sur soie.

Les plaisirs en Chine

une feuille de chou, flottant sur l'eau. Sur le tableau, une poésie se termine par ces mots :

Derrière le nuage blanc, il y a encore des habitants.

Et, en effet, cette feuille de chou démontre surabondamment la présence de l'homme, du seul être capable de faire arriver des feuilles de chou... jusqu'au sommet nuageux des montagnes.

L'allusion est assez lointaine : mais en Chine, on est très coutumier de cette manière de voiler la pensée : aussi, la peinture s'en donne-t-elle à cœur joie. D'autre part, on propose souvent aux peintres des sujets comme celui-ci : « Au milieu de la verdure un point rouge. » L'un, alors, fera une forêt avec une cigogne isolée sur une branche ; l'autre peindra la mer verte, avec le soleil couchant ; le troisième, une femme aux lèvres rouges, au milieu d'un bois de bambous.

Les artistes ne vendent pas le produit de leur art : ce sont toujours des amateurs, qui font cadeau de leurs œuvres à leurs amis ; les objets qui sont dans le commerce sont produits par des artisans qui se livrent surtout à l'art décoratif.

La sculpture est moins cultivée par les amateurs ; elle présente souvent, chez nous, des surprises, à qui n'est pas prévenu. On m'avait proposé, un jour, de faire faire mon buste. J'arrivai chez l'artiste, qui me fit asseoir en face de lui ; nous étions séparés par une table, recouverte d'un tapis retombant jusqu'à terre.

La conversation s'engagea, très animée ; mon interlocuteur avait l'esprit vif, avec une tournure très originale dans les idées. J'étais tout entier à ce qu'il me disait : je remarquais, cependant, qu'il gardait constamment les mains sous la table, ce qui ne laissa pas de m'intriguer quelque peu : d'autant plus qu'il me semblait qu'il les remuait comme fébrilement.

Au bout d'une heure — je m'étais oublié à bavarder — j'allais me lever, lorsque mon interlocuteur retira tout à coup de dessous la table une masse de terre glaise et me dit :

Les plaisirs en Chine

— Le trouvez-vous ressemblant ?

Et je ne fus pas peu surpris de retrouver mon buste, si rapidement ébauché, mais traité avec une hardiesse rare, et très ressemblant, chose d'autant plus frappante, que l'artiste ne regardait pas la glaise, mais uniquement la figure du modèle : quelle habileté de main ne faut-il pas pour travailler ainsi, à l'aveuglette, les doigts étant à la fois des instruments et des yeux : le tact remplaçant la vue ?

@

LE JEU D'ÉCHECS

@

Ce jeu est bien différent de celui que l'on connaît en Europe et qui fait depuis tant d'années les délices des habitués du *Café de la Régence*.

Le nôtre a trois cent soixante et un pions, répartis en deux camps : l'un blanc, l'autre noir. Ces pions sont ronds, comme ceux du jeu de dames. On joue sur un échiquier carré, offrant dix-neuf cases de chaque côté. Les deux partenaires posent pion par pion et celui qui arrive à cerner ceux de son adversaire, sans lui laisser une issue quelconque, est vainqueur. Toute la finesse du jeu consiste donc à envelopper l'adversaire et à lui prendre le plus de pions possible, à pénétrer, comme un coin, dans ses positions, sans se laisser entamer soi-même.

On prétend que ce jeu, dont l'échiquier représentait la mappemonde céleste, — les trois cent soixante et un pions figurant les astres, — fut inventé par l'empereur Yao, pour instruire ses enfants et développer chez eux l'habitude de la réflexion. C'est, en même temps, un jeu militaire, représentant le champ de bataille et deux camps hostiles, dont chacun cherche à prendre l'autre. En somme, nous avons là plutôt un jeu de patience, car chaque partie dure très longtemps et chaque pose de pion demande quelquefois une réflexion d'un quart d'heure ou d'une demi-heure. De là, aussi, le nom de « jeu de conversation », car celui des deux joueurs qui attend le coup de l'autre a tout le temps de causer pendant son inaction.

Un autre nom, celui de « la méditation de la solitude », est également bien choisi pour caractériser ce passe-temps.

C'est un jeu favori des lettrés, des dames, surtout des personnes déjà retirées des affaires. Le bruit de la pose des pions, mis sur l'échiquier, qui, très souvent est gravé sur un banc de marbre, à l'ombre des arbres au feuillage touffu, est regardé comme très poétique.

Les plaisirs en Chine

Lorsqu'on veut se procurer des pensées pures et délicates, les trois choses que l'on préfère entendre sont : la cascade, le vent dans les arbres et le bruit de ce jeu d'échecs.

On dit que, sous la dynastie des Tching, un bûcheron rencontra, sur la cime d'une montagne, deux jeunes hommes jouant aux échecs. Il les regarda et reçut d'eux un petit fruit, une espèce de jujube, qu'il avala. La partie n'était pas encore terminée, que le manche de sa hache était déjà pourri. Il rentra vite dans son village où il ne reconnaissait plus personne, car plusieurs siècles n'étaient déjà écoulés depuis son départ.

L'histoire nous raconte qu'un homme d'État, nommé Li-No, était de caractère très impatient. Mais, dès qu'il se trouvait à ce jeu, il était complètement changé. Aussi, chaque fois qu'il se mettait en colère, lui proposait-on une partie, et immédiatement l'on voyait sa figure recouvrer sa sérénité.

Un jour, l'empereur lui demanda pourquoi il perdait au jeu un temps qui pouvait être si précieusement employé à une occupation plus utile. Il répondit que le moment pendant lequel il pouvait oublier les ennuis et les soucis lui était plus précieux que toute autre chose.

Dans les mémoires de Sou-Toung-Pao, je lis une historiette assez amusante :

L'empereur Taï-Tsung jouait aux échecs avec un de ses ministres. Le souverain lui rendait toujours trois pions. Mais le ministre arrivait toujours, à la fin de chaque partie, à en perdre un exprès. L'empereur, sentant qu'on le ménageait, finit par dire :

— Si vous perdez encore cette partie, je vous ferai révoquer.

Le ministre fit partie nulle.

— Une autre partie, dit l'empereur. Si vous gagnez, je vous conférerai l'honneur de porter une robe rouge. Sinon, je vous ferai jeter dans la boue.

Les plaisirs en Chine

Le ministre fit de nouveau partie nulle. Sa Majesté, en colère, le poussait déjà vers l'étang lorsque le ministre cria :

— Doucement, sire, j'ai encore un pion dans ma main.

Le souverain sourit et donna à cet aimable joueur la robe promise.

On joue généralement : dans les journées d'été, pour prendre le frais, ou dans les soirées d'hiver, pour passer les longues veillées.

Ne croyez pas que les échecs se jouent tout simplement sur une table quelconque : Ils demandent un cadre bien plus poétique : soit les arbres, soit un rocher avec une vue pittoresque ; soit un salon coquettement meublé, avec le thé ou le vin pour servir d'intermèdes. C'est un plaisir aussi de regarder jouer ; le bon ton exige qu'on ne donne jamais de conseils.

À côté de ce jeu d'échecs, nous en avons un autre, plus semblable à celui qui est connu en Europe. Il se joue sur un damier de 9 cases sur 10, avec deux camps de 16 pièces, placées sur trois rangs ; 5 pions en avant ; 2 canons derrière eux ; puis, à trois rangs en arrière, le chef ayant de part et d'autre, 2 conseillers, 2 éléphants, 2 chevaux et 2 voitures. Les deux camps, chacun de 45 cases (9 x 5), sont séparés par un espace vide.

Les règles et la marche sont à peu près celles du jeu d'échecs européen. Les pions ne peuvent marcher qu'en avant et toujours d'un seul pas à la fois ; les canons doivent toujours passer par-dessus une pièce, en ligne droite ; les voitures marchent en ligne droite devant elles ; les conseillers ne vont que diagonalement, sans pouvoir sortir de leurs camps ; les éléphants vont tout droit, en avant, en arrière et de côté, comme les tours ; les chevaux ont la marche des cavaliers ; enfin, le chef fait un pas dans tous les sens, de même que le roi du jeu européen ; et, comme dans ce jeu, si le chef se trouve exposé à l'échec d'une pièce adverse sans pouvoir ni la prendre, ni parer, il a perdu la partie.

Les plaisirs en Chine

Les pièces ne sont pas représentées par des figures, mais portent leur nom écrit. Notre industrie, si profondément artistique, n'a donc mis aucun art dans l'établissement de ce jeu. En revanche, nous fabriquons pour l'exportation des échecs en ivoire sculpté.

@

LA TABLE

LE PLAISIR DE BOIRE

@

Le vin a été, d'abord, fabriqué en Chine par un fonctionnaire, nommé I-Ti, sous le règne de l'empereur U (2200 av. J.-C.), au moyen du riz fermenté.

Le souverain fut le premier qui goûta le nouveau breuvage. Il le trouva exquis, et dit alors :

— Je suis sûr que dans les générations futures, il y aura des gens qui perdront leur dynastie par le vin !

Malgré son ton prophétique, la prédiction ne se réalisa pas et les lettrés continuent à s'en donner à cœur joie ; il n'est pas de réunion sans vin, ni de vin sans poésie. Nous ne nous enivrons pas davantage pour cela. Le peuple, d'ailleurs, ne boit presque pas.

Je me souviens qu'il y a quelques années, un député allemand, en critiquant la loi contre l'ivresse, prononça cette phrase :

— Si votre loi est promulguée, le peuple seul en sera victime ; car les gens riches, après avoir vidé les bouteilles de vin de Champagne en cabinet particulier, ont toujours le moyen de rentrer chez eux en voiture, sans être pris par les agents de la police.

Et la loi ne fut pas promulguée. En Chine, une pareille loi n'aurait pas de raison d'être, puisque le peuple ne s'enivre pas.

L'habitude de trouver le bonheur dans le vin date, chez nous, de deux poésies célèbres de Li-Taï-Pé (de la dynastie des Thang).

Premier poème

Ne voyez-vous pas que l'eau du fleuve Jaune semble descendre du ciel,
Et se jette à la mer sans revenir à sa source ?

Ne voyez-vous pas non plus que la glace du salon pleure nos cheveux,
Encore noirs le matin, blanchis le soir ?

Lorsqu'on est content, il ne faut pas que le plaisir s'arrête :

Les plaisirs en Chine

Il ne faut pas non plus que la cruche d'or reste là, immobile devant la lune ;
Le ciel nous a donné du talent pour l'utiliser ; Par conséquent, l'argent que nous dépenserons nous reviendra toujours.
Tuons le mouton, faisons cuire le bœuf pour nos plaisirs !
Lorsque nous nous réunissons nous viderons chacun trois cents verres !
Vous, maître Kien, vous lettré, Ten-Kiou,
Prenez vos verres sans vous arrêter !
Je veux chanter pour vous et vous prie de m'écouter :
— Depuis l'ancien temps, les honneurs ne sont rien :
J'aime mieux être toujours ivre qu'éveillé.
Les sages et les philosophes n'étaient que trop tristes :
Tandis que les buveurs restent gais.
Le prince Tcheng n'aimait pas la musique.
Il préférerait dépenser dix mille écus, pour acheter une mesure de vin.
Ne dites pas que vous n'avez pas d'argent :
Fournissez-nous toujours :
Prenez mon cheval, ma fourrure, et allez les changer contre du bon vin.
Car je me propose d'oublier, avec vous, les soucis de l'éternité.

Deuxième poème

Le vent envoie les fleurs du saule, qui embaument toute la salle,
Et la belle demoiselle Ou nous invite à déguster toujours son vin.
Les gens de Nan-King sont là, pour dire adieu à leurs amis,
Qui, devant partir, ne partent pas encore,
Et vident toujours leurs verres.
Demandez donc à l'eau qui coule vers l'Est
Si elle est plus profonde que la douleur de notre séparation.

Un autre poète, Liou-Ling, un peu plus tard, se livrait également au plaisir de boire, outre mesure. Sa femme lui conseilla de se modérer. Il demanda alors cinq cruches comme prix du sacrifice. Il les vida et s'endormit. Lorsqu'il s'éveilla, il voulut encore cinq cruches. Après les avoir bues, il écrivit ce quatrain, dédié à sa femme :

Le ciel a mis au monde Liou-Ling,
Qui ne peut pas vivre sans vin.

Les plaisirs en Chine

Quant aux conseils de sa femme,
Il ne doit pas les écouter.

Le vin de raisin n'existe pas en Chine. Nous n'en voyons de trace que dans ces vers faits sous la dynastie des Yang, par un guerrier, dans le nord de la Chine :

Le vin de raisin brille dans les verres, la nuit ;
Je voudrais boire, mais la guitare nous presse de partir.
Ne vous moquez pas de moi, si je m'endors au champ de bataille,
Car, depuis l'antiquité, combien sont revenus de la guerre ?

Li-Taï-Pé avait abusé du vin. Il trouvait des amis partout, même quand il était seul : car son ombre et la lune étaient ses amis. Cela ne l'empêchait pas, d'ailleurs, d'associer souvent au plaisir de boire des sentiments délicats et des vues philosophiques très élevées ; c'est ce qu'on verra par le poème suivant :

Que sont devenus les tours et les pavillons du roi de Tsou, jadis
accumulés sur ces collines désertes ?
Quand l'ivresse m'exalte, j'abaisse mon pinceau, j'ébranle de mes
chants les cinq montagnes sacrées,
Je suis joyeux et je suis fier, je me ris de toutes les grandeurs.
Puissance, richesse, honneurs, quand vous serez d'assez longue durée
pour que je vous estime,
On verra le fleuve Jaune partir de l'Occident pour couler vers le Nord ¹.

Depuis, on s'est fait une espèce de jeu, de boire. On place sur la table un tube en forme de cylindre, contenant une quantité de baguettes d'ivoire, dont chacune porte, inscrit, un vers ancien.

Chacun, à son tour, tire une baguette et, d'après le vers, la majorité décide qui doit boire.

Voici quelques exemples :

1° Hélas ! Où est ce beau visage, aujourd'hui !

¹ Traduction du marquis d'Hervey de Saint-Denys.

Les plaisirs en Chine

(C'est le plus barbu qui doit boire.)

2° Amoureux d'une ombre ou d'un son.

(C'est le myope qui boit.)

3° Nous vous voyons sans vous entendre.

(C'est le sourd qui boit.)

4° Il reste encore la moitié pour la contemplation (éclipse de lune).

(Celui qui porte des lunettes boit.)

5° Les stores de perles cachent le visage de roses.

(Le grêlé boit.)

6° L'amoureux des fleurs regrette qu'elles ne parlent pas.

(Le taciturne boit.)

7° Les cris des revenants modernes se mêlent à ceux des revenants anciens.

(Le médecin boit.)

On voit que le plaisir de boire, en Chine, ne manque pas des joyeusetés qui sont l'apanage habituel du vin.

@

LES PARTIES DE THÉ

@

On sait que le thé est notre boisson favorite, mais on ignore peut-être quel rôle considérable il joue dans notre existence. Je n'insisterai pas, ici, sur la culture, ni sur la fabrication, qui sont à peu près connues. Je me bornerai à parler de la manière de consommer cette précieuse plante aromatique.

Depuis que le thé est connu en Chine, les autorités des régions productrices envoient chaque année à l'empereur une partie de la première récolte.

Cet envoi porte le nom de « Tribut du thé ». Autrefois, la Cour distribuait même du thé aux fonctionnaires et les cadeaux usuels consistaient aussi en thé. Un autre fait montrera l'importance que nous attachons à ce produit : nous avons des surintendants du sel ; il y a, de même, des surintendants du thé, grands fonctionnaires spécialement affectés à cette matière.

Au lieu de cafés, comme en Europe, ce sont des maisons de thé qu'on voit, partout, en Chine.

C'est là qu'on se donne rendez-vous pour causer, se reposer, prendre le frais. Entrez-vous chez un ami, immédiatement on vous sert une tasse de thé. Offrez-vous l'hospitalité à quelqu'un, le priez-vous de venir passer quelque temps sous votre toit ? Vous lui écrivez : « Le thé est prêt. »

Dans les magasins même, lorsque vous attendez livraison de vos commandes, on commence par vous donner une tasse de thé pour vous faire patienter. Dans les rues, en été, pendant la grande chaleur, les familles charitables mettent toujours devant la porte un grand réservoir de thé, qu'on renouvelle à chaque instant et auquel le public peut éteindre sa soif ; nous avons là nos fontaines Wallace à nous. Dans les chantiers, aux autres réunions d'ouvriers, il y a toujours une installation de thé. C'est la seule boisson que prenne le peuple. Quant à la haute

Les plaisirs en Chine

société, elle compte beaucoup d'amateurs de thé ; on croit que ce liquide a le pouvoir de rendre la pensée plus claire.

Le thé qu'on prend dans les classes riches est toujours le thé vert, c'est-à-dire des jeunes pousses, des petites feuilles à peine écloses du bourgeon, et qu'on a fait sécher au soleil. C'est notre Château-Laffitte. Quant au thé noir, ce sont des feuilles arrivées à maturité et qu'on fait sécher au feu : voilà toute la différence entre ces deux genres de thé ; mais jamais on ne fait subir, ni à l'un, ni à l'autre, une coloration artificielle quelconque. La qualité varie, bien entendu, suivant les localités, comme celle du vin est attachée à la terre qui le produit. Le meilleur thé est celui de l'arbre que possède un monastère situé sur la montagne Ou-I, dans l'intérieur de la province de Fou-Kien. Les prêtres ne le vendent pas, ils le réservent pour en offrir aux visiteurs de distinction. Ils vous donnent une dizaine de feuilles dans une petite tasse ayant au plus la contenance d'un coquetier ; on verse dessus de l'eau puisée à l'excellente source qui jaillit sur la montagne. On couvre la tasse pendant quelques minutes pour faire infuser. Alors un parfum exquis se dégage et, aussitôt qu'on a bu, on sent, non seulement un bien-être physique, mais encore un épanouissement moral.

J'ai eu la curiosité de mettre, dans le fond d'une tasse de ce thé, quelques grains de riz cuit ; immédiatement le riz se trouva dissous. Je compris, dès lors, l'effet énergique de ce breuvage, son action bienfaisante sur le corps humain et l'impossibilité d'en prendre beaucoup.

Le thé est partie si essentielle de l'alimentation chinoise, que des auteurs, tels que Lu-U, ont publié des livres entiers — notre *Parfait Cuisinier* — sur la manière de préparer cette boisson.

Le thé, en effet, ne peut être bon que si on le fait avec de l'eau de pluie ou de l'eau de source et si l'on fait chauffer cette eau à un certain degré ; l'ébullition ne doit pas durer plus de quelques minutes ; dès que les bulles apparaissent à la surface, l'eau a assez bouilli. Encore faut-il que le vase dans lequel on fait chauffer l'eau soit fait de certaines matières ; les vrais amateurs ne se servent que de vases de Ni-Hing,

Les plaisirs en Chine

espèce de terre cuite non vernie à l'intérieur. Ainsi préparé, le thé constitue une excellente boisson économique et saine.

On le boit continuellement, même en se couchant, et toujours sans sucre ; il n'agite jamais.

À ce propos, un de mes compatriotes m'a dit que les Européens, notamment les Anglais, ne savent point faire le thé : 1° ils le font bouillir, 2° ils y mettent des alcools et le goût est perdu ; enfin, avec le sucre, c'est la saveur qui est perdue. Le thé doit infuser au plus cinq minutes et avoir une couleur claire, à peine jaune.

Le monastère de U-Tchien (Source de Jade) est situé dans la province de King-Tiou, au milieu des rochers et des cascades ; il est entouré d'une plantation de thé, dont les feuilles sont grandes comme la main, et qu'on appelle le « Thé de la main des Immortels ». Un vieillard octogénaire, qui habitait là, avait le visage tout à fait jeune et se portait très bien ; il disait à qui voulait l'entendre que c'était le thé qui lui avait donné si bonne santé et conservé la jeunesse.

Il n'est pas étonnant qu'une boisson aussi bienfaisante ait inspiré les poètes. Les vers isolés, sortes de dictons célébrant les vertus du thé, sont innombrables.

En voici quelques-uns :

Pour faire passer gaiement la nuit à ses amis, le pauvre leur offre le thé.

Faire le thé avec de la neige, c'est goûter la saveur céleste.

Lorsqu'on fait le thé dans la forêt, la fumée chasse la cigogne.

L'époque de la récolte varie suivant le pays ; il en est qu'on récolte avant la saison des pluies ; d'autres le cueillent au premier coup de tonnerre ; d'autres, au premier cri du coucou.

On raconte toutes sortes de choses sur notre thé, entre autres, que celui que nous envoyons ici a déjà été infusé et séché de nouveau : cela n'est qu'une fable ; le thé d'exportation est d'une qualité moyenne, et existe en trop grandes quantités pour qu'on ait à recourir à l'expédient peu appétissant que nous venons de relater. J'ajouterai que

Les plaisirs en Chine

l'exportation est faite par des maisons européennes. De plus, les feuilles qui ont déjà servi sont utilisées chez nous, après dessiccation, comme ici le varech, pour rembourrer les coussins, les matelas, etc.

Ainsi, après avoir fortifié notre corps pendant le jour, le thé nous offre encore une couche pour la nuit.

@

LES BAGUETTES

@

Il ne s'agit pas des baguettes magiques, propres à évoquer le monde des rêves, sous les doigts de la reine des fées. Celles-ci ont une destination infiniment plus prosaïque, mais de beaucoup plus utile ; ce sont les auxiliaires à l'aide desquels nous apportons au corps la nourriture réparatrice, le charbon indispensable pour faire marcher la machine humaine.

On croit, dans le public, que nous nous servons de deux baguettes — une dans chaque main — pour saisir les mets et les porter à la bouche : c'est une erreur ; la gymnastique est moins compliquée.

Les baguettes se placent dans la main droite : le pouce et l'annulaire les maintiennent ; l'index et le médium les manœuvrent prestement, pour saisir les morceaux de viande coupée ou le riz, qui malgré sa ténuité, n'échappe pas à ces doigts artificiels, dont l'un reste immobile et reçoit les objets apportés par l'autre.

Lorsqu'il s'agit du riz, le bol est approché de la bouche, où les baguettes font pénétrer vivement les grains. C'est notre pain quotidien et, pour le manger, nous ne laissons pas de place entre la coupe et les lèvres.

On pourrait croire, d'abord, qu'il faut une grande habitude pour se servir des baguettes ; mais c'est là un préjugé d'habitué de la fourchette ; un enfant s'y fait aussi facilement qu'aux ustensiles européens. Nous avons, d'ailleurs nous aussi, la fourchette, pour le rôti, et la cuiller pour les liquides.

Le *Livre des Rites*, qui traite de tous les actes de la vie, mentionne qu'on ne se sert des baguettes que pour les mets, mais non pour la soupe. La grave question de la cuiller était donc résolue, dès cet âge reculé !

Les baguettes ne sont pas de simples morceaux de bois, sans forme. Elles sont faites de bambou, de bois plus précieux, d'ivoire ou d'argent.

Les plaisirs en Chine

Carrées à la partie supérieure sur 20 à 25 centimètres de longueur, avec 10 à 15 millimètres de côté, elles sont rondes sur le reste de leur longueur ; une des faces carrées porte des sujets gravés, des images, des vers.

Au point de vue historique, ces petites baguettes ont souvent joué un grand rôle. Sous la dynastie des Han, l'empereur, dînant avec ses ministres — un dîner politique, — l'un d'eux, Tchang-Liang, se leva tout d'un coup, en disant :

— La cause de votre Majesté est perdue, car je viens de consulter les baguettes.

Et, en effet, le projet de conquête de l'empereur échoua. Aujourd'hui, on admire encore la finesse de cet homme d'État qui sut déguiser ses propres réflexions sous la prétendue divination par les baguettes et faire agréer, comme produit d'inspiration divine, les conseils de sa raison.

Quelques siècles plus tard, le fameux dictateur Tchao-Tsao dînait avec son concurrent, qui cherchait encore à dissimuler son ambition sous des allures très modestes ; mais Tchao-Tsao voulait dévoiler en public les desseins cachés de son rival, qu'il avait devinés ; il se mit à parler des gens les plus braves de l'époque. Chacun émettait un nom et Tchao-Tsao dit à la fin :

— Pour être de vrais braves, il n'y a que vous et moi.

En se voyant directement désigné, Liou-Péi — c'était le nom de son rival — laissa tomber ses baguettes, juste au moment où un coup de tonnerre grondait au ciel.

Il voulut cacher son émotion, en disant :

— Ah ! que la puissance du ciel est grande ! J'en ai été tout à fait effrayé.

Mais il ne put détourner le soupçon justifié par son effroi.

Sous la dynastie des Thang, Kai-Yang donnait au ministre d'État Soung-King, une paire de baguettes en or, en lui disant que ce n'était

Les plaisirs en Chine

pas à cause de la valeur de l'objet, qu'il lui faisait ce présent, mais à cause de sa forme, « qui est droite comme votre caractère ».

Un peu plus tard, un gourmet, nommé Ho-Tseng, dépensait beaucoup pour sa cuisine et ne trouvait presque rien à son goût. L'histoire dit qu'il se nourrissait comme les princes, mais que, avec dix mille écus consacrés à sa nourriture, il ne jugeait pas un seul plat digne de ses baguettes. Enfin les anecdotes historiques relatives aux baguettes sont trop nombreuses pour être toutes énumérées.

Citons-en encore une.

Un coquillage allongé en forme de bâton, le *solen* ou *rasoir*, est très apprécié en Chine. Il porte, sur la valve, une empreinte. L'on dit qu'un empereur, après avoir pris un *solen* entre ses baguettes, le jeta dans un lac : le mollusque s'y multiplia, mais conserve encore la marque, imprimée dans les coquilles par les baguettes de l'empereur Han-Ou-Ti.

Je veux terminer par quatre vers sur les baguettes, inspirés à un philosophe :

J'ai souvent envie de demander leur avis aux baguettes,
Qui goûtent toujours avant nous le doux et l'amer.
Mais elles me répondent que toute la bonne saveur vient des mets,
Tandis qu'elles-mêmes ne font qu'aller et venir.

@

LA CUISINE

@

On a raconté tant d'horreurs sur la cuisine chinoise, qu'un chapitre consacré à la réhabilitation de notre art culinaire me paraît indispensable.

Je n'ai pas la prétention de vous faire venir l'eau à la bouche ; mais, du moins, celle de vous montrer que mes nationaux ne mangent pas de choses aussi extraordinaires que se plaisent à le dire certains voyageurs... de parti pris.

Les repas ordinaires se composent généralement de huit plats : deux légumes, des œufs, un poisson, un crustacé, une volaille et deux viandes : porc et chèvre, dans le Midi ; mouton et bœuf, dans le Nord. De plus, un grand bol de soupe accompagne toujours le riz, qui nous sert de pain ; car mes compatriotes, sauf, aux grandes occasions, ne prennent ni vin, ni thé, en mangeant ; et, comme il faut bien un liquide quelconque, la soupe en tient lieu.

La vie étant extrêmement bon marché, le budget de chacun, pour les trois repas quotidiens, du genre de celui ci-dessus, ne dépasse jamais la somme de cinquante centimes. La livre de viande, en effet, ne coûte que cinq ou six sous, et une bonne volaille vaut de soixante à soixante-dix centimes.

En 1882, je m'embarquai à Hong-Kong, sur un navire chinois, pour rentrer chez moi. N'ayant pu m'habituer à l'ordinaire du bord, je dis à un domestique chinois que je voudrais du poulet pour mon déjeuner. Je donnai pour cette mission un dollar, de la valeur de cinq francs, qui représente, en France, le prix ordinaire d'un poulet. Un instant après, il vint me demander comment il fallait faire cuire son achat.

— Faites découper et cuire dans son jus, bien assaisonné.

Bientôt il m'apporta un immense ustensile, quelque chose comme un demi-tonneau, rempli de poulets coupés en petits morceaux et tout fumants.

Les plaisirs en Chine

— Comment ! Tout ça ?

— Oui, monsieur ! Avec votre dollar, j'en ai acheté douze ; que j'ai préparés d'après vos instructions.

À la vue de cette quantité de viande et du bassin pantagruélique qui les contenait, j'en eus assez ; je fis remporter le tout pour être distribué aux gens de la cuisine.

Ceci a pour but de vous faire voir combien les choses coûtent peu dans mon pays. Un ouvrier qui gagne un franc par jour peut nourrir une femme et deux ou trois enfants, en mettant de côté la moitié de son gain.

Lorsque j'étais à l'École militaire, où les élèves recevaient la nourriture des officiers, je n'avais à payer que quarante centimes par jour pour ma nourriture. Je n'eus jamais à me plaindre, vu que j'étais très bien nourri.

Ce bon marché est très facile à expliquer : d'après la statistique, chaque habitant de l'Empire du Milieu paie à peu près deux francs d'impôt ; et tout ce qui a rapport à l'alimentation est exempt de droits.

Les Européens qui trouvent qu'ils dépensent infiniment trop d'argent dans ma patrie doivent s'en vouloir à eux-mêmes. Car, jusqu'à présent, je n'en connais aucun qui ait voulu se soumettre à notre régime. Les mets de Paris, déjà si chers ici, sont hors de prix, naturellement, en Chine, bien que les matières premières ne coûtent que peu de chose. Et puis, toute cuisine est faite pour le climat du pays. Depuis mon arrivée en Europe, je me suis habitué à la cuisine française, réputée la meilleure de toutes. Lorsque je rentrai en Chine, des Français voulurent bien m'inviter à dîner ; chaque fois, après le repas, je me sentis malade : le café m'irritait l'estomac et le cigare me donnait des saignements de nez. Voilà pourtant deux choses dont je ne puis me passer en Europe. Qu'y a-t-il d'étonnant, dès lors, à ce que les Européens ne puissent s'accoutumer à nos climats, tout en conservant leurs habitudes de nourriture exotique ?

Les plaisirs en Chine

Lorsque des amis nous arrivent à l'improviste, nous les invitons au restaurant, ou bien nous faisons venir un repas en leur honneur. Ces dîners coûtent généralement six dollars, c'est-à-dire, trente francs pour huit personnes. Ils sont très complets, ainsi que l'on en jugera par rémunération suivante :

Quatre assiettes de hors-d'œuvre.

Quatre assiettes de fruits secs.

Quatre assiettes de fruits frais, de saison.

Quatre grands bols : canard entier, ailerons de requin, nids d'hirondelles et une viande quelconque ;

Quatre bols moyens : volailles, crustacés et viandes.

Quatre petits bols : champignons, morilles, (appelées, chez nous, *oreilles des bois*), *riz des immortels* (c'est une sorte de morille aussi) et de jeunes pousses de bambous ;

Quatre grands plats : poisson, viande de porc, étoiles de mer et mouton.

Ces quatre derniers services terminent le repas ; on n'y touche pas, en général, et on se lève de table dès qu'on les apporte.

Le prix des dîners de cérémonie n'excède jamais vingt dollars, soit cent francs pour huit personnes. Les plats y sont bien plus nombreux : il y a deux rôtis réglementaires, qu'on offre au milieu du repas avec de petits morceaux de pain cuits au bain-marie.

Un domestique, muni d'un couteau bien aiguisé, enlève la peau du rôti (cochon de lait et canard ou oie) et en met un peu sur une soucoupe devant chacun des convives, avec une petite tasse, dans laquelle un autre domestique verse de l'eau-de-vie de riz. J'ai oublié de dire qu'avant de servir le rôti, on débarrasse la table, comme si un autre dîner allait commencer, ou, comme on fait ici, au moment de prendre le café.

Dans tous les repas, on sert toujours des pâtisseries, qu'on intercale entre plusieurs mets. On vous présente, avec les pâtisseries salées, à base de viande, une petite tasse de bouillon de poulet ; avec les pâtisseries sucrées, du lait d'amandes. Je dois ajouter aussi que tout

Les plaisirs en Chine

dîner commence par les hors-d'œuvre, y compris les fruits, et se termine par un bol de riz, qu'on est libre de manger ou non.

Lorsqu'on quitte la table, le thé est servi aussitôt et l'on présente à chacun une serviette trempée dans l'eau chaude.

Les convives sont placés autour d'une table carrée, deux de chaque côté. Le premier et le troisième sont assis vis-à-vis du deuxième et du quatrième ; le sixième et le cinquième font face à la cour, à laquelle le septième et le huitième tournent le dos. Le huitième est le maître de la maison, qui a dans ses attributs spéciaux la mission de verser le vin à ses invités. Lorsque les convives sont au nombre de plus de huit, il y a plusieurs tables ; si l'on a besoin de quatre tables, la troisième et la quatrième sont plus près de la cour ; la première et la deuxième, plus rapprochées du salon.

Les hors-d'œuvre, outre les fruits, comprennent : du jambon, des gésiers de poulets, de la viande rôtie et grillée, des crevettes séchées et des œufs conservés ; ces derniers, grâce à leur enveloppe de chaux, se gardent indéfiniment : à vingt-cinq ans, ils sont exquis ; ils ont subi une espèce de transformation : le jaune est devenu brun foncé et le blanc ressemble à une gelée de viande, très brune.

J'ai eu l'occasion de faire goûter de ces œufs et de quelques plats chinois à des Européens, qui m'en ont dit merveille... sans parti pris.

Une fois pourtant, une dame berlinoise, après avoir trouvé notre cuisine délicieuse, demanda le nom de chacun des mets : un de nos interprètes, ne sachant pas le nom technique de *biche-de-mer*, lui répondit, au figuré, que c'était un Sée-Igel, mot à mot, *hérisson de mer*. Ce nom seul suffit à arrêter l'aimable convive, qui ne put continuer de dîner. Elle me dit — j'étais son voisin — « qu'il lui semblait que ça marchait encore dans sa gorge ». Voyez donc combien le préjugé est puissant !

Le marquis d'Hervey de Saint-Denys avait donné, pendant l'Exposition de 1867, un dîner chinois, dont le célèbre caricaturiste Cham rédigea le menu : il y avait les choses les plus épouvantables.

Les plaisirs en Chine

Aussi, fallait-il voir la mine piteuse des convives, lorsqu'ils prenaient connaissance de ce petit document. Ils n'auraient jamais goûté à rien et, si le charitable amphitryon ne les avait rassurés à temps, ils étaient plutôt disposés à être indisposés d'avance, qu'à manger.

Il y a sans doute des gens, en Chine, comme partout ailleurs, qui mangent des choses excentriques, mais ce n'est pas général. Je répète ici que jamais de ma vie je n'ai ni connu ni vu quelqu'un qui mangeât du chat ou du chien, ainsi que nous en accusait, tout récemment encore, un écrivain, dans le *Figaro littéraire*.

À ce sujet, il faut que je raconte une aventure bien singulière. Lorsque la légation de Chine s'installa pour la première fois à Paris, au printemps de 1878, je reçus la visite d'un valet en livrée qui demanda à me parler de la part d'une grande dame, comtesse polonaise.

Celle-ci entretenait, dans sa maison, une douzaine de petits chiens chinois, de ces petits toutous sans poil, que chacun connaît ; elle les aimait follement et, craignant que la colonie chinoise ne mangeât ses bêtes, elle m'envoyait prévenir (nous traitant quelque peu en bêtes féroces ou en sauvages) que si un de ses chiens venait à lui manquer, elle mettrait le feu à l'hôtel de la légation. Je rassurai la bonne vieille comtesse en lui disant qu'aucun de mes compatriotes n'était cynophage et que, si par hasard, un jour, un de ses animaux disparaissait, elle ferait mieux, avant de commettre le crime d'incendie avec préméditation, de s'adresser à la préfecture de police, aux agents préposés à la fourrière.

En somme, nous mangeons absolument comme vous, avec un peu plus de variété, nos contrées et nos mers nous ayant favorisés sous ce rapport. Mais jamais notre table ne voit paraître des choses répugnantes, ni bizarres. Nous préparons, il est vrai, nos plats d'une manière différente ; nous découpons les aliments en petits morceaux, ce qui ne permet plus de distinguer la nature des choses, mais nos mets n'en sont pas moins délicieux. Je pourrais invoquer ici le témoignage de tous les Européens qui ont vécu chez nous.

Les plaisirs en Chine

La cuisine, d'ailleurs, est en raison directe de la civilisation des peuples ; plus celle-ci est développée, plus celle-là est recherchée et perfectionnée. La France est le pays d'Europe le plus anciennement civilisé et sa cuisine est la plus parfaite de l'Occident. Aussi, au lieu de nous interroger, pour savoir si nous préparons tel ou tel plat fantastique, l'Européen ferait-il mieux de demander quel est l'âge de la civilisation chinoise. La réponse à cette question lui dirait immédiatement que l'attribution de plats peu ragoûtants, qu'on nous fait si souvent, est simplement gratuite : œuvre d'imagination très vive, peut-être ; mais, enfin, d'imagination pure.

@

JEUX D'ADRESSE

LA PRESTIDIGITATION

@

En Chine, nous n'avons pas de théâtres dans le genre de Robert-Houdin. Le faiseur de tours opère donc sur les places publiques, comme ceux de ses collègues que nous voyons ici, à la foire de Neuilly. Lorsque les familles donnent des fêtes, on invite souvent le prestidigitateur à venir varier les plaisirs par ses tours, toujours applaudis.

Le magicien est, en même temps, acrobate et remplit à merveille l'une et l'autre de ces fonctions. L'adresse proverbiale de nos artistes en ce genre est réellement stupéfiante.

En général, c'est par les tours d'acrobatie que s'ouvre la séance ; après avoir avalé des sabres, jonglé avec des poids et s'être livré à d'autres exercices de même genre, l'acrobate se transforme en magicien. Il dépouille sa robe, la jette par terre et demande aux spectateurs de lui dire quel objet ils désirent voir apparaître.

On choisit, naturellement, quelque chose de difficile : le sorcier commence par faire, avec les doigts, des gestes bizarres. Puis, il s'approche de la robe, lui murmure tout bas des mots mystérieux, la magnétise de passes singulières ; et voilà que soudain, la robe se soulève, monte, monte toujours : le maître, enfin, retire ce rideau mouvant, et l'on voit apparaître soit des plats fumants soit un grand vase plein d'eau, où frétille des cyprins.

Voilà des tours comme j'en ai vu, sans toujours pouvoir me les expliquer. Mais un de mes amis m'a raconté des choses bien plus étonnantes.

Un jour, dans une de ces fêtes, un prestidigitateur demanda à l'auditoire de désigner telle chose qu'on désirait voir apparaître. Quelqu'un demanda un potiron. Le sorcier fit d'abord mine de dire que c'était impossible, vu la saison. Sur l'instance du public, il finit par céder. Alors, il prit un pépin de potiron qu'il mit en terre ; puis, il fit coucher son fils, jeune enfant de quatre ou cinq ans, et lui plongea un

Les plaisirs en Chine

couteau dans le cou, comme on saigne une bête. Le sang coula dans un pot, et le magicien en arrosa la terre où il venait de planter la graine. Il mit ensuite une couverture sur le cadavre de l'enfant et plaça une cloche en bois sur la terre arrosée. Quelques minutes après, on vit le germe fendre le sol, pousser vite et fleurir. La fleur tomba, le potiron apparut et grandit avec une rapidité extraordinaire. Lorsqu'il fut mûr, le magicien l'enleva de la tige, le présenta au public et fit la quête. Il enleva ensuite la couverture sous laquelle il avait placé le cadavre, et l'enfant se redressa joyeux et, bien entendu, sans la moindre blessure. Tout cela exécuté avec une netteté surprenante.

Un autre de mes amis revenait de Pékin et me dit avoir vu des choses plus extraordinaires encore. Un jour, après les concours littéraires, les candidats se réunirent pour se distraire par quelques fêtes : ils firent venir une troupe de prestidigitateurs. Le chef, après quelques tours d'adresse, demanda à la société s'il pouvait être agréable en procurant quelque chose de rare.

— Une pêche ! cria-t-on.

On était au mois de mars, où la glace est à peine rompue, surtout dans le nord de la Chine.

— Une pêche ! C'est le seul fruit impossible à avoir, fut la réponse. En cette saison, il n'en existe que dans le jardin du Paradis.

— Faites-en venir, puisque vous avez la puissance magique.

Après avoir fait quelques difficultés, il finit par se rendre. Il tressa alors un rouleau de ruban qu'il jeta en l'air, et l'on vit surgir une échelle qui se prolongea à une hauteur prodigieuse dans l'espace. Un enfant, qu'il poussa sur les premiers échelons, grimpa avec l'agilité d'un singe et disparut dans les nuages. Quelques minutes s'écoulèrent, et une pêche tomba du ciel, puis une autre. Le magicien les découpa et les présenta au public : c'étaient de vraies pêches. Le fruit n'était pas encore fondu dans la bouche des assistants lorsqu'un autre objet, aussi rond que la pêche, tomba par terre. Horreur ! C'était la tête de

Les plaisirs en Chine

l'enfant ; puis vinrent les bras, les jambes, et enfin le tronc. Le sorcier les ramassa en pleurant et dit que la société était cause de ce meurtre, par ses exigences impossibles ; que les gardiens du paradis avaient pris son enfant pour un voleur et l'avaient coupé en morceaux. L'assistance, émue et attristée par ce spectacle si douloureux, croyait réellement avoir commis un homicide par exigence et désira racheter sa faute involontaire au moyen d'une souscription généreuse. Pendant ce temps, le magicien remit dans la boîte qu'il portait toujours avec lui les membres de son enfant. Lorsqu'il eut reçu le montant de la souscription, il rouvrit la boîte, en disant :

— Viens, mon enfant, remercier ces messieurs !

Et petit bonhomme vivait encore.

Pour terminer le chapitre, je vais raconter une scène de ventriloquie.

C'était dans un dîner offert par un monsieur qui s'ennuyait beaucoup, en général : il trouvait qu'en l'absence d'amis, les moelleux tapis ressemblaient à des pelotes d'aiguilles et les murs décorés à des cuirasses. Il faisait des poésies pour se distraire. Lorsqu'on frappait à sa porte, il invitait toujours les visiteurs à dîner, sans même s'enquérir de leur nom.

Ce jour-là, à la table où se réunissaient à l'improviste des convives, tous inconnus les uns aux autres, on discutait la question de savoir quel était le son le plus agréable à l'oreille. L'un des assistants dit :

— C'est le son de la navette qui court sur le métier, ou bien celui d'une lecture faite par un enfant.

— Non, non ; c'est trop sérieux, dit l'amphitryon.

— Alors, c'est le hennissement des chevaux ou le concert des musiciennes.

— Non, fit un autre ; c'est trop bruyant.

— C'est le bruit des échecs, joués par les femmes.

— Non plus ; c'est trop monotone.

Les plaisirs en Chine

Un quatrième convive vidait tranquillement son verre et gardait le silence.

— Dites-nous donc votre avis, vous, lui demandèrent les autres.

— Je n'ai pas d'avis à donner, mais je veux vous raconter quels sons j'ai entendus à Pékin. Ils me paraissent supérieurs à tous les autres.

C'étaient les sons variés émis par un ventriloque. Il était assis derrière un paravent, où il n'y avait qu'une chaise, une table, un éventail et une règle. Il frappa quelques coups de règle sur la table, pour faire silence, et chacun se tut.

Soudain, on entendit l'aboiement d'un chien, puis le mouvement d'une femme qui, réveillée par l'animal bruyant, secouait son mari pour lui dire des choses très tendres. On croyait déjà qu'on allait assister à une scène intime entre les deux époux, lorsque les pleurs d'un enfant vinrent interrompre ces épanchements. La femme donna le sein au bébé, qui continuait à pleurer tout en tétant ; sa mère chercha à le consoler, puis se leva pour le changer. Un grand enfant, se réveillant dans un autre lit, fait du bruit ; le père le gronde ; le petit pleure toujours, attaché au sein ; la mère le berce.

Tout d'un coup, le mari, la femme et les enfants se couchent et s'endorment. Le mari ronfle, la femme tapote l'enfant de petits coups de moins en moins forts ; on entend le trottement d'une souris, qui grimpe contre quelque vase, le renverse ; la femme, endormie, tousse. Des clameurs s'élèvent : au feu ! au feu ! C'est la souris qui a renversé la lampe et mis le feu aux rideaux. Le mari et la femme, réveillés, crient ; les enfants pleurent ; des milliers de gens accourent, vocifèrent ; des milliers d'enfants pleurent, les chiens aboient, les murs s'écroulent, les pétards détonnent :

Les plaisirs en Chine

on croit assister à un sauve-qui-peut général. Les pompiers arrivent ; l'eau jaillit à torrents et siffle sur le feu. C'était si vrai que les assistants allaient tous se sauver, croyant avoir affaire à un véritable incendie, lorsqu'un second coup de règle frappa la table et le silence le plus complet succéda à l'effroyable tumulte. On se précipite derrière le paravent : il n'y avait que le ventriloque, la table, la chaise et la règle.

@

L'ÉVOCATION DES ESPRITS

@

En dehors de leurs plaisirs habituels, et pour les varier, quelques personnes, qui croient aux esprits, trouvent le moyen de les évoquer. Dans tous les temples et devant chaque dieu, on peut voir une boîte de forme cylindrique, renfermant de nombreux bâtonnets, dont chacun porte un numéro. Lorsqu'on veut connaître son avenir, l'on va au temple, on y fait brûler d'abord les cierges et l'encens, puis on s'agenouille devant le dieu, en tenant la boîte des deux mains ; on fait, à voix basse, la question à laquelle on voudrait que le dieu réponde : on secoue doucement la boîte, jusqu'à ce qu'un bâtonnet tombe par l'ouverture, on le ramasse et on le met devant le dieu ; puis, l'on prend deux hémisphères : le côté plat est pile, le côté convexe est face ; on les jette par terre : s'ils tombent pile, c'est oui ; s'ils tombent face, c'est non ; le bâtonnet, alors, n'est pas le bon ; il faut recommencer.

Si le coup est bon, on va, avec le numéro du bâtonnet, chez le gardien chercher le numéro correspondant, qui est imprimé, et contient des vers, des énigmes comme les devises renfermées dans les bonbons-pétards. Par là, on conjecture l'avenir qui vous est réservé. Quelquefois, la coïncidence est assez étonnante ; souvent elle se borne à des assemblages de hasard, sans signification aucune.

D'autres fois, on prend un plat, sur lequel on applique soigneusement du papier, qu'on mouille de façon à le bien faire adhérer ; un prêtre taoïste, appelé, commence par faire sur le plat des gestes mystérieux, puis roule un bout de papier long et fin et s'en sert pour frotter le papier du plat, qui finit par s'user à certains endroits. Cette usure dessine sur le plat toutes sortes de figures et de scènes. Aussi se sert-on de cette méthode magique pour découvrir toutes sortes de choses inconnues. A-t-on été volé ? Le plat vous reconstituera toute la scène du vol, avec le portrait du voleur, moyen commode de faire à peu de frais, les instructions criminelles. Bien plus, le châtement peut frapper aussitôt le coupable, et quel châtement ! Si l'on prend une

Les plaisirs en Chine

aiguille et qu'on en frappe, sur le plat, les yeux du voleur, le criminel devient instantanément aveugle.

Il y a aussi des sortes d'hypnotiques inspirés, de somnambules lucides. Ils s'endorment, l'esprit vient sur eux ; ils se dressent et se mettent à annoncer toutes sortes de choses qui doivent arriver ; ils guérissent les malades. On peut les piquer, ils ne sentent pas la douleur ; ils marchent sur des brasiers ardents sans se brûler.

Nous ne manquons pas de dieux écrivains. On prend un assez grand plat, sur lequel on met du sable, puis on fait un angle en bois ; on en prend les deux côtés et l'on en promène les deux pointes sur le sable, où elles écrivent des mots, des sentences, des vers, des acrostiches. On évoque l'esprit des lettrés connus du passé et on les prie d'assister à la cérémonie et d'y faire des poésies de leur composition.

Citons une de ces scènes.

Le pinceau, après avoir remué un peu, annonça l'arrivée d'un dieu lettré, et, tout de suite, il se mit à écrire ce quatrain :

Le crépuscule couvre la moitié des montagnes.
Les oiseaux fatigués rentrent au nid ;
La cigogne, poussée par le zéphyr d'azur,
Descend de l'espace, à travers le nuage.

Puis, vient une déesse :

Les montagnes lointaines se dessinent au couchant du soleil, tantôt
claires, tantôt pâles.
Un son de cloches semble vouloir percer l'aurore boréale.
Mon existence ressemble à ce nuage léger qui franchit en un instant les
mille lis.
Ce qui me permet de contempler dix mille montagnes en un instant.

La déesse réclama en même temps les poésies des autres assistants, pour les approuver ou les critiquer au fur et à mesure ; on les brûlait, les unes après les autres, pour les lui présenter.

Les plaisirs en Chine

Soudain arrive une des amies de la déesse ; elle s'appelait Siao-Ling, c'est-à-dire *Jeune lotus*. Elle écrivit à son tour :

Hier soir, la neige brillante et le vent glacé coupaient comme des
ciseaux,
J'ai ouvert ma porte pour contempler la vue lointaine.
Je m'aperçois que le prunier était augmenté de quelques fleurs.

Nous demandons alors si, à cette période de fin d'année, on est très occupé au ciel.

— Non, répondit-elle aussitôt, tous les jours se ressemblent. Nous avons seulement une grande réception chez le souverain Seigneur, le jour de l'an.

— Est-ce que les dieux font maigre ?

— Notre maître, avant de devenir génie, s'abstenait déjà de riz. Une fois immortel, il cessa toute nourriture. Quant aux aliments des dieux, ils sont composés de viande de cerf, de foie de dragon, de fleurs des montagnes, de fruits du paradis, etc.

— Est-ce vrai que, en dehors du paradis, il y a l'enfer ?

— Le paradis et l'enfer sont dans la conscience des humains ; l'un représente le bien, l'autre le mal.

Cet échange de demandes et de réponses se produisait aussi facilement que dans les conversations entre amis. Et la parole y est bien plus rapide que dans les tables tournantes des esprits frappeurs.

Aussi, ce jeu attrayant se prolongea-t-il jusqu'à une heure très avancée de la nuit.

Les croyances et la mise en scène sont d'ailleurs toutes semblables, sauf les détails locaux : ce qui diffère, c'est la manière d'y penser et d'en parler.

Et le langage toujours élevé dont on fait usage n'est pas une des moindres causes de la faveur avec laquelle les lettrés regardent ces sortes de réunions.

@

PHRÉNOLOGIE & CHIROMANCIE

@

Jamais, dans aucun pays, la croyance aux phrénologues et aux chiromanciens n'a été aussi répandue qu'en Chine. D'après ces hommes de science, tous les signes du visage ou du corps ont un sens ; par suite, comme telle particularité qui figure à votre œil gauche peut être contrebalancée, en tout ou en partie, par telle autre, propre à votre joue droite, il y a une série de combinaisons et de calculs, pour arriver à établir sûrement le diagnostic d'un individu donné.

Lorsqu'on se présente devant ces devins, ils vous examinent d'abord le visage, puis les mains, enfin tout le corps, comme un médecin qui veut étudier à fond son malade. Après quoi, ils vous font marcher de votre pas habituel : autre élément de la combinaison. Selon eux, les différents actes de la vie sont également significatifs ; manger très lentement, avoir des évacuations très rapides, sommeil lourd, paresse à s'habiller : autant de fâcheux pronostics.

Le front bruni est le signe du deuil d'un proche parent.

Le visage long sur un corps court annonce un homme de vie calme et tranquille.

La tête enfoncée dans les épaules et le ventre gros et rond démontrent un homme vil.

Les oreilles longues, au lobe arrondi en boule, indiquent sûrement l'homme d'État. Les oreilles grandes et repliées en avant impliquent une vie agitée et fatigante. Le fameux Lao-Tse, fondateur de la religion taoïste, avait des oreilles longues de sept pouces.

Les sourcils épais et touffus vous avertissent que leur propriétaire sera riche en frères et sœurs. S'ils sont interrompus, il manque un frère par chaque interruption, l'âge du frère perdu augmentant de l'extérieur à l'intérieur. Plus longs que les yeux, les sourcils indiquent des lettrés.

Les plaisirs en Chine

Les yeux rouges dénotent les gens sanguinaires. Mouche noire à côté de l'œil, personne destinée à pleurer.

Le nez doit être grand et épais : c'est alors « la Source des Montagnes », « le Puits du Diable », le « Lac des Génies » ou encore la « Tour de l'Âme ».

Tout cela, parce que l'on considère le nez comme la partie principale du visage et que plusieurs de nos souverains, notamment Fou-Hi-U et Han-Kao-Tsou avaient de grands nez. Le dernier jouissait, en plus, d'une barbe très riche et, avec le visage d'un dragon, possédait, au-dessous de la hanche gauche, soixante-douze envies noires.

Un autre empereur, plus ancien, Weng-Ouang, avait quatre mamelles.

On voit que la tératologie joue son rôle chez nous.

À tous ces personnages, ainsi qu'à Lao-Tse, on prédisait déjà, dès leur enfance, leurs hautes destinées.

La barbe hérissée est d'un homme rusé. Longue, elle indique longueur pareille de la vie. La barbe brune a caractérisé un général ; un grand prêtre bouddhiste était prédestiné à sa haute fortune par sa barbe, qui lui descendait plus bas que le genou.

Bouche large a toujours de quoi manger. Une mouche noire au coin de la bouche nous prédit éternelle bonne chère. L'homme rusé et trompeur a les lèvres minces et pincées : les lèvres rouges montrent la bonne naissance. Les dents blanches et égales ont même signification. Dures, elles annoncent une vieillesse prématurée. La langue molle est celle de l'orateur.

La voix (de loup) rude et les yeux de guêpes appartiennent aux gens sans pitié ni sentiment.

La main offre un grand nombre de signes, à peu près les mêmes que ceux de la chiromancie européenne. Je n'insisterai donc pas sur ce point et romprai la monotonie de cette description par quelques anecdotes.

Les plaisirs en Chine

Un lettré, Tao-Kan, avait une ligne de bonheur qui se prolongeait toute droite, du poignet jusqu'à moitié de la première phalange du médius. On lui dit que s'il l'allongeait encore, il pourrait s'attendre aux plus grands honneurs. Il se contenta de piquer l'extrémité de la ligne avec une aiguille et d'écrire avec le sang qui coula de la fine blessure, ce mot « duc ».

Et en effet, il devint duc.

Un autre, nommé Li-Kou, consultait un jour un phrénologue ; celui-ci lui montra qu'il avait des temporaux très prononcés et se continuant très loin derrière la nuque : que, par conséquent, dans dix ans, il serait élevé aux honneurs. Celle prophétie fut, en effet, réalisée.

Un préfet de Ho-Nan, nommé Tcheou, rencontra un phrénologue, qui lui tint ce langage.

— Dans trois ans, vous serez anobli, dans huit ans vous serez ministre et généralissime ; et un an après, vous mourrez de faim.

Le préfet riait, riait, disant que, une fois si haut placé, il ne pourrait pas mourir de faim. Mais le phrénologue maintint que telle était la destinée, à laquelle il ne pouvait se soustraire, vu que les veinules, qui d'ordinaire arrivent verticalement vers la bouche, avaient chez lui une direction horizontale. Et tout arriva : devenu ministre et général en chef, l'ancien préfet dut se retirer, après être tombé en disgrâce et mourut d'une maladie qui l'empêchait de prendre aucune nourriture.

Le duc Ouang-King-Tché, dont la mère était phrénologue, vint au monde dans une enveloppe violette. Un peu plus grand, il lui poussa sous les aisselles deux seins très longs. La mère prédit l'avenir brillant de son enfant et la suite prouva qu'elle ne s'était pas trompée.

La mère de l'impératrice Wou-Hao, de la dynastie des Thang, s'était vu prédire qu'elle aurait un enfant qui régnerait : comme c'était une simple bourgeoise, cette nouvelle ne la trouva pas crédule. Elle eut une fille, qu'elle montra au phrénologue, en lui disant que c'était un garçon. Il la fit marcher et après avoir vu sa démarche, s'écria :

Les plaisirs en Chine

— Si c'était un garçon, il deviendrait empereur.

En effet, la petite devint impératrice et, à la mort de son mari, elle lui succéda au trône. C'est une des deux seules impératrices régnantes que la Chine ait eues.

Un empereur de la dynastie des Tching n'avait pas d'enfants. Il fit venir un phrénologue, pour lui indiquer, parmi les demoiselles du palais, celle qui pourrait lui donner des héritiers. Celui-ci en choisit une qui devait répondre aux désirs de l'empereur ; « mais, ajouta-t-il, la mère sera mangée par un tigre. »

Après avoir reçu les faveurs de l'empereur, la jeune femme lui donna un fils. Ce point réalisé, on pensa au second. Personne n'avait vu de tigre et l'on était loin de penser que la chose pût arriver. On fit venir un dessin représentant un tigre pour voir comment « était fait l'animal qui devait devenir funeste à l'impératrice ; celle-ci, voulant détruire son ennemi, frappa la peinture avec une force telle qu'elle se blessa : la gangrène se mit au bras et elle mourut.

Un homme, âgé de trente ans, avait déjà perdu deux frères. Sa mère, craignant aussi pour lui, s'adressa à un phrénologue et demanda si son dernier enfant n'était pas menacé du même sort qui avait enlevé ses frères. Le devin voulut coucher auprès du jeune homme pour bien l'examiner.

Pendant son sommeil, il écouta attentivement : la respiration du dormeur sortait par les oreilles. Le phrénologue rassura la mère.

— Votre fils, dit-il, vivra longtemps et sera heureux ; car il respire comme la tortue.

Il y a, bien entendu, de nombreux charlatans dans cette profession. En voici un exemple comique, par lequel je terminerai :

Un gouverneur fit venir un phrénologue pour lui demander de distinguer, parmi plusieurs dames semblablement costumées, quelle était sa femme. L'homme regarda longtemps sans pouvoir se prononcer. Tout à coup, il cria :

Les plaisirs en Chine

— Celle qui porte ce nuage jaune qui vient de sortir de son front est votre femme.

Tout le monde, naturellement, tourna la tête pour regarder et le phrénologue, tout aussi naturellement, devina tout de suite quelle était la femme du gouverneur et l'indiqua gravement de son doigt le plus prophétique.

@

JEUX DIVERS



Le tir oriental

C'étaient de petites baguettes, qu'on s'appliquait à lancer dans « un vase à long col et étroite embouchure ».

D'après le *Livre des Rites*, à chaque dîner l'amphitryon devait présenter les flèches à ses hôtes, qui refusaient d'abord et finissaient par accepter. Alors un homme de service apportait un vase au milieu de la table et chacun des invités lançait deux ou quatre flèches. Dans les réunions riches, chaque projectile tombant dans le vase était salué par la musique.

On donnait aussi comme prix, à celui qui réussissait à mettre toutes ses flèches dans le but, un cheval ou un attelage.

Les anciens prétendaient que dans cet exercice on pouvait voir aisément le caractère de l'homme. Les soupçonneux et les peureux lançaient un trait qui déviait le plus souvent, tandis que les gens faibles de caractère manquaient régulièrement le but. Réussir une fois et manquer deux fois, c'était ne pas avoir de persistance ; car, pour que la flèche arrive au milieu du vase, il faut avoir la justesse du coup d'œil et de la mesure, sans que ni le trop ni le pas assez puissent entrer pour une part quelconque dans l'exécution.

Il faut aussi que le jet soit droit et dirigé au milieu, ce qui est conforme aux principes humains de la droiture et de la modération.

Les anciens considéraient également que l'activité déployée à ce jeu ressemblait à celle de la conscience. Manquer le but de sa flèche, c'est comme manquer à un devoir.

Donc, réfléchissez avec prudence et lancez avec mesure : alors vous serez apte à gouverner l'État.

Les plaisirs en Chine

L'un gagne sans manifester d'orgueil, sans exprimer sa joie, l'autre triche ou approche trop du but ; ces diverses manières de faire nous permettent de distinguer les honnêtes gens des malhonnêtes.

Enfin, on jugeait ainsi les hommes autrefois sur de petites choses peu importantes en elles-mêmes, mais qui devenaient de puissants auxiliaires de la vérité. C'est pour cela que nos ancêtres introduisirent ce jeu dans les rites.

Le chandelier

Ce jeu date aussi de l'ancien temps et consiste à cacher sous une cloche opaque, en métal ou en porcelaine, un objet que telle personne doit deviner. Ceux qui devinent ne doivent pas dire directement le nom de l'objet caché, mais ils sont obligés de faire quatre vers, y ayant trait.

Par exemple, on cache un lézard : voici comment l'homme adroit nous apprendra qu'il a trouvé :

Ce n'est pas un dragon, car il n'a pas de cornes ;
Ce n'est pas un serpent, car il a des pieds.
Il peut se rompre ou grimper sur les murs, c'est un lézard.

Un jour, à ce jeu, on cacha trois choses dans une cloche : un œuf d'hirondelle, un morceau de rayon de miel et une araignée.

Voici les quatrains annonçant la découverte :

Le premier, c'est une amante du printemps, qui grimpe sur les toits du salon.

Lorsque le mâle ou la femelle est formé,
Il déploie tout de suite ses ailes.
C'est un œuf d'hirondelle.

Le deuxième est une maison suspendue à l'envers,
Qui a une multitude de portes et de fenêtres.
Là est conservé le liquide le plus doux.
Et la population s'y multiplie.
C'est un rayon de miel.

Le troisième ressemble à une limace à longues pattes,

Les plaisirs en Chine

Qui produit des fils, pour faire des filets.
Tout y tombe, pour sa nourriture :
Et c'est la nuit qui fait son bonheur !
C'est une araignée.

D'autres devins étaient encore plus habiles, sans cependant faire de quatrains.

Un souverain avait fait mettre un oiseau blanc sous une cloche et ordonna à son ministre de deviner. Celui-ci répondit que l'empereur ne pouvait plus le forcer à deviner. On lui demanda pourquoi : il sourit en disant :

— Qu'il lâche d'abord son oiseau blanc ! »

À une autre occasion, on cacha un rat : tout le monde disait que c'était un rat. Mais, un des plus forts prétendait qu'il y en avait quatre. On découvrit la cloche et, en effet, il y en avait quatre, car la bête avait fait trois petits dans la cloche.

On devine au moyen des koua, ou diagrammes, dont j'ai parlé ailleurs.

Les volants

Nous avons aussi des volants, faits de quatre plumes de canard, passant dans une ou deux de nos pièces de monnaie à trou carré et repliées en dessous, ce qui les rend très élastiques. Les femmes jouent avec des raquettes ; les hommes, avec la pointe du pied (comme le foot-ball anglais). On fixe la hauteur à laquelle le volant doit être lancé et le joueur qui n'y atteint pas perd la partie. On joue encore le même jeu avec des balles en cuir rembourrées de coton.

Les pièces de monnaie

On lance sa pièce contre un mur. Celui dont la pièce a rejilli le plus loin en arrière commence : il lance la pièce où il veut et l'on convient que, pour gagner, chaque joueur devra jeter la sienne de façon qu'elle

Les plaisirs en Chine

s'arrête au plus à telle distance de la première. Ceux qui sont à cette distance, ou plus près, gagnent ; ceux qui sont plus loin, perdent.

Ce jeu, joué autrefois par les dames du palais, ne sert plus de distraction qu'aux enfants, qui le jouent dans les rues.

@

JEUX DE HASARD

LES CARTES

@

Nos jeux de cartes sont plus compliqués que ceux qu'on joue en Europe. Cela tient, d'abord, au nombre des cartes ; il y en a cent vingt, subdivisées en quatre genres, correspondant aux quatre couleurs, et en trente espèces ; il y a donc quatre cartes seulement de chaque espèce, et trente de chaque genre.

On compte neuf *cordes* : 1e, 2e, ...9e ; de même, neuf *gâteaux*, neuf *figures* ; enfin, un *homme rouge*, un *civil* et un *papillon*.

Avec les mêmes cartes, on joue, bien entendu, de différentes façons.

1° Attendre la carte

Cinq personnes se mettent à table, on fait battre les cartes et on les divise en huit paquets de quinze. On jette trois dés, et l'on enlève trois paquets, dans l'ordre désigné par les chiffres qu'ont ramenés les dés. Un second coup de dé indique quel joueur doit, le premier, prendre les cartes ; puis on suit vers la droite. Les trois paquets enlevés sont mis dans une boîte et l'on en retourne la dernière carte en dessous, qui est attribuée à l'heureux possesseur du premier paquet. Chacun prend ses cartes et les range suivant l'ordre des numéros et des genres de cartes, ainsi : 1e, 2e, 3e etc., *cordes*, *hommes* ou *gâteaux*, ou bien 2e *corde*, 2e *homme*, 2e *gâteau*.

Cet ordre établi, il faut, pour gagner, avoir une ou plusieurs *charges*.

Les *charges* sont au nombre de sept et se composent de :

- I. 1er, 2e, 3e *gâteaux* ;
- II. 9e *hommes*, 8e *cordes*, *papillon* ;
- III. 8e *gâteaux*, 2e *cordes*, 2e *hommes* ;
- IV. 9e *cordes*, *civil*, *homme rouge* ;
- V. 9e *cordes*, *civil*, 9e *hommes* ;

Les plaisirs en Chine

VI. 7e gâteaux, 3e cordes, 3e hommes ;

VII. 9e gâteaux, 1e corde, 1er hommes.

Quand on prend ses cartes, il faut déjà les classer dans l'ordre des *charges*. Si l'on n'a que deux cartes d'une charge ou d'une des combinaisons d'ordre, on passe à son voisin de droite une carte isolée ; si celui-ci trouve que cette carte lui est utile, il la prend et la remplace par une autre, qu'il donne au joueur placé à sa droite ; si, au contraire, il la trouve inutile, il la laisse et prend une carte dans la réserve de la boîte, la dernière en dessous. Il garde celle-ci et en donne une autre à son voisin et ainsi de suite.

Lorsqu'un des joueurs a réussi à grouper toutes les combinaisons, excepté une seule qui attend encore une carte pour être complète, il met sur la table une carte 1e d'une des charges : cela veut dire que, dès ce moment, il pourra prendre toutes les cartes qui seront retirées de la boîte, pour compléter sa combinaison ; s'il réussit, il a gagné.

On compte alors les charges du gagnant et on lui paie, d'après l'enjeu fixé d'avance, tant par charge.

Quelquefois, on retourne aussi la première carte de dessus du paquet placé dans la boîte ; cette carte est appelée *or* ; tous ceux qui ont la carte pareille peuvent remplacer par elle n'importe quelle carte manquant à la perfection de la charge.

2° La pêche

On joue à trois personnes.

On fait huit paquets de quatorze cartes ; il reste huit cartes. Les dés indiquent les trois paquets qu'on doit mettre dans la boîte. On prend, au hasard, deux paquets qu'on ajoute aux huit dernières cartes restées.

Un second coup de dé désigne les preneurs des trois paquets, non encore employés.

Le joueur qui prend le dernier paquet doit étaler suivant leurs numéros d'ordre, sur la table, les deux paquets et les huit cartes

Les plaisirs en Chine

restées, de façon à ce que chacun puisse voir quelle valeur elles ont : c'est comme *le mort* au whist.

Pour le récompenser de sa peine, le jeu lui accorde un avantage ; on lui donne, dans la boîte, la carte de dessus, qu'il n'aurait eue que plus tard ; de sorte qu'il sait tout de suite quelle carte il peut attendre.

Le premier à jouer prend une carte de sa main, pour en pêcher sur la table une autre, qu'il espère être du même numéro (il n'est pas nécessaire qu'elle ait la même figure). Puis, il prend encore une carte dans la boîte, en dessous. Les autres joueurs en font autant, chacun à son tour. Si le mort est épuisé, c'est-à-dire s'il ne contient pas de numéro qui vous convienne, vous ne pêchez pas, mais vous jetez une carte... l'hameçon, pour ne rien prendre.

Lorsque toutes les cartes sont épuisées, chacun compte le produit de la pêche en *charges* semblables à celles du tableau donné plus haut, sauf deux, les n^{os} V et VI, qui n'existent pas dans la *pêche*. Chaque carte compte, dans la charge I, pour treize points ; dans la charge II, pour douze ; III, pour onze ; IV, pour treize, et VII, pour dix ; en dehors de la charge, la carte ne vaut que son propre point : la 1e vaut 1 ; la 3e, 3 ; la 9e, 9 ; etc.

3° Becqueter

Deux personnes, avec les mêmes cartes, qu'on met toutes ensemble sur la table, prennent chacune trois cartes et en retournent une, pour voir qui doit commencer à *becqueter*. Le joueur désigné jette une carte sur la table, l'autre fait de même. Si celui qui doit jeter trouve une combinaison ou une charge à faire avec ses cartes et celles déjà jetées, il ramasse ces dernières et l'on continue, en prenant toujours au jeu des cartes, trois par trois, jusqu'à épuisement. Après cela, on compte les points, comme à la *pêche*.

Dans tous les jeux, en dehors de l'enjeu on peut encore placer une pièce de monnaie devant soi. Si l'on perd, on perd cette pièce en même temps ; si l'on gagne, chacun doit donner une pièce de même valeur au gagnant ; c'est le pari, venant s'ajouter au jeu.

Les plaisirs en Chine

Nous avons encore des cartes qui représentent les échecs : le canon, la voiture, le cheval, forment une charge ; de même le général, le conseiller, l'éléphant ; trois cartes pareilles, constituent encore une charge ; etc., etc.

La manière de jouer est la même qu'avec les autres cartes.

Les cartes chinoises sont toujours plus petites que celles dont on se sert en Europe ; elles ont, à peu près, deux centimètres sur cinq.

Ces cartes ont été inventées sous la dynastie des Han, comme passe-temps, pour distraire la solitude. Mais maintenant, elles deviennent un jeu de société, même dans les réunions où l'on ne s'ennuie pas.

@

LA LOTERIE

@

Nous n'avons pas de loterie officielle : si je ne me trompe, nous n'en avons jamais connu. Mais, cependant, il existe une espèce de loterie privée, souvent très utile... à celui qui l'organise.

Lorsqu'un individu se trouve momentanément dans la gêne ou a besoin d'argent, soit pour les obsèques d'un de ses parents, soit pour le mariage d'un membre de sa famille, soit, enfin, pour aider un des siens à aller au concours général de la capitale, alors il réunit quarante ou cinquante personnes de ses amis et connaissances et les prie de prendre chacun un billet de loterie. Ces billets coûtent un prix de, payable en fractions à chacun des tirages. Le premier gagnant est naturellement l'organisateur de la loterie ; l'enjeu formé par le premier tour lui est acquis sans tirage. Mais ce n'est là, en réalité, qu'une avance, un prêt remboursable par paiements échelonnés, car, à tous les autres tirages, il paie comme ses amis et il ne peut pas gagner une seconde fois.

Le deuxième tour et les suivants donnent la victoire à celui qui obtient le plus grand nombre de points, fournis par les six dés enfermés dans une boîte que chacun secoue à son tour. À chacune de ces réunions, qui ont lieu par trimestre ou par semestre, suivant la convention, il y a toujours, pour terminer la fête, un dîner payé par le gagnant.

La chose se fait d'une façon tellement loyale que personne ne perd, chacun ne pouvant gagner qu'une seule fois. On ne peut se présenter à la table pour jeter les dés qu'après avoir versé l'argent. Celui qui a obtenu le plus fort point emporte tout l'enjeu, sans commission ni intérêt et sauf déduction d'une somme très minime pour solder le dîner.

En Chine, on ne place pas l'argent à intérêts, ainsi que cela se pratique partout ailleurs : le dernier gagnant n'a donc pas à regretter que la chance lui vienne tard, au contraire. Placer, au fur et à mesure,

Les plaisirs en Chine

de petites sommes pour en avoir un jour entre les mains une grosse, qui lui permette de faire acquisition d'une propriété foncière quelconque, constitue, en somme, une bonne affaire d'épargne : on est enchanté de l'occasion, d'autant plus que l'on fait, en même temps, une bonne œuvre.

L'usage de ces sortes de loteries est répandu d'une manière très générale dans la classe moyenne, c'est-à-dire chez des gens très honorables et très solvables qui n'aiment pas à demander, par crainte de se créer des obligations, et sont trop fiers pour recevoir des secours gratuits. Ils recourent alors à la loterie, à un prêt dont le capital sera remboursé en un certain nombre d'annuités.

Dans la classe élevée, on n'a pas besoin de ce moyen ; dans la classe inférieure, on ne peut se servir de cette ressource, parce que la solvabilité n'est pas suffisamment garantie. Pour cette dernière catégorie des déshérités de la fortune, il existe, heureusement, un autre genre d'assistance qui leur vient puissamment en aide.

Par exemple, un ouvrier a-t-il perdu son père ? Immédiatement, ses collègues font une cotisation pour payer les frais de l'enterrement. Arrive-t-il à l'âge de se marier ? On s'organise encore de manière à subvenir à ses besoins immédiats. A-t-il un fils reçu tout à coup à l'examen ? Au lieu de cadeaux en nature, on lui en envoie en espèces, pour le mettre à même de faire face aux frais de la célébration du succès.

Ainsi, pas de caisse officielle de l'assistance publique : celle-ci est simplement et avantageusement remplacée par une entente bienveillante et solidaire entre gens du même rang et de la même position, qui connaissent leurs moyens mutuels et savent s'entraider.

Ces services réciproques ne font jamais défaut : l'homme qui jouit de l'estime de ses collègues peut toujours compter sur le concours de ses amis, dans les circonstances que nous avons indiquées. Et cette organisation si simple oblige chacun à être bienveillant et bon pour les autres, à se solidariser avec eux, car personne n'est sûr du lendemain.

Les plaisirs en Chine

On fait pour autrui ce que l'on voudrait qui vous fût fait. Aussi, lorsqu'un de ces associés en bienfaisance vient à mourir, sa veuve et ses enfants profitent immédiatement de la même bienveillance et recueillent, avec l'héritage du défunt, les fruits de la reconnaissance que ses amis et obligés eussent voulu reporter sur lui-même.

Au fond, nous avons là une forme spéciale de la caisse de retraites ou de l'assurance sur la vie. Seulement, notre système pousse chacun — précisément à défaut d'un droit acquis spécial — à être bon et compatissant vis-à-vis de tous.

En dehors de ces organisations régulières et utiles de la loterie, il en est d'autres irrégulières et nuisibles : c'est alors sous forme de jeu pur et simple qu'on opère. Je veux parler, avant tout, de ces *Trente-Six Bêtes*, qui ont fait tant de bruit dernièrement, peut-être moins au Cambodge qu'à Paris. On a déjà décrit maintes fois cette roulette cambodgienne, qui, d'ailleurs, n'est qu'une importation d'origine chinoise.

En Chine, on ne joue pas ce jeu avec des figures, comme chez nos voisins : on se sert seulement de jetons, sur lesquels sont écrits les noms des bêtes.

Un groupe d'individus se déclare, sans aucune formalité, tenir la banque. De nombreux agents font connaître rapidement et discrètement dans la ville l'installation du nouvel établissement. Tous les matins, la banque hisse, au haut d'un grand mât, un sac dans lequel on met, au hasard, un des trente-six jetons. Le public place son argent sur un quelconque des noms des trente-six bêtes ; si ce nom sort, il gagne trente fois la mise. Les six derniers noms sont exclusivement réservés au banquier. Inutile de dire que les joueurs perdent presque toujours. La superstition, compagne inséparable des jeux de hasard, ne manque pas d'intervenir. Pour deviner le bon nom, on place la liste devant les dieux ou le Bouddha, qu'on prie de désigner par un signe quelconque la bête qui doit gagner ; la cendre de l'encens tombée sur le nom, la brûlure faite par une étincelle des cierges, sont autant

Les plaisirs en Chine

d'indications bonnes pour guider les joueurs, qui, sous n'importe quelle latitude, sont toujours infiniment plus naïfs qu'intelligents.

Comme on le voit par cette rapide analyse, le jeu des *Trente-Six Bêtes* est une espèce de roulette où les noms d'animaux remplacent les numéros. Aussi est-il prohibé. Sans doute, ce n'est qu'une loterie sous une autre forme, mais le tirage quotidien est trop ruineux pour ceux que leur passion entraîne. De là l'interdiction, dans l'Empire du Milieu, de ce jeu dangereux, qui non seulement n'est pas affermé, mais ne peut exister que d'une manière clandestine et n'a jamais longue vie. Lorsqu'on attrape les organisateurs, le châtiment est très sévère. Plusieurs années de prison ne sont pas regardées comme une peine trop forte pour ces accapareurs de la petite fortune publique.

Au contraire, la loterie de secours mutuels organisée par la classe moyenne est jugée par tous comme une œuvre utile et estimable, à tel point que quelquefois, afin de compléter le nombre des membres nécessaires pour la constituer, on peut même solliciter le concours des fonctionnaires ; ces derniers s'empressent d'apporter leur obole à une œuvre toute de solidarité et qui a souvent soulagé les misères, trop nombreuses, hélas !, qui, en tout temps et en tous lieux, affligent la pauvre espèce humaine.

@

PLAISIRS PUBLICS

LE THÉÂTRE

@

Chez nous, le théâtre est une institution absolument privée. Nous ne connaissons pas les scènes subventionnées ; mais, en revanche, les gens riches ont leur théâtre chez eux, dans leur maison.

Pour le public, dans le nord de la Chine, il y a des théâtres comme en Europe, où l'on donne des représentations régulières de pièces en vogue, et où l'on a l'avantage de pouvoir dîner dans les loges, ou sur le balcon. Partout ailleurs, nous n'avons que des troupes ambulantes, qui vont jouer dans les temples, aux restaurants, ou encore dans les maisons particulières.

Il y a, dans chaque temple, une scène établie à demeure ; à la fête du Dieu de l'édifice religieux, ou pour l'accomplissement de certains vœux, on y donne des représentations.

Dans les deux cas, on fait venir une troupe et l'on choisit une pièce. Tandis que les organisateurs s'installent aux deux balcons de côté — espèces d'avant-scènes — pour festiner, le public est admis gratuitement devant la scène et tout autour. À la fin de chaque acte, — généralement on ne joue que des pièces en un acte, — un comédien, déguisé en femme, présente au choix des organisateurs une tablette en ivoire, sur laquelle sont inscrits les noms de toutes les pièces du répertoire de la troupe.

Une représentation comprend toujours cinq actes, ou, ce qui revient le plus souvent au même, cinq pièces, qu'on doit jouer dans une soirée.

Aux fêtes de la naissance de l'empereur ou de l'impératrice, des représentations analogues ont lieu devant l'hôtel de chaque fonctionnaire public et dans la rue même. C'est une jouissance pour le peuple, qui y assiste sans payer.

Nous avons des scènes dans les grands restaurants : on y joue deux ou trois fois par semaine. On s'assied par quatre ou six à une table,

Les plaisirs en Chine

rangée dans le sens de la longueur, et dont on occupe trois côtés en laissant libre celui qui touche la scène.

Comme les gens qui dînent là sont tous de position aisée, il arrive que les acteurs descendent pour leur servir une fois le vin et leur demander de choisir une pièce : si cette dernière est bien jouée, celui qui l'a désignée distribue une gratification en espèces.

Aussitôt qu'il les a reçus, l'acteur met les billets au bord d'un plateau et montre le tout au public, afin de faire connaître la générosité du donateur.

La pièce est-elle mal interprétée, ou un passage mal chanté, les spectateurs gardent un silence absolu, sans manifester quelque sentiment que ce soit. Jamais on ne siffle. Le silence des auditoires est la leçon des acteurs. Au contraire, si la pièce est bien jouée, il n'y a plus qu'une voix unanime, s'élevant comme un commandement pour crier : bien ! bravo ! (Lao !) aux exécutants. Ce qui montre combien le peuple du Céleste Empire est à la fois poli dans sa désapprobation et prompt à l'enthousiasme.

Ce détail permet même de prévoir, d'une façon générale, quelle sera l'attitude de la majorité des Chinois dans des circonstances quelconques. Jamais de critiques directes, d'improbation bruyante, de clameurs indignées. Le silence suffit : il a, à lui seul, toute l'éloquence des apostrophes les plus acerbes, des exclamations les plus émues... avec la dignité en plus. Il condamne sans discussion et sans appel !

Une particularité à noter ici, c'est que l'orchestre, au lieu d'être installé devant la scène, est toujours placé derrière et joue n'importe quelle pièce sans notes. Le bâton de chef d'orchestre est remplacé par une espèce de tambourin très sourd et une paire de castagnettes de grandes dimensions ; le premier indique la mesure, l'autre les changements de ton. Les acteurs jouent toutes les pièces par cœur, sans souffleur. On rirait bien, si l'on voyait un musicien se servir de notes, ou un monsieur caché dans une espèce de niche, souffler des

Les plaisirs en Chine

mots à l'acteur, au moment où ce dernier se livre à un débordement de gestes passionnés.

Devant la scène, sur les deux colonnes qui font face au public, il y a généralement, parmi d'autres décors, deux écriteaux portant des réflexions philosophiques.

En voici une des plus célèbres :

Vous pouvez considérer cette représentation comme vraie ou comme fausse : mais c'est toujours l'image de la vie et de ses conclusions.

En dehors de ces grands théâtres, nous avons aussi des marionnettes, attachées et mues par des ficelles, que dirigent d'en haut des gens dissimulés au plafond. Guignol, dont les actes dramatiques sont guidés par les doigts de l'acteur, caché derrière un rideau, est aussi un des amusements favoris de la Chine. C'est, chez nous, un petit théâtre en miniature, qui permet aux gens de fortune moyenne, ou aux localités qui ne peuvent avoir un vrai théâtre, de s'offrir le spectacle, qu'on y joue exactement comme dans les représentations ordinaires, avec chant et musique derrière la scène. La seule différence est que les acteurs, au lieu d'être vivants, sont en carton, et très petits au lieu d'être très grands. Au fond d'ailleurs, il importe peu. L'humanité se donne sans cesse le spectacle à elle-même : nous pouvons négliger la taille, le costume ou la substance des acteurs, tout cela n'est que surface et trompe-l'œil : la vérité, la grande et immortelle vérité, c'est que nos désirs, nos passions, nos joies, nos souffrances ne changent pas : toujours les mêmes, nous les voyons répéter sans cesse, dans tous les siècles et sous toutes les latitudes, l'éternelle comédie humaine !

@

LES COMBATS D'ANIMAUX

@

I. Les combats de grillons

Nous n'avons jamais connu, en Chine, les horribles combats du cirque, qui furent le plaisir passager et sont la honte éternelle de l'ancienne Rome. Nous n'avons jamais donné en spectacle, à nos raffinés, les luttes sanglantes de l'homme contre l'homme ou contre les bêtes féroces, dont « la jeune vestale faisait ses délices ». Aussi ne trouve-t-on chez nous ni statue de gladiateur mourant, ni Colysée, ni enfin ces combats de taureaux, qui sont les derniers vestiges des tragiques « Circenses » d'autrefois.

Nous avons cependant, nous aussi, des combats d'animaux, mais on verra que ces luttes n'ont rien de bien terrible.

Et d'abord, nous faisons combattre les grillons. Oui, des grillons ! Ces modestes habitants de l'herbe sont des lutteurs acharnés, quoique de très bonne compagnie. Leurs batailles, pour être dépourvues de mise en scène, n'en sont pas moins intéressantes, et les assistants se pressent en foule à ce spectacle.

Les grillons, une fois enlevés aux champs et à la liberté, sont soigneusement entraînés. Chaque prisonnier a pour logis une petite cage de bambou. La nourriture consiste en grains de riz, additionnés de quelques feuilles de salade.

Après quelques jours de ce régime, le captif est mis en liberté... temporaire et très relative ; la sortie de prison, en effet, n'a d'autre but que de mettre le nouveau venu en mesure d'essayer ses forces contre un vétéran. On place les deux combattants dans une coupe, généralement en bois, pour que les lutteurs glissent moins sur leurs pattes. L'entraîneur, pour les exciter, leur chatouille la tête avec un cheveu. Lorsqu'ils sont arrivés à un degré suffisant de colère, ils se précipitent violemment l'un contre l'autre et le premier choc renverse l'un des assaillants et décide de la victoire.

Les plaisirs en Chine

Le vaincu se retire honteux et résigné ; le vainqueur, ivre de joie, bat de l'aile et célèbre son succès par des cris perçants.

Lorsque plusieurs essais ont permis de juger définitivement de la force des divers sujets, on choisit les plus robustes : ils auront l'honneur de figurer en champions dans les luttes publiques, les paris y seront engagés sur eux, avec autant de passion qu'on en met, en Europe, aux courses de chevaux. Je m'empresse d'ajouter que les enjeux ne dépassent jamais la valeur de quelques sous. De cette façon, les joueurs peuvent s'adonner plus souvent à leur distraction favorite.

II. Les combats de cailles

Nous venons d'assister à des tournois bien inoffensifs. Il en est d'autres qui sont plus sérieux et endommagent quelque peu les combattants : ce sont les combats de cailles.

Oh ! n'allez pas croire que je vais vous décrire des épopées sanglantes, analogues à celles que les combats de coqs offrent aux habitants de l'Angleterre. Les cailles se battent, mais uniquement avec les armes que leur a fournies la nature : pas d'éperons artificiels ! aucun de ces perfectionnements par lesquels on a ajouté à la férocité naturelle des rois de la basse-cour ! Les oiseaux sont entraînés pendant quelques jours, jusqu'à ce que le propriétaire les regarde comme suffisamment dressés.

L'heure du combat a sonné : les cailles placées face à face sont excitées par leurs maîtres respectifs. On les lâche enfin, elles se précipitent l'une sur l'autre, chacune cherchant, et à saisir son adversaire et à échapper à ses coups. Ce sont des bonds, des feintes, pour essayer de sauter sur l'ennemi ou éviter son attaque ! Les oiseaux se poursuivent, courent, bondissent, échappent, reviennent, s'esquivent encore. Enfin, ils se saisissent, les plumes volent ; un véritable corps à corps s'engage, l'un des combattants est obligé de s'avouer vaincu et fuit, les ailes pendantes, pour échapper au bec de son heureux vainqueur.

Les plaisirs en Chine

Tout cela n'est pas trop cruel, comme on le voit, c'est plutôt une lutte qu'un combat. Les adversaires ne se font jamais grand mal et, s'il y a vainqueur et vaincu, du moins :

Nous savons nous tuer, personne n'en mourra.

@

CONCLUSION

LES PLAISIRS D'UN PHILOSOPHE

@

La Chine, à elle seule, possède plus de philosophes, peut-être, qu'il n'en existe dans le reste du monde. Pour mieux faire comprendre la manière de voir de ces penseurs, qui prennent leur plaisir partout où ils le trouvent, je vais faire parler l'un d'eux :

Le chant des oiseaux et les cris des hirondelles annoncent l'arrivée du printemps : la belle journée invite à la promenade. J'aurais voulu répondre à cet appel de la nature, mais mes occupations quotidiennes m'en ont empêché.

Hier, j'ai rencontré, au pavillon des fleurs, un ami, qui m'a reproché d'avoir manqué un rendez-vous. J'ai répondu :

— Ah ! je ne suis pas, comme toi, libre de faire tout ce qu'il me plaît ! Moi, je vis dans la dépendance d'autrui, à laquelle je suis soumis, comme un mineur à son tuteur. Ah ! si tu savais que d'encre et de pinceaux j'use, dans une année ! Devant ce beau temps, où la nature s'épanouit avec une vigueur nouvelle, je ne fais qu'envier les plaisirs des autres, sans pouvoir y prendre part. Mais, par compensation, je trouve un plaisir, à moi ! celui de vivre, pendant les jours de congé, au milieu de ma famille et entouré des miens.

Lorsqu'au coin du feu, je bois du vin avec ma femme, et que je tiens mes enfants assis sur mes genoux, je n'ai plus aucune ambition humaine et je ne crois pas que les génies du ciel se trouvent plus heureux que moi. Quelquefois, pour changer, nous allons prendre une tasse de thé dans le pavillon, ou contempler les fleurs, au jardin ; ainsi, partout, dans ma maison, nous avons des joies qui durent et ne changent pas.

Quant à ce qu'on appelle plaisir, ce n'est que le résultat d'une situation, qui peut changer subitement un jour et ferait tout disparaître. Les bons dîners, les vins fins, les chevaux, les jeux, tout cela n'est que métamorphoses instantanées, si l'on n'a pas une base solide pour les faire durer toujours : cela ressemble à une belle orange, qui ne renfermerait qu'un tissu spongieux et sans saveur.

Les plaisirs en Chine

Lorsque le feu d'artifice cesse, l'obscurité règne de nouveau, plus noire qu'auparavant.

Avez-vous lu l'histoire de X..., qui faisait le grand richard et jetait l'argent comme des poignées de sable ? Les amis se succédaient chez lui, sans interruption. Ses domestiques étaient plus fiers que les grands seigneurs. Nuit et jour, on ne pensait qu'à une seule chose : arranger des parties pour le lendemain. À voir le train qu'il menait, on eût dit que la mine d'or était sous son hôtel.

Mais, au bout de quelques années, les ressources manquèrent. Le train de vie, cependant, ne pouvait s'arrêter.

Il recourut, d'abord, aux emprunts, auprès de ses amis généreux ; ensuite, au mont-de-piété. Quand tous ces moyens furent épuisés, il prit la fuite.

Que de plats rares, dévorés par lui, avec un air de satisfaction parfaite ! Que de belles femmes, fières d'être, un instant, de ses amies ! Son nom était partout : au théâtre, à tous les endroits où se réunit le grand monde. Que de modes il avait inventées, rien que pour la couleur et les nuances de la soie ! Que de bijoux n'a-t-il pas distribués !

Tout cela se faisait avec l'argent des autres, puisque ses notes restent encore impayées. Est-ce là un plaisir ? Évidemment, non !

Au lieu de briller un instant, pour être déshonoré éternellement, je préfère, pendant les moments de loisir, allumer mon brûle-parfum sur une petite table, devant laquelle je cause avec les sages de l'antiquité, par l'intermédiaire des livres. C'est là qu'on trouve des plaisirs solides, bien préférables aux superficiels. Tout ce qu'on peut voir et sentir a déjà été écrit et... cela ne coûte rien. Les chants, la musique, les belles femmes, je les vois et les entends, dans ces pages admirables. À quoi bon courir de nouveau, à travers la poussière grise, dans des lieux où votre personnalité est effacée, et où l'argent, seul, règne en maître incontesté ?

@

Les plaisirs en Chine